Digitized by Google

Columbia University
in the City of New York

LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DE LA VÉRITÉ.

CE QUE NOUS FUMES,

CE QUE NOUS SOMMES,

CE QUE NOUS DEVRIONS ÊTRE.

TOME SECOND.

Digitized by Google

Digitized by Google

DE LA VÉRITÉ.

CE QUE NOUS FUMES,

CE QUE NOUS SOMMES,

CE QUE NOUS DEVRIONS ÊTRE.

PAR ANDRÉ-ERNEST-MODESTE GRÉTRY,
Membre de l'Institut national des Sciences et des Arts, de l'Académie des Philharmoniques de Bologne, de l'Académie royale de musique de Stockolm, et de la Société d'émulation de Liége.

TOME SECOND.

> Toutes nos forces sont dans la vérité, toutes nos foiblesses dans le mensonge.
> *Tome III, page* 138.

PARIS,
Chez L'AUTEUR, boulevard des Italiens, n.° 340.

Imprimé chez CH. POUGENS, quai Voltaire, n.° 10.
PRAIRIAL, AN IX. (1801)

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARY

Digitized by Google

21-7688

843G868
P5

v.2

DE LA VÉRITÉ.

CE QUE NOUS DEVRIONS ÊTRE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Artistes, des Savans et des Gens de lettres.

SECTION PREMIÈRE.

Des Artistes.

Je commence par les arts, parce qu'ils ont, je crois, précédé les sciences et les belles lettres. L'instinct qui pousse l'homme vers l'imitation de tout ce qu'il voit, a suffi pour faire promptement des artistes grossiers; mais le développement, le raffinement des idées qui forment le savant ou l'homme de lettres, ont été bien plus longs à acquérir. On a long-

Digitized by Google

temps admiré, observé les astres avant de calculer leurs mouvemens périodiques ; on a fait des maisons informes, ressemblantes aux grottes des montagnes, des statues grossières, des tableaux ébauchés, de la musique de musette, avant de former des raisonnemens philosophiques sur les passions de l'homme et sur toutes les matières abstraites. Les premières opérations étoient l'imitation simple de la nature ; les secondes ne pouvoient être que les fruits des plus longues réflexions ; et sans doute la nature préexistante à toutes les opérations de l'esprit humain, fut imitée avant d'être approfondie dans tous ses résultats. En un mot, il étoit plus aisé à l'homme, encore novice avec ses facultés, de faire la ressemblance matérielle d'un homme ou d'une fleur, que d'écrire leurs histoires : en supposant que l'écriture hiéroglyphique fût connue dans ces premiers temps du monde.

De même que les peuples dont la morale est simple et pure ne se font pas remarquer dans les fastes de l'histoire,

Digitized by Google

celle des artistes est peu volumineuse ; leur histoire est celle de leurs ouvrages, et leur principale passion celle de leur art. La rivalité de talent à talent, est l'écueil moral qu'ils doivent éviter. S'ils considéroient que jamais deux talens ne peuvent être les mêmes, et qu'où il n'y a point de similitude, il ne doit pas exister de rivalité, rien n'altéreroit la concordance de leurs mœurs. Un certain langage sceptique est celui qu'ils adoptent le plus souvent en parlant des productions de leurs confrères, parce que l'homme à talent aperçoit mieux qu'un autre la partie foible de son rival, quelque grand qu'il soit. L'artiste seul connoît le mécanisme de son art ; il voit d'un coup-d'œil comment telle production a été commencée, suivie et achevée ; il sait quelle idée, déjà connue, a produit celle que le public regarde comme neuve. Mais que sa critique soit décente ; qu'il considère la partie méritante de l'œuvre de son rival, s'il veut être jugé et traité de même.

Sous l'ancien régime, les artistes étoient

Digitized by Google

humiliés par le peu de considération dont ils jouissoient, non pas comme artistes, mais comme hommes. Dans ce qu'on appeloit le beau monde, nous n'étions que de sublimes marionnettes dont les nobles daignoient s'amuser. En Angleterre on est d'accord sur l'article de la considération et des égards; de même que l'artiste achète du drap qu'il paie sans cérémonies, le marchand connoît le prix des leçons ou des productions de tel artiste, et le paie aussi sans façons. Le musicien n'a nul rapport avec la société qu'il amuse, ni avec le soupé dont elle se régale. Nos artistes tiennent plus aux formes; le carrosse qu'on leur prête pour venir et s'en retourner, les prévenances de la maîtresse du logis, une place marquante à table, tout cela les flatte et dispense de les payer autrement qu'avec des politesses. Qu'ils ne disent pas qu'ils ont été vingt fois dans une maison, sans profit: on ne peut être payé de deux manières. A présent qu'ils sont plus considérés comme hommes, et pas moins comme

Digitized by Google

artistes, ils se mettront, avec raison, au pas de l'Angleterre. Une certaine considération leur étoit jadis refusée, ils l'achetoient avec leur talent ; mais aujourd'hui que l'égalité politique donne les mêmes droits à tous les états honnêtes et purs, ils exigeront le salaire qui leur est dû. C'étoient les gens de lettres qui les induisoient en erreur ; ils vouloient être gens du monde en dissimulant le besoin d'argent qui étoit chez eux aussi urgent que chez les artistes. Aucun homme de lettres n'eût osé vendre lui-même le livre dont le produit lui étoit nécessaire pour vivre.

Ils se plaignoient amèrement des libraires, et le plus riche d'entre eux n'osoit payer les frais et vendre chez lui son édition, dans la crainte d'être regardé comme marchand. Flottant toujours entre le noble et le roturier, à peine osoient-ils mettre leur nom à l'œuvre qui les honoroit, et sans lequel ils eussent été inconnus dans le monde. Cette existence mixte convenoit-elle aux hommes faits pour régler l'opinion sur toutes choses ?

Digitized by Google

combattre les préjugés et se laisser soi-même subjuguer par eux, étoit-ce la conduite qu'on devoit attendre des précepteurs du genre humain ? Mais n'anticipons point et suivons notre objet.

J'ai vu naître et s'effectuer une révolution parmi les artistes musiciens, qui a précédé de peu la grande révolution politique. Oui, je m'en souviens, les musiciens que l'opinion maltraitoit, se sont levés tout-à-coup et ont repoussé l'humiliation dont on les accabloit. C'est par la force que se font toutes les révolutions, il n'est pas d'autres moyens de les opérer. En déracinant petit à petit les abus déjà trop multipliés, mille autres s'établissent chemin faisant. C'est comme une pièce de terre couverte de mauvaises herbes, ôtez-en seulement quelques-unes chaque jour, bientôt la terre en sera jonchée. Dans ce cas, le plus court est de la retourner.

Sous l'ancien régime, les musiciens exécutans n'étoient guère regardés que comme des instrumens de musique,

Digitized by Google

bons à déposer dans le même étui après qu'ils avoient joué leur sonate. Cependant, ils lisoient, s'instruisoient comme le reste des hommes. Un amateur-musicien, très-distingué, doué de la force d'*Hercule*, et le premier homme de son siècle dans la pratique des armes, rougissoit de l'humiliante position des musiciens ses amis avec lesquels il passoit sa vie dans les concerts. *Saint-Georges* sut profiter de leurs conseils en musique, et les musiciens s'enflammèrent à son mâle courage. Bientôt chaque chef d'orchestre fut un homme intrépide qui soutint l'honneur de son corps. Le public assemblé dans les spectacles, ou plutôt les roquets qui faisoient partie du public, insultoient souvent les artistes des orchestres ; ils virent des hommes qui osèrent leur dire : « Venez tous nous parler » l'un après l'autre, vous verrez que nous » ne sommes pas gens que l'on insulte » impunément. » Les braves du parterre disoient que les musiciens avoient raison et crioient *bravo !* Une autre fois, un

Digitized by Google

ci-devant grand seigneur, assis au parquet derrière les musiciens, dit à l'un d'eux de plier bagage au plutôt parce qu'il l'empêchoit de voir ; le musicien sourit, et le monsieur continua de le plaisanter sur sa taille et sur ses larges épaules. Le lendemain matin, notre brave fut le trouver chez lui, lui représenta très-poliment, qu'il ne seroit plus reçu parmi ses confrères, si M. le marquis n'avoit la bonté de lui faire raison des insultes de la veille. M. le marquis lui dit que sa noblesse ne lui permettoit pas de se battre avec un homme comme lui. — Il seroit bien plus dégradant pour votre noblesse, lui dit le musicien, si vous m'obligiez, M. le marquis, à vous donner une correction roturière. Ils furent au bois de Boulogne, le musicien perça le bras à l'insolent marquis, après quoi il lui dit : « Je n'ai pas » voulu vous tuer, mais seulement vous » donner une petite leçon d'harmonie so» ciale dont vous aviez grand besoin. » Le marquis vit enfin qu'un musicien est un homme comme un autre, et ne

Digitized by Google

put refuser son estime à celui qui venoit d'épargner sa vie (*).

Quelques scènes de ce genre eurent lieu dans différens endroits, et relevèrent considérablement le crédit des musiciens. Rien ne circule plus vite dans la société que les actions courageuses, et nous savons tous le pourquoi. L'homme qui, avec raison, a su se relever de l'opprobre par sa bravoure, voit dès le lendemain tous

(*) Quelle différence il y a entre ce propos, énergique pour le temps, et la plate réponse de *Lekain*, après avoir été insulté dans un café par un gentilhomme. Celui-ci montrant du doigt ce célèbre tragédien, dit : *Après avoir servi tant d'années, j'ai peine à obtenir douze cents livres de pension, et cet histrion a douze mille livres de rente.* A quoi *Lekain* répondit modestement : *Comptez-vous pour rien, monsieur, le droit que vous avez de me le dire ?* Non, je ne comprends pas comment l'homme habitué à représenter *Brutus*, *Néron*, *Mahomet*..... put descendre à ce ton de capucin. Dans le temps on loua beaucoup la modération de *Lekain* ; aujourd'hui, sans doute, ses confrères en rougissent, et ils devroient mettre ce trait sur la scène, suivi de la morale qu'il appelle, pour apprendre au peuple républicain ce qu'étoit un insolent privilégié.

Digitized by Google

les visages changés ; il avoit souvent tort, il a souvent raison ; on ne l'écoutoit point, à présent on lui prête attention ; les difformités de son corps se rectifient, sa voix devient plus sonore, ... c'est un autre homme enfin. Mais ce qui étoit utile et même nécessaire sous un gouvernement où les priviléges de la naissance donnoient le droit à certaines castes d'insulter impunément leurs semblables, est absurde chez les hommes qui ont tous les mêmes droits. « Tu crois m'insulter en affectant des distinctions, peut dire le républicain, tu te trompes ; c'est la loi que nous avons jurée de vivre en frères que tu profanes, et cette même loi va me venger de tes mépris. » Rarement les rois, les ministres se battent, parce qu'ils trouvent plus commode d'avoir des intermédiaires qui vengent leurs insultes et vident leurs querelles. Eh bien ! nous sommes tous rois, ou du moins nous avons droit de l'être, si nous nous en montrons dignes ; et nos intermédiaires sont les lois qu'il nous a plu de faire. Français ! vous ne savez pas

encore combien vous êtes grands; mais la paix, la paix générale n'est pas éloignée; mille étrangers qui vous admirent vont venir habiter vos cités; leur respect pour la grande nation, leur enthousiasme pour vos vertus et votre courage, vous apprendront bientôt que vous êtes le premier peuple du monde; votre exemple que les hommes encore subjugués vont suivre en invoquant votre nom, vous donnera la juste idée de ce que vous êtes. Fiers alors de vous-mêmes, et des lois sacrées d'égalité que vous avez instituées et scellées de votre sang, vous ne balancerez plus entre le joug des rois et la majesté républicaine (1). L'amour de la vérité, plus général encore, est ce qui vous manque. Mettez donc le comble à votre héroïsme sublime; après avoir été plus intrépides que les Spartiates pour conquérir votre liberté, soyez *Francs*, c'est votre nom primitif; soyez véridiques comme le bon quaker, qui préfère la mort au parjure, qui voit tout dans la vérité et rien sans elle. Voilà ce qui vous reste à faire, et croyez-moi,

Digitized by Google

peuple aimable, la vérité, quoique sévère, chérit l'enjouement que vous aimez, qui vous caractérise et que vous n'abandonnerez jamais. C'étoit sur le mensonge qu'étoient fondés tous les préjugés que vous venez d'abattre, ils ne sont plus; aimez, chérissez l'auguste vérité qui leur succède. C'est vous qui lui élevez un trône; couronnez-la de myrthes et de roses; révérez l'idole sacrée que les émanations de votre sang ont formée; c'est là votre dieu dans ce monde, adorez-le; l'Eternel sourit à ce dessein; il vous dit que lui-même n'est grand que parce qu'il est la vérité même.

Digitized by Google

SECTION DEUXIEME.

Théâtre des Arts.

Il est à Paris un théâtre où tous les arts, et par conséquent tous les artistes, sont réunis pour concourir à la splendeur d'un même spectacle.

> Il faut se rendre à ce palais magique
> Où les beaux vers, la danse, la musique,
> L'art de tromper les yeux par les couleurs,
> L'art plus heureux de séduire les cœurs,
> De cent plaisirs font un plaisir unique.
>
> VOLT.

Ce n'est pas sortir de notre sujet que de jeter un coup-d'œil sur tout ce qui peut améliorer ce théâtre.

Poésie, musique, déclamation (*), danse, pantomime, architecture, peinture, sculpture, machines, décorations,

(*) Quoiqu'on ne parle pas à l'Opéra, l'art oratoire est de son ressort; car tout acteur chantant qui ne déclame pas juste, ne peut exceller dans le récitatif.

Digitized by Google

costumes anciens et modernes..., tout est du ressort de ce théâtre; il n'est point de métier qu'il n'emploie directement ou indirectement; tous ces objets doivent y être observés séparément avant d'être réunis dans un seul cadre. On conçoit aisément que la réunion proportionnelle de tant de talens et d'objets divers devant former un tout, est une opération difficile à coordonner, quand même tous les genres de talens qui y apportent leur tribut, seroient disposés à faire des sacrifices partiels dans la partie qui les concerne. On conçoit plus aisément encore que chaque talent voulant marquer dans l'ensemble, cette envie de briller séparément conduit au détriment de l'unité; et qu'accorder l'amour-propre des hommes, des hommes à talent sur-tout, est une opération morale plus difficile à consommer que de soumettre tous les rapports d'un objet physique à son résultat utile.

Aussi l'achevement du Louvre, aujourd'hui le Palais national des sciences et des arts, et le perfectionnement de notre

Digitized by Google

Opéra, aujourd'hui le Théâtre des arts, sont pour le Parisien deux objets dont il aime à s'occuper, deux entreprises sans cesse proposées et jamais réalisées.

En faisant répéter mes opéra, j'ai souvent fait une comparaison d'une partie au tout de ce spectacle, qui prouve combien il est difficile d'engager chacun à faire quelques sacrifices pour obtenir l'effet unique qu'on se propose. Par exemple, si, dans l'exécution musicale, je demande un doux général qui est indiqué sur chaque partie notée; que, de plus, je sollicite de la voix et du geste, cela est encore très-difficile à obtenir. Chacun s'y soumet d'abord, mais, pour peu que ce doux doive se prolonger, on entend de tous les coins du théâtre et de l'orchestre, un *crescendo* involontaire; chacun veut profiter du silence de son voisin pour se faire entendre par-dessus lui, et bientôt le fort remplace le doux, que chacun désire pour être seul entendu. Il n'est même pas rare de voir plusieurs exécutans solliciter le doux, tandis qu'ils chantent ou qu'ils

Digitized by Google

jouent de toutes leurs forces ; ils semblent dire : *Taisez-vous pour qu'on m'entende. Cachez-vous pour qu'on me voie.*

L'intérêt est le père du théâtre, l'exécution (parfaite) en est la mère. Tout spectacle qui oubliera cette maxime, ou qui n'en observera que la moitié, est sûr de sa chute. Le type dramatique c'est le poème. Tout est là ; c'est l'œuf procréateur dont éclot tout le reste. Tout sera bien, si cette première conc ption est bonne ; tout sera mal si elle est défectueuse. Cependant un poème d'opéra est une étoffe destinée à recevoir plusieurs broderies : la musique, la danse et les décorations. Si l'étoffe est mauvaise, les plus belles broderies ne donnent que les regrets de les voir profanées et inutiles. Si l'étoffe est bonne, mais qu'une de ces broderies brille au-delà de ce qu'elle doit, elle cache l'étoffe, jette dans l'ombre tout autre embellissement, et détruit l'unité. Un opéra peut manquer de succès parce qu'un trop beau morceau de musique, un pas de danse trop piquant, une décoration trop

trop brillante se sont montrés dès le premier acte. Le procédé le plus difficile de l'art dramatique est de conserver une gradation telle que l'attention des spectateurs soit soutenue jusqu'à la fin du drame. Il n'appartient qu'aux maîtres de l'art d'avoir le courage, bien nécessaire, de sacrifier un morceau supérieur que le génie indompté a produit trop tôt, mal-à-propos, et qui n'est là que comme un hors-d'œuvre estimable en soi et pris séparément, mais blâmable quant au tout.

Les facultés sensitives de l'homme sont limitées; si, pendant deux ou trois heures de spectacle, il faut les solliciter et les faire naître, par quel moyen peut-on y parvenir, si, dès la première demi-heure, on les excite outre mesure? l'attention fatiguée, nos facultés sensitives épuisées, nous font désirer que la toile tombe; ou les spectateurs applaudissent quelque accessoire du tableau qui eût dû rester dans l'ombre. Ces applaudissemens prodigués par le public à la partie foible d'un grand

objet, sont, le plus souvent, une satire dont les auteurs bénévoles ne sentent pas assez le but malin (*).

Mais quel genre de poèmes convient à l'Opéra ? Est-ce la magie, qui favorise le luxe de ce spectacle ? la tragédie, qui comporte un grand intérêt ? la comédie noble amenant des fêtes ? ou le drame, noble et gai tout à la fois, également susceptible de danses ? Nous pensons que chacun de ces genres a ses avantages, et que l'Opéra peut les adopter tous pour varier les plaisirs du public. La magie est peu susceptible d'intérêt ; la puissance de la baguette franchit tous les obstacles physiques et moraux ; on sait d'avance que le plus puissant magicien l'emportera ; il y a de la lâcheté dans un dieu fabuleux à s'amuser des tourmens d'un mortel, on le hait s'il abuse de son pouvoir ; et si l'amour, le plus puissant des dieux de l'Opéra, protége un mortel et lui fait braver la

(*) Les grands ouvrages sont du ressort des grands théâtres. Que les petits se tirent de presse en donnant deux ou trois pièces un même jour.

Digitized by Google

puissance d'un autre dieu, c'est encore un triste spectacle qu'une divinité dégradée. Néanmoins ne renonçons pas à ce genre, si l'auteur du poème a l'art de nous intéresser. Mais il faut peu d'intérêt dans le drame, dit-on, quand on veut se livrer aux divertissemens. Que faire donc, et qui décidera du degré d'intérêt nécessaire pour rendre ce genre supportable? C'est le public qui, depuis long-temps, a jugé cette cause. Il veut de l'intérêt et des danses; sachez les combiner; mais il aime encore mieux de l'intérêt sans danses, que des danses sans intérêt. Si le drame est sans action qui intéresse, les fêtes, qui ne sont que de brillans accessoires, deviennent l'objet principal; si l'action est intéressante, les fêtes lui doivent être subordonnées en tout point.

La tragédie, telle que *Gluck* l'a fait connoître, est un genre imposant, intéressant et noble, conservons-le, mais n'en multiplions pas les représentations, de peur que le public ne s'habitue à trop de fracas, et ne se blase sur tous les genres

Digitized by Google

plus délicats; de peur encore de flétrir promptement les organes les plus purs d'intonation de nos chanteurs. Il est à désirer que la tragédie, traitée moins sévérement et plus mélodieusement, ainsi que *Sacchini* a composé la musique d'*OEdipe*, se multiplie à l'Opéra ; elle n'a pas les inconvéniens de celle de *Gluck*. *Gluck*, par la force de ses contrastes musicaux, eût fait réussir un drame médiocrement pourvu d'intérêt, qui eût fléchi avec la musique de *Sacchini;* mais, avec un poème comme celui d'*OEdipe*, le beaume musical, l'idéal quoique froid de cette musique mélodieuse, réchauffée par l'intérêt du poème, présente un ensemble précieux.

La comédie noble réussiroit à l'Opéra, si les fêtes s'y trouvoient bien amenées; mais le drame mêlé de comique a l'avantage d'être plus varié. N'oublions pas, n'oublions jamais que

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Toutes les scènes, les divertissemens peuvent ici être variés à l'infini; le genre dont

je parle conduit naturellement à la variété, cet avantage est incalculable. La noblesse du Théâtre des arts y est sacrifiée, diront quelques gens; mais qu'importe, il vaut mieux être un peu moins noble et s'amuser davantage. Je conclus que tous les genres sont convenables à l'Opéra, s'ils sont traités avec intérêt et s'ils amènent du spectacle. Néanmoins l'Opéra en lui-même nous transporte dans les régions imaginaires ou lointaines, et nous y préférons la scène et les costumes qui ne sont pas les nôtres. Qu'on nous montre donc la ferie intéressante comme dans les poèmes d'*Armide*, *Castor* et *Pollux*, elle sera bien accueillie. Mais il est une autre magie que nous préférons à la véritable; elle consiste à transporter la scène de nos sujets familiers dans le beau pays de la Grèce. Là, tout est illusion sans quitter notre sphère naturelle. L'éloignement des temps, la beauté du climat, la religion fabuleuse, la force des passions et des caractères, les mœurs brillantes, tout est magique pour nous.

Digitized by Google

Un père est irrité contre sa fille qui aime un jeune homme pauvre qu'elle a épousé secrétement. Un homme de bien fait connoître avantageusement le jeune homme ; il désarme le père et réconcilie la famille. La scène placée à Paris, chez un marchand, n'offriroit qu'un drame bourgeois ; placée en Grèce, chez un roi, c'est mot pour mot le sujet d'*Anacréon* chez *Polycrate*, un des meilleurs poèmes de l'Opéra. Presque tous les sujets familiers, *Lucile*, *Sylvain*, *Nina* et cent autres, peuvent être métamorphosés de même et avec le même avantage, quant au théâtre dont nous parlons.

Si l'on plaçoit le sujet de *Nina* à l'Opéra, ce seroit une belle Spartiate devenue amoureuse d'*Alcibiade*, et contrariée par son père qui refuse de lui accorder un efféminé Athénien. Quels accens que ceux d'une fière Spartiate, devenue folle par amour ! Qu'on dise après cela que les sujets propres à l'Opéra sont difficiles à trouver. La plus grande difficulté que j'aperçoive au Théâtre des arts, c'est de

Digitized by Google

faire concorder les amours-propres de la quantité d'artistes en tous genres dont il est composé. C'est là le vrai labyrinthe dont le fil régulateur semble introuvable. Vivant dans une féerie continuelle, on diroit qu'ils en ont contracté les mœurs. Depuis le premier sujet jusqu'à l'artiste le plus ignoré, chacun se croit la cheville ouvrière au défaut de laquelle l'Opéra tomberoit en ruine ; toutes les parties de l'administration y sont censurées impitoyablement ; chacun rectifie la besogne des autres, et néglige son propre devoir ; à mesure que le public couronne les succès d'un artiste, il devient intraitable ; le public lui retire-t-il sa faveur ? il devient bon homme, et il y a toujours excès dans l'une ou l'autre manière de se conduire. Jamais ce peuple harmonieux n'est en mesure, à moins qu'il ne chante ou qu'il ne danse. Il est quelques hommes sages qui déplorent ces menées ; mais, ne pouvant lutter contre les flots de cette mer orageuse, ils se taisent, lèvent les yeux vers le ciel azuré de la décoration, et

Digitized by Google

soupirent après l'ordre général auquel on ne peut parvenir. La révolution qui a tout changé en France, n'a rien opéré sur les mœurs de ce spectacle ; les sujets de l'Opéra peuvent être républicains en ville, mais ils reprennent l'esprit de corps en respirant l'air des coulisses. On croiroit que l'instabilité de caractère, naturelle aux femmes, dût rendre celles de ce théâtre plus difficiles à gouverner que les hommes ; non, ils sont aussi légers, aussi susceptibles d'amour-propre, dès qu'il s'agit de talent ; et ils joignent à cela des formes moins douces, moins aimables que les femmes envers lesquelles il faut être indulgent, et auxquelles nous aimons à rappeler, qu'accorder une faveur c'est user du droit le plus doux. Parmi tant de foiblesses, dont la source est toujours de nous plaire ; parmi tant de talens, de charmes, de séduction, comment se montrer sévère ! on comprend aisément qu'une réunion de tous les talens enchanteurs subjugue même l'autorité qui les dirige. Si l'on se plaint de l'insubordination d'un

Digitized by Google

sujet, le chef promet de le punir : mais il entre au spectacle, il le voit couvert des applaudissemens du public qu'il enivre de plaisir ; le chef est désarmé, il court l'embrasser sans pouvoir se plaindre. Que faire donc ? il faut de l'ordre cependant. Je pense qu'il n'y a qu'une grande autorité cachée, inaccessible, un homme de poids revenu des erreurs des passions, quoique aimant les arts (cet homme où est-il ? je l'ignore), qui puisse maintenir l'ordre moral à l'Opéra. Qu'il ait le courage de se priver d'un sujet, quel que soit son talent, s'il ne se soumet pas à la règle commune ; qu'il sache récompenser par quelque présent flatteur, celui qui se fait remarquer par ses talens, sa sagesse et son exactitude. Depuis long-temps la tactique indécente des *giries* de théâtres est connue de tous ; selon la circonstance, on se dit à l'oreille, *un tel sera malade avant trois jours, quoiqu'il se porte bien ; ou il donnera son congé, qu'il n'a pas envie de prendre ni de recevoir.* La crainte de perdre un grand talent

Digitized by Google

ne doit pas faire fléchir l'autorité; tous les grands artistes qui vont se faire admirer dans les départemens, après avoir quitté leur poste à Paris, ne conservent leur réputation que très-peu d'années; ils savent que si les journaux de la capitale cessent de parler d'eux, les départemens, et même les pays étrangers, ne les recherchent plus avec le même empressement. La réputation qu'ils ont à Paris voyage avec eux; si elle cesse au centre, elle s'éteint rapidement dans toute la circonférence. Plus le talent dont on sera forcé de se priver sera éminent, plus les talens subalternes, sans qu'ils s'en doutent, s'efforceront à être raisonnables. Le caprice cesse où l'autorité est inflexible; tout fléchit sous la loi quand elle est juste et générale. Quant à l'autorité visible et secondaire; quant au directeur, s'il n'est soutenu, comme je viens de le dire, par une autorité majeure, inflexible et presque inabordable pour les artistes, je le plains, si c'est un homme sage; il recommencera chaque jour le cours le plus dur

Digitized by Google

de philosophie pratique qu'homme puisse faire dans ce monde. Environné de prestiges, des talens les plus séduisans, de toutes les grâces, de tous les charmes du sexe, étudiés et portés à leur perfection, qu'il soit juste, qu'il conserve sa raison s'il le peut. Mais l'homme qui se dévoue à cet état surnaturel est déjà jugé ; il aime le délire dans lequel il s'engouffre volontairement; toujours entraîné en se débattant, il n'est qu'un ressort de plus à l'entre-choquement de toutes les parties du tout ; s'il connoissoit, s'il sentoit les coups dont il est la proie, il fuiroit loin de l'antre charmant de la folie, où sans cesse les chagrins le déchirent, où le charme des prestiges l'enchaîne.

Digitized by Google

SECTION TROISIEME.

Les Anciens et les Modernes mis en opposition.

Pour savoir ce qu'il seroit à désirer que fussent les artistes, les savans et les gens de lettres de nos jours, voyons sommairement ce qu'ils ont été pendant les siècles qui ont précédé le nôtre. Ces réflexions nous seront utiles pour nous comparer à nos modèles.

Les premiers artistes de la Grèce, enflammés par le plus beau des climats, ayant eu probablement presque tout à créer, peu de chefs-d'œuvre à imiter, se livrèrent à l'amour de la vérité et du beau idéal (*). Leur religion mythologique leur donna à peindre, à sculpter, à décrire, des dieux tour-à-tour charmans, imposans et terribles, qui favorisoient autant

(*) Les grands préceptes des arts nous arriveront toujours du pays des épices, disoit l'abbé *Arnaud.*

Digitized by Google

leur imagination que les saints du paradis des chrétiens sont propres à la refroidir.

On a remarqué que c'est à leur naissance, ou peu de temps après, que les productions humaines s'annoncent avec le plus d'éclat. Aussi la poésie d'*Homère*, la sculpture de *Praxitèles* et de *Phidias*, la peinture d'*Apelles* et de *Zeuxis* sont encore les chefs-d'œuvre que nous admirons, ou que nous regrettons de ne connoître que par une illustre tradition. Il n'en est pas de même des sciences exactes et de la philosophie ancienne, à la vérité desquelles nuisit l'imagination trop exaltée de ces peuples. Aussi n'est-ce que dans ces sciences que nous avons rectifié nos maîtres. Il nous convenoit de descendre dans les replis de l'analyse, autant qu'ils s'étoient perdus dans les fictions. Leur algèbre étoit une poésie, la nôtre est un froid calcul.

Les artistes romains suivirent les traces des artistes grecs. La poésie, la sculpture, la peinture ne firent point de progrès chez eux, non plus que les sciences

exactes, ni la philosophie. Cependant les Romains prétendirent être plus éloquens que les Grecs ; c'est à nous à comparer *Démosthène* et *Cicéron* : nous verrons peut-être que, sous le rapport de l'éloquence véritable, le premier est au second comme trois est à un (*).

Réunissons maintenant les beaux siècles de l'antiquité, et voyons si, relativement à la morale, les sciences ont atteint leur but véritable ; c'est-à-dire, si, par l'amour de l'ordre et de la vérité, elles ont conduit les hommes le plus près possible du bonheur général.

Le monde entier sera le domaine des gens instruits, quand l'amour-propre, inhérent aux talens, aura cédé tous ses droits à l'amour de l'ordre et de la vérité. Mais, pour commander aux peuples, il ne suffit pas d'aimer la nature, il faut au contraire avoir le courage de lui résister, de la violer dans ses détails, et presque

(*) Nous ne parlons pas des autres connoissances philosophiques, chacun sait que *Cicéron* étoit un puits de science.

Digitized by Google

dans chaque individu. Pour obtenir l'ordre général, qui, à coup sûr, n'est pas dans la nature des hommes tous nés dominateurs de leurs semblables, il faut à tout gouvernement une force active qui réprime les abus sans cesse renaissans. La fausseté, que nous nommerons politique, est nécessaire avec des voisins politiques, sans quoi les traités seroient rompus avant d'exister : elle est même nécessaire dans l'intérieur de l'Etat. Pour établir une loi, tel moyen révolteroit le peuple, et tel autre, qui conduit au même but, ne souffre point de difficulté. Est-ce le savant en exercice de ses talens qui peut se dévouer à ce travail pénible ? Non, par ses écrits, il peut éclairer les gouvernans, mais c'est à eux à se servir, selon les circonstances, des documens précieux de la philosophie. L'homme instruit doit occuper les premières places dans l'Etat, mais il cessera d'être philanthrope pour pouvoir gouverner ; alors il verra combien il est différent d'écrire des préceptes ou de les mettre en pratique. En soupirant après

Digitized by Google

son cher cabinet d'étude, après le recueillement philosophique dont la place la plus éminente ne peut le consoler, il doit néanmoins le sacrifice de quelques années de son temps et de ses lumières au bien public, s'il en est requis. Au reste, le vœu secret du savant est principalement de régner sur l'opinion. Pour y réussir, pour être considéré des hommes, il sait qu'il faut peu les fréquenter; il sait que tout admirateur qui lui a souri deux fois, veut déjà être payé de son suffrage, sans quoi la critique remplace bientôt l'éloge.

Voici, ce me semble, en quoi les savans d'Athènes et de Rome ont profané les sciences et leur gloire quoique immortelle. Tous anti-sectaires les uns des autres, c'étoit par amour-propre qu'ils se combattoient; ils se jouoient de la science dont ils faisoient métier; ils ambitionnoient le titre de savant sans songer à se rendre meilleurs; c'étoit dans les places publiques que le cynique, enveloppé de son manteau, jouoit, pour ainsi dire, la comédie; c'étoit dans un tonneau de

ravaudeuse

Digitized by Google

ravaudeuse que *Diogène* disputoit de préséance avec les plus riches habitans d'Athènes. Là, et par ostentation sans doute, il étoit plus fier que le dévastateur *Alexandre* dont il refusoit les offres en lui disant : *ôte-toi de mon soleil, c'est tout ce que je veux de toi.* En voyant la manie des savans de ces temps anciens à se disputer sur tous les points philosophiques, on ne peut qu'être très-étonné. Disons le mot : ils étoient aussi ridicules que nos théologiens ergotant du matin au soir sur le dogmes de la religion chrétienne, ou que les ci-devant nobles raisonnant sérieusement de la science du blason. Mais au moins les anciens philosophes étoient francs dans leur délire (*) ; ils convenoient qu'ils étoient foibles dans telle partie de leur talent, et qu'ils étoient supérieurs à tous dans telle autre. Nulle considération ne les

(*) Ceci prouve que l'astuce des Italiens de nos jours est un effet de leur gouvernement superstitieux, plus que de leur climat.

Digitized by Google

arrêtoit ; ils s'avouoient vaincus par leurs passions comme de grands enfans qui pleurent ; une infinité de dieux présidoient à tous les biens, à tous les maux, et c'étoient eux qu'ils bénissoient ou accusoient quand ils étoient heureux ou malheureux. Cette franchise, cet amour irrésistible pour la vérité, cet abandon sublime, quelquefois ridicule, mais toujours vrai, des Grecs et des Romains, nous les montrent aussi grands, que nous avons été petits par la dissimulation et le mensonge. Au reste, la morale de *Socrate* et celle de *Marc-Aurèle*, étoient saines et modérées ; elles durent être admirées toujours, comme nous les révérons nous-mêmes. C'est l'esprit de Dieu qui règne dans ces écrits immortels ; les devoirs du vieil homme, ceux de l'homme de nos jours y sont tracés d'une manière indélébile ; c'est la morale de tous les hommes, c'est celle de tous les siècles passés, présent et à venir.

Maintenant, jetons encore un coup-d'œil sur les siècles d'ignorance, dont le

Digitized by Google

commencement fut si favorable au mensonge, et la fin si terrible aux menteurs. Voyons dans le Nord les hommes instruits, soumis à l'ineptie des grands, qui ne les reçoivent dans leurs cours chevaleresques, que pour se faire pronostiquer l'avenir, pour y chanter leurs amours, leurs prouesses, et pour leur servir de bouffons. Mais, par un amour irrésistible pour la vérité, les lettrés, quoique soumis en apparence, combattront toujours leurs ennemis naturels, les rois et les grands; chefs de tous les abus, de tous les préjugés, de presque tous les vices, eux, plus que tous, fournissent des armes à la morale, à la philosophie : la proie est trop belle pour ne point la saisir. Néanmoins, après la renaissance des lettres, depuis *François I.er* jusqu'au règne de *Louis XVI*, les savans, et sur-tout les gens de lettres, auxquels, comme je l'ai rapporté, nous avons tant d'obligations, ne purent voir les prérogatives brillantes de la noblesse sans vouloir y participer;

ils voulurent être les premiers, les plus nobles entre les gens à talens ; et l'artiste, plus simple, plus ingénu, plus rapproché de la nature qu'il imite sans cesse, leur sembloit d'une classe inférieure. Ils ne le disoient point, mais ils le faisoient sentir ; ils se rapprochoient des grands autant qu'ils le pouvoient, mais ils en étoient protégés ; leurs femmes n'y étoient admises que rarement et pour faire leur cour aux duchesses. Si les nobles avoient pu descendre de bonne-foi jusqu'aux gens de lettres ; ou, ce qui étoit plus difficile encore, si les gens de lettres avoient pu bassement les caresser, la révolution eût été retardée ; les grands n'eussent pas péri sitôt. Les femmes des littérateurs voyoient donc celles des financiers, et jamais celles des artistes, ou si elles les voyoient, une ligne de démarcation imaginaire se faisoit remarquer. Les lettrés n'oublioient jamais le *monsieur de....* en nommant l'homme de lettres, et l'artiste étoit simplement désigné par son nom. Ils disoient : « Mon» sieur de *Poinsinet* et *Philidor* vont

Digitized by Google

» donner un opéra. » Cependant le premier étoit un pygmée, et le second un homme d'une vigueur de tête extraordinaire. Ils le savoient, ils le disoient, mais ils suivoient l'usage qu'ils ne combattoient point, et qu'ils favorisoient au contraire. Tel auteur dramatique affectoit de ne travailler uniquement que pour obliger son musicien et pour l'avantage de l'art; mais il couroit toujours le premier chez le caissier du théâtre. Le mensonge perçoit à chaque mot dans les préfaces: on ne vouloit point se faire imprimer, des amis de l'auteur l'y avoient forcé, parce que le manuscrit avoit été volé, défiguré; on ne comptoit nullement sur le succès d'un ouvrage fait sans prétentions, tandis qu'une critique, une épigramme sur ce même ouvrage, causoit au modeste auteur presque une apoplexie. Ah, grands hommes! rapprochez-vous de la vérité; soyez plus enfans de la nature, et vous serez plus grands; rappelez-vous la peine que vous avez pour faire quelque chose qui vaille. Que de milliers de ratures ne

Digitized by Google

vous coûte pas un ouvrage médiocre, dont les idées premières vous ont été fournies par un autre, quelquefois même par un subalterne qui n'a pas su les développer ! A quoi bon cette suprématie littéraire, qui n'étoit reconnue que par les gens de lettres ? Foudroyer les grands, mépriser les petits, n'est-ce pas dire nous voulons régner seuls ? A quoi servoit ce silence affecté, ce calme plus que philosophique de certain savant, puisqu'un instant après il se faisoit imprimer, et nous prouvoit qu'il n'étoit qu'un homme comme un autre, et qui doutoit plus qu'un autre, parce qu'il avoit plus de savoir ? Trouvions-nous alors des rapports bien frappans entre ses manières et ses preuves de talens ? Non, l'enveloppe étoit déchirée, l'homme paroissoit, nous l'aimions, nous l'admirions encore ; mais nous l'aurions aimé davantage s'il n'avoit annoncé que ce qu'il avoit à tenir.

Soyons justes cependant, ce n'étoit que chez les vrais savans qu'on retrouvoit encore bonhomie et simplesse; mais, chez

Digitized by Google

l'homme de lettres en général, elles n'étoient pas assez candides, l'esprit de corps les corrompoit. Si celui qui étoit à la tête des siens (car les gens de lettres avoient un chef qu'ils révéroient, et les artistes, par amour-propre, ont toujours été assez mal-adroits pour n'en point reconnoître), si, dis-je, celui que ses savans confrères reconnoissoient pour leur chef, étoit, à la suite de quelque événement, remplacé par un autre, la physionomie du premier, ses discours, le son de sa voix, sa manière d'être, trop de véhémence ou trop de calme, annonçoient que sa fortune avoit changé. J'aurois voulu de l'imperturbabilité dans de tels hommes. Celui qui guettoit un fauteuil académique, changeoit de ton dès l'instant qu'il y étoit assis. *Piron*, *Diderot*, qui étoient dignes, sans contredit, d'être incorporés à l'académie, mais qui avoient, dans leur jeunesse, composé quelques écrits scandaleux qui les en éloignoient, étoient affectés différemment de cette exclusion. L'un faisoit éclater continuel-

Digitized by Google

lement son dépit par des épigrammes (*); l'autre ne sembloit pas songer que l'académie existât. Ils étoient irrités diversement, et le public l'étoit aussi, en voyant ces deux hommes formidables privés d'une place qui leur étoit due. La chaleur, la véhémence de l'élocution, la taciturnité concentrée, sont les effets du génie qui se déploie ou réfléchit ; chacun, selon son caractère, doit avoir une manière d'être ; mais soyons justes, le despotisme scientifique étoit généralement l'apanage des gens de lettres.

Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis,

étoit trop visiblement écrit sur leurs physionomies. Leurs femmes sur-tout manquoient de mesure et se couvroient de ridicule par leurs prétentions au savoir ; sans compter cent petits émules qui leur faisoient la cour pour avoir accès chez leurs maris. Oui, la

(*) On sait qu'il fit cette épitaphe pour lui-même :

« Ci gît *Piron* qui ne fut rien,
» Pas même académicien. »

passion la plus impérieuse de l'homme, l'amour-propre renversoit l'ordre accoutumé des jeunes gens : ils courtisent ordinairement les maris pour parvenir à leurs femmes, ici c'étoit le contraire. Abandonnons toutes ces manies des corps privilégiés, que l'institut qui remplace toutes les académies, et dont je parlerai bientôt, veille sans cesse autour du feu sacré des gens de mérite ; ce feu sacré, c'est leur amour-propre, qui s'irrite, se consume sans répandre de lumière, si l'égalité la plus stricte, la plus réelle ne subsiste entre les savans de tous genres. Pourquoi des tons, des manières, des apparences, quand il ne faut que la vérité pour être grand ? Mais le nouveau régime dissipera, en partie, ces fictions. J'ai toujours aimé les gens de lettres avec lesquels j'ai vécu long-temps, et qui m'ont appris à réfléchir ; mais la ligne de démarcation qu'ils mettoient entre eux et les artistes les plus distingués, me faisoit pitié. Mes bras vouloient s'ouvrir en les approchant ; mais leur silence, un mot aussi digne

Digitized by Google

que cruel retenoit l'élans de mon cœur affligé. Quoi ! aurois-je voulu dire, le divin *Pergolèse* ne vaut-il pas le divin *Racine ?* (*) *Raphaël*, *Michel-Ange*, ne valent-ils pas *Voltaire* et *Rousseau ?* Encore une fois, pourquoi cette suprématie littéraire ? pourquoi cette différence entre le génie et le génie ? celui qui fait, ne vaut-il pas celui qui dit ce qu'il faut faire ? pourquoi, si l'on parle des arts, m'imposer silence pour redire plus haut ce que je viens de dire plus bas ? pourquoi, voulois-je leur dire, vous croyez-vous des *messieurs*, et les artistes un peu plus que des ouvriers? Voilà les inconséquences qui affoiblissoient la considération qu'on devoit aux modernes gens de lettres. Je ne crains pas d'être démenti sur ces faits, la moitié de la France, encore existante, en fut le témoin. Mais ces préjugés étoient ceux du temps; le gouvernement donne les mœurs, il influe même sur ceux qui censurent ses abus.

(*) Si l'homme de lettres qui m'entend, sourit à cette question, c'est parce qu'il apprécie l'un et ne connoît pas l'autre.

Digitized by Google

SECTION QUATRIEME.

Réunion des Sciences et des Arts dans l'Institut national.

Oui, je le répète, les hommes instruits en tout genre, ceux qui écrivent bien, qui parlent éloquemment, ceux qui émeuvent les passions par le langage de la mélodie, ceux qui font parler la toile ou le marbre, ceux qui élèvent des monumens majestueux ou qui en conservent les traditions antiques, ceux qui conservent la vie des hommes et des animaux utiles, ceux qui étonnent le peuple par leurs calculs et leurs prédictions astronomiques, ceux qui mesurent la terre, ceux enfin qui expliquent tout ce que renferme son sein et qui couvre sa surface..., sont, à coup sûr, les hommes qui dirigent l'opinion de l'espèce humaine, qui en connoissent les ressorts, qui peuvent détruire les erreurs, manifester les vérités,

Digitized by Google

et dont les bons exemples doivent attirer les autres hommes. Si leur conduite, si leurs actions sont d'accord avec leurs chefs-d'œuvre que le peuple admire, si les membres de l'Institut national où siégent le législateur, le gouvernant homme de lettres, le guerrier géomètre, vivent fraternellement entre eux, observant scrupuleusement qu'une science ne soit jamais prépondérante sur une autre, et bannissent, sur-tout, la froide politesse qui même en disant, *mon collègue*, ou *mon confrère*, démentiroit la fraternité, ne doutons pas que l'Institut n'entraîne la grande majorité de la nation vers les sentimens républicains, et vers la vérité de toute chose. De même que les influences de la lune ou les courans des pôles, donnent la première impulsion aux flots de la mer, impulsion qui ne s'arrête que contre les rochers, ou qui vient mourir sur les sables; il est, dans chaque espèce de gouvernement, une puissance morale qui donne le ton aux premières classes, celles-ci à leurs inférieures, et

Digitized by Google

de proche en proche jusqu'aux classes les moins instruites. A Rome moderne on étoit abbé, à Versailles il falloit être aimable et gai, eussiez-vous eu la colique ou un abcès dans les poumons. Jadis à Berlin il falloit être militaire, jouer le philosophe ou de la flûte traversière. Mais dès qu'il n'y a plus dans l'Etat, ni roi, ni flatteurs qui lui obéissent, et que toutes les places sont temporaires, la vérité doit régner d'un plus pur éclat, parce qu'on est soi-même, qu'on ose voir de ses propres yeux, briller de son mérite sans imiter personne. Mais souvenons-nous qu'en tout état de choses il est des écueils à éviter. Nous avons été ignorans, et nous avons été serfs sous les rois. Nous nous sommes instruits, et nous avons été libres : évitons les écueils attachés à la liberté. L'expérience a dû nous apprendre que prêcher l'ignorance, c'est demander l'esclavage ; prêcher l'instruction, c'est augmenter l'amour-propre des hommes qui s'instruisent, jusqu'à ce qu'étant parvenus à un degré éminent des connoissances

humaines, ils renoncent à ce même amour-propre qui les avoit trompés en leur montrant un but imaginaire de perfection où nul mortel ne peut atteindre. Mais prêcher la vérité, c'est tout concilier : elle ne peut être qu'une, le plus sûr appui des mœurs; elle ne peut être nuisible qu'aux amis de l'erreur et au despote, qui veulent s'attribuer la part de liberté commune à tous les hommes.

L'instruction de la jeunesse dont nous avons déjà parlé; dans un âge plus avancé, l'agrégation à l'assemblée des savans comme la récompense de ceux qui ont acquis des talens distingués, et l'influence des spectacles, sont les trois véhicules les plus puissans. Les yeux du gouvernement doivent être fixés sur ces objets, qui seuls peuvent créer et entretenir l'esprit public. Oui, les théâtres concourront infiniment à la confection des mœurs fraternelles et républicaines ; c'est là, ai-je dit dans mes Essais sur la Musique, que chacun paie son cachet à la porte, et va prendre une leçon de morale dans la salle.

Digitized by Google

Faudra-t-il exclure de nos théâtres les pièces qui ne seront pas selon nos mœurs nouvelles ? Non, le bas courtisan s'inclinant devant son maître qu'il flagorne ; le valet traité en esclave, seront des leçons dont le républicain retirera autant de fruit que de la représentation d'un des événemens de notre révolution. Quel domestique, dans un état républicain, ne sera pas indigné en se supposant encore à la place de ce plat valet ? en se rappelant le temps de son ancienne existence. L'art dramatique a besoin de contrastes : les Grecs avoient des Ilotes qu'ils dédaignoient ; les Grecs, les Romains avoient des esclaves auxquels ils accordoient la liberté pour prix de leur bonne conduite. N'ayons ni les uns ni les autres réellement, mais cherchons-les ailleurs pour les opposer à notre philanthropie et à notre amour pour la vérité. Nous ne mettrons pas nos esclaves sur la scène, mais hélas ! que de vices, que d'hommes vils il nous restera toujours à combattre et à mettre en opposition au vrai républicain !

Digitized by Google

Ne craignons pas d'entrer ici dans quelques détails sur ce qui regarde l'Institut national des sciences et des arts, sur ses usages, ses réceptions, ses séances publiques et particulières. Tout est utile, rien n'est oiseux, dès qu'il est question du corps de savans le plus respectable qui fut jamais, et qui aura tant d'influence sur les mœurs. Là, toutes les lumières sont rassemblées, tout y est connu depuis le centre de la terre jusqu'aux astres, depuis le ciron jusqu'à l'homme. Nul livre n'existe qui ne soit déposé dans ses archives, nulle idée n'a été conçue dans ce monde depuis quatre mille ans, qui ne soit dans la tête de quelqu'un de ses membres. Jeune homme qui aimez la science, en entrant dans cette assemblée auguste, à l'aspect de cette encyclopédie vivante, si vous n'êtes saisi du respect qu'elle impose, jamais vos premiers élans de génie ne seront réalisés.

On le sait : l'intrigue, la protection de la cour avoient beaucoup de part aux élections de l'ancienne académie française; un

un grand nombre d'hommes instruits, que l'intrigue eût déshonorés, ne s'y présentoient point. Le corps législatif, qui créa le premier noyau de l'institut, ensuite l'institut lui-même, les ont appelés (*). Mais la plupart sont avancés en âge, et la nature bientôt les rappellera dans son sein. Je demande si l'on peut trouver deux fois, et dans un laps de temps si rapproché, le même nombre d'hommes aussi instruits, aussi respectables à tous égards, qu'un siècle presque entier de travaux et d'expériences avoit formés ? Il est donc évident qu'en disparoissant en peu d'années, ils laisseront un grand vide ; que si on veut les remplacer incontinent, les choix seront médiocres, et qu'il vaudrait mieux laisser des places, même beaucoup de places vacantes à l'institut. L'émulation générale

(*) Si des hommes respectables par leur savoir ne furent pas appelés à l'institut, lors de sa création, ce n'est pas que leur mérite fût méconnu ; mais on a craint leur attachement aux anciens usages académiques qu'on vouloit réformer.

Digitized by Google

s'en augmentera ; ces siéges vacans diront à la jeunesse active : « On vous » attend; nul intrigant ne s'emparera de » cette place, soyez-en digne, elle est à » vous. »

Il est à désirer qu'on dispense les candidats des visites qu'ils font aux membres de l'institut, pour y être admis ; lorsqu'il y a une place vacante, on ne doit point chercher qui peut la remplir ; s'il existe un homme d'un talent supérieur, il est connu, il est sans cesse présent à la mémoire des membres qui le désirent. Seulement (car l'institut ne doit jamais essuyer un refus) l'aspirant peut écrire un mot de lettre à chaque membre, pour les prévenir que si le choix tombe sur lui, il acceptera la place vacante avec reconnoissance. Sans ces précautions, cette société savante dégénérera par la quantité de noms obscurs qui se placeront sur ses bancs. Quoiqu'on puisse le penser, ce n'est pas l'institut qui donne la réputation, ce sont les réputations illustres qui font celle de l'institut.

Digitized by Google

Un jour j'assistois à une séance de l'académie française ; je me trouvai placé à côté d'un Anglais qui questionnoit beaucoup un Français, son conducteur. Comment s'appelle celui-là ? — *Buffon.* — Je le vois avec plaisir. Celui-ci ? — *D'Alembert.* — Je le connoissois de réputation. Cet autre ? — *Marmontel.* — C'est bien. Cet autre après ? — Un tel. — Qu'a-t-il fait ? — Mais.... mais.... — Passons, passons. Et cet autre ? — Je crois.... que.... — Passons, passons. — Les *qu'a-t-il fait* de cet Anglais ne me parurent point du tout inconsidérés ; tout homme dont la réputation n'étoit pas parvenue dans son île, lui sembloit un intrus auquel il faisoit la grimace, en disant : *Passons, passons.* Les étrangers afflueront plus que jamais aux séances de l'institut, tâchons donc qu'ils soient plus contens qu'ils ne l'étoient jadis à l'académie. Une chose cependant, aussi louable que bien observée, y étoit remarquable, c'étoit l'égalité qui régnoit entre les membres. Excepté le roi, qui en étoit le protecteur et qui n'y

Digitized by Google

paroissoit jamais, les princes, les évêques, les gentilshommes et les bourgeois, hommes de lettres, y étoient égaux en droits et même dans l'opinion publique; mais une fois sortis du lieu des séances, le préjugé de l'inégalité renaissoit. L'égalité étoit d'autant plus frappante à l'académie que, excepté là, nulle part en France la noblesse n'étoit confondue avec la roture; cet hommage rendu au talent a peut-être sauvé l'humanité d'un éternel esclavage. Puisque, sous le règne des rois, l'égalité s'étoit réservée un refuge à l'académie, aujourd'hui que l'homme est libre en France, il faut, avec la plus grande attention, écarter de l'institut tout ce qui peut blesser l'égalité. A l'académie il n'y avoit point de distinction de première, seconde et troisième classes; tous les membres étoient de la première, quoique *d'Alembert* fût géomètre, *Buffon* naturaliste, *Voltaire* universel, *Mably* et *Condillac* littérateurs et logiciens profonds, l'abbé de *Lille* poète, *Marmontel* poète et moraliste..... — La division des

Digitized by Google

classes de l'institut est nécessaire, dira-t-on, puisqu'un seul établissement comprend les sciences et les arts. Oui, la division telle qu'elle est, est nécessaire pour que les arts et les sciences qui ont des rapports puissent se rassembler à jours fixes et se communiquer leurs idées; mais les dénominations de première, seconde et troisième classes sont inutiles. Il suffisoit de dire, Classe des sciences mathématiques et physiques, Classe des sciences morales et politiques, Classe de littérature et beaux-arts. L'égalité républicaine qui doit s'étendre par-tout, même dans les sciences et les arts, eût été plus respectée; et quand une fois par an on eût tiré au sort pour savoir quelles sciences ou quels arts eussent été désignés en premier, dans le livre des règlemens de l'institut; quand chaque classe eût fait de même pour ses différens arts et sciences, cette opération eût été très-convenable. Comment ! si un autre *Homère* paroissoit, il seroit de la troisième classe ! Si les talens des *Corneille*,

Digitized by Google

Racine, *Molière*, *La Fontaine*, *Boileau*, renaissoient, ils seroient de la troisième classe ! et *Démosthène*, comme politique, seroit de la seconde classe ; et comme orateur et déclamateur, à la queue de la troisième ! On peut s'étonner que le comité d'instruction publique de l'assemblée législative de ce temps n'ait pas prévu qu'une ligne primordiale de démarcation entre les sciences peut un jour être un germe de mésintelligence entre les savans. Celui qui a rédigé cette classification a souvent été arrêté par l'embarras du choix, j'en suis sûr ; cette indécision l'avertissoit de l'inutilité et du danger de son travail. Et, en poussant jusqu'à la rigueur l'envie d'honorer chaque science, chaque art selon son degré d'importance ou d'utilité, ce qui, dans ce cas, étoit déplacé, ne savons-nous pas que si les talens sont inégaux, les hommes qui les exercent sont eux-mêmes si différens, si inégaux en facultés, qu'ils rétablissent l'équilibre ? Qui pourra nous dire d'ailleurs, lequel est plus utile à la société, ou de

Digitized by Google

celui qui calcule le mouvement des astres, ou de celui qui presse la multitude d'entrer dans les spectacles, au lieu d'aller s'entr'égorger dans les maisons de jeux et de libertinage ? En relevant cette disconvenance, je ne parle pas pour moi qui me trouve très-honoré d'être compris dans l'avant-dernier des arts de la troisième classe. Je dis plus, la déclamation, qui est le type de la musique dramatique, pouvoit, dans le système adopté, marcher avant nous ; mais le physicien qui sait calculer les vibrations des sons sera donc dans la première classe, et se croira placé à deux degrés au-dessus du musicien qui sait faire ce que l'autre ne sait que calculer ? Il y a un tel enchaînement entre toutes les sciences, que nulle ne doit avoir de prééminence. Tel poète, je le répète, est si au-dessus de tel mathématicien, ou tel astronome, qu'on s'expose à des résultats ridicules en assignant des distinctions entre les arts. Je sais que c'est l'art et non l'artiste qu'on a voulu distinguer ; mais les hommes sont si

Digitized by Google

adroits en amour-propre ; ils confondent si naturellement, si adroitement leur chère personne avec leur savoir-faire ; ils prennent si aisément le mot pour la chose, qu'on ne peut trop éviter de leur en fournir des occasions. Et ce qui est plus dangereux encore, et qui tient au même ressort, c'est le danger d'arrêter les progrès des sciences en refroidissant l'émulation générale.

Il ne faut pas non plus négliger les moyens matériels de succès, il faut au contraire s'y attacher comme aux choses desquelles dépendent tous les autres. Aux séances publiques, par exemple, la tribune ne devroit être occupée que par ceux des membres qui sont en état de bien lire, et de se faire bien entendre. Le défaut d'intérêt provient le plus souvent des orateurs qui manquent d'organe ou de grâce nécessaire : ce que je dis est si vrai, que lorsqu'un membre de l'institut déjà connu, marche vers la tribune, le public sait d'avance qu'il va s'ennuyer ou non, quelque intéressant d'ailleurs que

Digitized by Google

soit l'objet dont on va l'occuper. Pour fixer l'attention publique, les mémoires qu'on lit dans ces séances doivent être d'un intérêt général. Il faut éviter également les matières frivoles et abstraites; savoir, en un mot, concilier trois choses à la fois : le plaisir, l'instruction et la dignité académique.

Aux séances particulières (*), je n'aime point le silence qui règne après qu'un membre a fait quelque lecture. Je ne veux point, Dieu m'en garde, de ces complimens d'usage tels que ceux qui se prodiguent aux concertans en musique dans les sociétés particulières; ils sont trop généraux, trop adulateurs pour des gens d'esprit; mais un silence morne, lorsqu'une lecture a intéressé autant qu'elle en est susceptible, est un stoïcisme

(*) Si les opérations intérieures de l'institut étoient des secrets de politique, je me reprocherois d'en parler en aucune manière; mais les objets dont il s'occupe sont purs, ils ne craignent pas la censure : néanmoins, comme tout ce qui sort de la main des hommes, ils sont susceptibles d'amélioration.

Digitized by Google

aussi impardonnable qu'accablant pour l'homme qui vient de lire et de se fatiguer pendant une demi-heure pour obtenir le suffrage ou l'avis de ses confrères. Ce silence glacial me rappelle toujours, et malgré moi, le *Monsieur Josse* de *Molière*. Pourquoi le président, qui, pendant la lecture, a bien eu le temps de pressentir le jugement du savant auditoire, ne diroit-il pas quelquefois : *Confrère, votre lecture a intéressé la classe; la saine morale y est jointe à la diction la plus pure :* ou, *on ne pouvoit pas rendre avec plus de clarté une matière aussi abstraite;*..... on entendroit alors un petit chœur de voix qui diroit : *c'est vrai*, et le bon vieillard s'en iroit content rendre à son épouse, à son ami qui l'attendent chez lui, cet instant de jouissance. A la seconde lecture d'usage, on sera plus sévère, j'y consens.

On approuve quelquefois, dira quelqu'un. — Oui, les pièces en vers ; et cela prouve que, même à l'institut, nous aimons ce qui nous amuse; mais jamais,

Digitized by Google

ou presque jamais les fragmens d'ouvrages savans, sérieux ou moraux. Les membres de l'institut sont des hommes, et plus hommes que les autres; leur amour-propre doit emporter quelques salaires. Mais ici, comme aux séances publiques, le lecteur doit avoir une voix sonore et la prononciation nette, sans quoi nulle lecture ne peut intéresser. C'est comme de la bonne musique mal exécutée, elle fatigue d'autant plus qu'elle donne les regrets de ne pas l'apprécier. Le respectable membre qui psalmodie dans un coin, respectivement à la position de la majorité, intéresse la reconnoissance, mais souvent il ennuie, et nul homme n'est capable de pardonner deux fois à celui qui lui fait supporter l'ennui. Que faire ? A-t-on toujours quelqu'un en état qui puisse, ou qui veuille se charger de lire pour un autre ? Il faut donc avoir trois secrétaires-lecteurs, un pour chaque division, choisis avec beaucoup de soins, qui seront chargés de cette besogne chaque fois qu'un auteur le requerra; ils

Digitized by Google

feront plus de bien, ils contribueront plus qu'on ne pense à la propagation des lumières; ils rendront les séances publiques et particulières plus intéressantes, les membres plus assidus ; ils leur feront plus souvent naître l'envie de montrer leurs ouvrages achevés ou des plans projetés (*). Ne voyons-nous pas que *Montvel*, *Molé*, déclamateurs de profession et membres de l'institut pour ce bel art, ne manquent jamais leur but ? *Périgord*, *Chénier*, *Prony*, *Ducis*, *La Cépède* et quelques autres, quittent-ils jamais la tribune sans emporter nos regrets de ne pas les entendre plus long-temps ? Il est beaucoup d'hommes encore qui ont bien

(*) N'est-il pas dangereux de faire part aux gens de lettres de ses idées et de ses plans encore incomplets ? Au contraire, c'est prendre date et avertir ses confrères qu'on s'occupe à traiter tel sujet. Les sciences y gagneroient encore, si l'envie de traiter le même objet étoit réveillée chez quelques autres par cette annonce, car le meilleur ouvrage l'emporteroit. Voilà ce que tout homme de lettres, qui aime les sciences pour elles-mêmes, doit désirer.

Digitized by Google

des choses à nous dire et à nous apprendre, et qui, faute d'organe, ou d'un bel organe étranger dont ils puissent disposer, diffèrent de nous faire part de leurs productions. Ces places de secrétaires-lecteurs seroient très-recherchées, et par des hommes instruits, soyons-en sûrs; car, après avoir rendu des services si importans aux membres de l'institut, après avoir orné leurs productions de toutes les grâces de l'éloquence, ils deviendroient eux-mêmes membres de l'institut dans cette partie des arts (*). Enfin les séances particulières de l'institut devroient être ouvertes à midi au lieu du soir. Je sais que le représentant du peuple, le magistrat, membres de l'institut, sont à leurs fonctions à cette heure, mais il ne faut ici consulter que les convenances générales et de première nécessité : l'homme de lettres et l'artiste avancés en âge ou

(*) Un des chapitres suivans traite *Des dangers de l'éloquence;* mais je ne crois nullement qu'il soit applicable aux objets instructifs dont il est ici question.

Digitized by Google

surannés, sont presque tous d'une foible santé, ils doivent faire ce petit voyage à midi ; c'est trop exposer leur précieuse existence, que de leur faire braver les brouillards et les frimas si dangereux pendant la nuit, et si fréquens à Paris. Il n'y a pas d'homme laborieux dans les arts et les sciences qui ne fasse une promenade, qui ne se donne quelques heures de délassement avant son dîné : ces fonctions, ce régime salutaire se rempliroient en allant à l'institut.

Après avoir montré dans le chapitre précédent, que les philosophes de l'ancien régime, quoique occupés sans cesse à réprimer l'amour-propre des grands, à rappeler chaque objet de morale vers la vérité, étoient eux-mêmes épris des distinctions et des priviléges qu'ils condamnoient ; après avoir montré que la toute-puissance de la cour ne leur permettoit de braver ses opinions qu'avec ménagement, et qu'enfin (il faut en convenir), on ne peut être de la même manière philosophe chez un roi et dans une répu-

Digitized by Google

blique, disons et répétons sans cesse, que l'impulsion générale vers les mœurs fraternelles dépend presque entièrement de l'unité, de l'égalité, de la fraternité, qui doivent s'établir parmi les savans de l'institut, dont l'exemple influera sur tous les hommes. Osons esquisser le tableau séduisant que des hommes instruits dans toutes les sciences, dans tous les arts, sont seuls capables d'offrir aux républicains et à tous les peuples qui attendent l'instruction et leur liberté.

La grande révolution qui vient de s'effectuer dans le monde moral, est une suite naturelle de l'instruction, personne n'en doute à présent; c'est aux savans à la consolider; c'est aux savans de tous genres à prouver, par leurs bons exemples, que cette dernière révolution est la seule bonne, la seule qui ait ses principes dans la nature. Qu'avons-nous fait, si les hommes à venir se détestent encore par préjugé d'orgueil? s'ils mentent, se trompent par intérêt mal-entendu, et s'entr'égorgent par vanité? Si ces crimes, ces

Digitized by Google

vices nés de la société ignorante, ne sont réprimés par l'homme régénéré, qu'avons-nous gagné à changer la morale du monde ? autant valoit-il rester esclaves, si, après cette révolution nous ne devenons meilleurs et plus justes les uns envers les autres. On concluroit enfin, et avec raison, que l'homme est un égoïste, une bête de somme, destiné à être subjugué, muselé et conduit à coups de fouet par un despote, qui n'a d'autre droit que celui que nous lui laissons prendre. Mais non, il est impossible que l'empire de la raison ait les mêmes résultats que celui de la noblesse ignorante. Les préjugés orgueilleux ont régné assez long-temps, la vérité va leur succéder, et nous devons tout attendre de cette source pure. Autant par amour-propre que par intérêt, l'ignorance sur le trône devoit redouter les savans; ceux-ci, parvenus au plus haut point de gloire, aiment naturellement leurs prosélytes. Les rois avoient intérêt de favoriser l'ignorance pour enchaîner les hommes; les savans, au contraire, multiplieront

Digitized by Google

multiplieront les lumières pour augmenter leur force politique. Ils regarderont comme précieuses toutes les industries honnêtes ; ils verront avec reconnoissance le produit de l'ouvrier le plus obscur, comme indispensable au grand tout. Pendant que nos noms sont écrits au temple de mémoire, diront-ils, tel homme, bien utile, forge un clou qu'il recommence à chaque minute depuis quarante années ! Ne disputons plus sur la généalogie des arts, ni sur leurs degrés d'utilité, car tous sont indispensables et nés les uns des autres ; tous sont des échelons qui nous aident à grimper au Parnasse ou au temple de Minerve. Le poète dramatique a besoin du comédien ; l'observateur des astres a besoin de l'opticien, et du charpentier qui lui fait une échelle. Tous les talens sont frères, sans vouloir néanmoins assimiler *Descartes* à un sabotier ; mais tous sont nécessaires à l'homme industrieux qui, malgré lui, invente sans cesse et se donne ainsi de nouveaux besoins. Aucun talent n'est d'une nécessité

Digitized by Google

absolue, si nous reportons l'homme dans les forêts ; mais, dans la société, tous les talens sont nécessaires, 1.° pour que le cercle des connoissances humaines soit complet ; 2.° pour que l'exécution, en tout, puisse suivre de près l'invention ; 3.° parce que l'homme oisif est trop dangereux à la société ; 4.° pour que chaque homme sache faire ce qu'un autre ne peut, et qu'ainsi les uns trouvent dans les travaux des autres ce qu'ils ne peuvent faire eux-mêmes. Tous les talens mécaniques concourent tellement à satisfaire nos besoins, qu'il manqueroit un anneau à la grande chaîne des choses connues, si un seul métier pouvoit se perdre. Quant aux arts utiles et agréables, j'ose dire que si l'un d'eux avoit été ignoré jusqu'à ce jour, et qu'on le découvrît tout-à-coup, notre délire seroit tel, que nous oublierions pour un moment tous les autres pour nous livrer à la joie que nous procureroit cette découverte. Quel étonnement n'a pas causé l'invention de l'imprimerie ? la découverte de

Digitized by Google

la boussole ? souvenons-nous de nos transports à la vue du premier aérostat ! Nous avions constamment vu monter la fumée et les substances plus légères que l'air atmosphérique, on s'avise d'en remplir un sac, et l'on voit un nouveau globe parcourir les cieux. Si la flamme, qui par sa nature s'élève dans les airs, étoit à-peu-près renfermée et entretenue dans un ballon d'amiante, elle nous montreroit le même phénomène. En supposant la musique encore ignorée, quel eût été notre ravissement, si pareil globe, encore inconnu, et entouré de cent musiciens formant le plus délicieux concert, fût descendu dans un de nos jardins publics ?

Ce globe harmonieux, qui doit ravir les hommes d'admiration, c'est la république des sciences et des arts ; chaque membre doit concourir à l'harmonie générale ; si dans l'institut, une science, un art y vouloit usurper la suprématie, qu'il soit frappé d'anathème et relégué

Digitized by Google

seul dans une autre enceinte (*). Si, plus qu'un autre, un savant prétend contribuer à la gloire générale des sciences ; si son influence augmente en diminuant celle des autres ; s'il impose aux hommes timides, et que déjà plus de respect l'accompagne, qu'il soit invité à renoncer à sa place, qu'il soit, comme destructeur de l'égalité, frappé d'ostracisme ; qu'il aille briller seul dans un village. Dans une société de savans, qui réunissent toutes les connoissances, tous les titres sont égaux, puisque l'un est fort ou l'autre est foible. Qu'importe que l'artiste fameux parle sans trop de correction dans son discours, voyez le chef-d'œuvre qu'il achève, dans mille ans il sera de même

(*) J'entends depuis quelque temps parler sourdement d'une division dans l'institut. J'espère que la majorité des membres qui le composent réuniront leurs efforts pour l'empêcher. Mais, si jamais elle s'opère, je prédis hautement que l'aristocratie scientifique renaîtra ; que cet établissement admirable perdra toute sa majesté, et que les moteurs orgueilleux de cette division seront les destructeurs des sciences, des arts et du bonheur public.

Digitized by Google

admiré. Qu'importe que le géomètre soit froid et monotone dans sa déclamation, admirons la précision qui règne dans ses moindres détails, admirons ses hautes conceptions. Qu'importe encore que le poète, emporté par son imagination, blesse les lois de la froide analyse, admirons les élans de son génie qui parcourt l'univers dans un quatrain. Chaque talent a des qualités particulières qui l'entraînent inévitablement vers les défauts qui les avoisinent; être correct et minutieux avec chaleur, brûlant avec une précision mathématique, sont des chimères aussi introuvables que la probité sans véracité: c'est désirer deux choses à la fois, c'est vouloir réunir les contraires, qui ne se rapprochent que pour changer de nature. L'institut, dira-t-on, éprouvera les mêmes changemens que la nation dont il fait partie; comme elle, il conservera ou perdra les sentimens fraternels de l'égalité. Ce n'est pas ce que je désire, je voudrois que l'institut fût le temple où le feu sacré du génie républicain fût conservé,

Digitized by Google

et qu'on n'y entrât, qu'on n'en sortît jamais sans se rappeler que la France est libre.

Hommes illustres, dont les talens honorent la nation et votre siècle, soyez l'appui de la vérité universelle, et des sentimens fraternels que j'invoque sans cesse dans cet écrit. Vous êtes tous égaux, puisque vous êtes l'élite des hommes instruits dans toutes les sciences et les arts. Seuls, que seriez-vous? des membres débiles séparés du corps robuste qui vous donne une forte existence. Aucun talent n'est inférieur au vôtre, puisque tous sont également nécessaires à la confection générale des sciences, et que l'homme qui sait le mieux une chose est immanquablement un homme rare. Vous êtes trop grands, croyez-moi, pour que rien vous porte ombrage ; mais le soleil, tout majestueux qu'il est, a besoin, dit-on, des vapeurs qu'il attire pour entretenir ses feux. Vous êtes modestes sur votre propre mérite, car vous êtes savans; mais ce ne seroit pas l'être assez que de ne pas

Digitized by Google

supposer un égal mérite à ceux qui pratiquent une science, un art dont vous ne possédez que la théorie et non la pratique. Si l'expérience nous apprend à être défians sur les choses que nous connoissons le mieux, devons-nous l'être moins sur celles dont nous n'avons qu'une connoissance imparfaite? je n'en doute pas : il y a la même distance entre *Lagrange* et le paveur des rues, qu'entre *David* et le peintre du cadran-bleu ; et les couronnes de *David* et de *Lagrange*, pesées dans une même balance, seroient en équilibre et la rendroient immobile.

Réunir dans un même lieu les hommes les plus instruits dans toutes les sciences et les arts, est peut-être l'entreprise la plus sublime, mais aussi la plus hardie qu'on ait tentée depuis que la morale des sociétés existe ; c'est mettre à l'épreuve de l'amour-propre l'essence même de l'esprit humain. S'il déroge, s'il dévie des principes de l'unité, s'il n'en résulte un bien moral qu'on ne vit jamais, c'en est fait : la philosophie perd ses droits à notre confiance ;

Digitized by Google

tout ce qu'elle nous promet depuis quatre mille ans est illusoire. On croira que chaque philosophe a parlé pour soi, n'a pas eu le bien général pour objet, et qu'il faut encore que l'homme retombe dans la servitude, si les premiers des hommes ne savent à la fois donner au monde, qu'ils viennent de changer et qu'ils dirigent, l'exemple des mœurs fraternelles avec les préceptes de toutes les sciences. Aujourd'hui, plus que jamais, tout homme nous dit : « Que me fait ta science, si » tu m'humilies par ton savoir ? laisse-» moi conduire ma charrue, et ne viens » pas troubler la douce quiétude de mon » ignorance. » Aujourd'hui, dis-je, que les détours de l'amour-propre sont connus et reconnus, c'est vouloir l'impossible, c'est vouloir sauter plus loin que son ombre, que de prétendre séparer l'exemple du précepte. Les prêtres auxquels on reprochoit des immoralités, nous répondoient : « Faites ce que nous disons, et » ne voyez pas ce que nous faisons. » Mais les temps où l'on prêchoit l'ignorance pour

Digitized by Google

en profiter, où l'on s'engraissoit en prêchant l'abstinence, où l'on promettoit aux hommes un autre monde pour s'emparer de leurs biens dans celui-ci, sont passés. La morale qui part du cœur a seule le droit de nous persuader ; et depuis le plus rusé politique qui gouverne un Etat, jusqu'au capucin le plus ignare qui prêche dans un village, si les actions du *prêcheur* ne s'accordent avec ses discours, il nous scandalise au lieu de nous convaincre. Tel est le dernier résultat, l'analyse finale de l'homme plus ou moins instruit : après avoir été trompé pendant les dix-huit siècles de notre ère par les grands et les prêtres,

Il veut des actions et non pas des paroles.

il attend la pièce de l'échantillon qu'on lui montre ; jusqu'à ce moment il ne croit que conditionnellement, il se ménage un vide entre le doute et l'évidence, une issue par laquelle il puisse échapper à la supercherie.

Quel tableau touchant et patriarchal,

Digitized by Google

que celui de tous les savans, formant une chaîne philanthropique depuis l'ancien jusqu'au nouveau monde! de quelle estime respectueuse ils vont se couvrir, si chaque talent honore sincèrement ceux qui l'environnent pour être lui-même honoré! s'il croit enfin qu'il n'est point de choix, de prééminence réelle entre les anneaux d'une chaîne. Ce commerce d'un juste tribut n'attirera-t-il pas tous les hommes dans une même communion de pensées et d'opinions ? Grands hommes de notre siècle, que les temps reculés rapprocheront et confondront dans un seul point avec ceux qui vous ont précédés et qui naîtront à l'avenir; vous qui vivrez dans la postérité comme vous reposerez ensemble dans un auguste Panthéon, oui, vous êtes faits pour vous aimer et n'avoir qu'une ame! Que ne puis-je voir vos domiciles réunis! que ne puis-je vous voir vivant ensemble et buvant le nectar des dieux que déjà l'on vous promet! Famille sainte sans superstition, amante des bonnes mœurs sans préjugé, sage sans hypo-

Digitized by Google

crisie, passionnée sans immoralité, brulante de gloire sans rivalité, quand tous ne font qu'un, combien tu flattes mon imagination, et combien je désire ton existence ! Après celle d'un Dieu dont on ne peut douter sans terreur, la tienne seroit le fanal précieux qui conduiroit au port exempt d'orages, où se trouveroit le calme des vertus (2).

Digitized by Google

NOTES

DU PREMIER CHAPITRE.

(1) Je n'aime point la formule des invitations sous peine de prison et d'amende, que nous recevons de la part des autorités constituées. Je voudrois qu'on y dît : « Citoyen, la loi que vous avez faite m'ordonne » en ma qualité de.... de vous avertir que vous êtes » tel jour en fonction de tel emploi sous peine de » prison et d'amende....» Je sais qu'il y est dit que c'est en vertu de la loi que le magistrat ordonne, mais j'aimerois mieux que le magistrat me rappellât que c'est à lui que la loi ordonne de m'appeler à telle fonction. Peut-on être trop attentif sur les formes, quand on sait que ce sont elles qui, à la longue, changent le fonds ? lorsqu'on sait par expérience que tous les gouvernemens démocratiques se sont perdus petit à petit dans les gouvernemens despotisques ?

(2) Jadis les hommes de lettres et les artistes, *Boileau*, *La Fontaine*, *Lully*, *Quinaut*, *Racine*, *Molière*, *Rameau*. . . . alloient au cabaret. Là, ils oublioient les petites haines que les admirateurs des talens jettent dans le cœur des artistes en élevant toujours l'un aux dépens de l'autre. Là, une phrase, une citation devenoit le germe d'un de leurs ouvrages immortels. Le Louvre, où aujourd'hui quelques artistes, quelques savans sont logés, n'est pas ce qui lui convient le mieux ; les désirs les plus

Digitized by Google

chers de l'homme studieux, seroient de jouir de l'aspect riant de la campagne, et de l'air pur qu'on y respire. Il manque au faste national, à l'esprit philanthropique du gouvernement, une construction d'asyles simples et philosophiques qui entourent le palais du Luxembourg, ou dans les Champs-Elysées. Chaque habitation seroit meublée, auroit son petit jardin entretenu aux frais de la nation : sur chacune un nom illustre, écrit en grosses lettres, seroit un objet de contemplation pour les étrangers. Quelquefois, sous un berceau commun, ils se réuniroient pour philosopher, pour dîner ensemble, ou, au son d'une musique douce, ils passeroient les soirées d'été. Enfin, je forme encore un souhait. Je voudrois que l'Etat fût, pour ainsi dire, le tuteur des lettrés et des artistes; qu'un agent fût nommé et payé par le gouvernement pour veiller sur leur fortune, sur leurs affaires; qu'il touchât leurs revenus, et qu'il leur en rendît compte; qu'il payât leurs contributions, leurs loyers, qu'il fît enfin toutes leurs affaires contentieuses, et qu'il les exemptât ainsi de toute occupation autre que celles relatives à leurs talens et quelques détails domestiques. Il est affreux, il est scandaleux même, que le produit respectable de leurs veilles leur soit presque toujours enlevé par d'astucieux fripons qui s'emparent de leur confiance, et qui profitent de leur peu d'aptitude aux affaires pour les tromper.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

On peut honorer les talens, sans fomenter en eux l'amour-propre.

Le plus grand danger auquel les talens multipliés exposent la société, est de rendre égoïstes et vains ceux qui les possèdent. C'est notre faute, celle de l'ignorance des temps; nous avons prisé outre mesure des talens superficiels ou alambiqués de trop loin; par amour-propre, nous avons feint et nous feignons encore de comprendre des choses incompréhensibles, même pour leurs auteurs. Analysons-les, revoyons-les de plus près, soyons vrais, soyons justes, il est temps de cesser d'être dupes des talens artificiels et artificieux. Les vrais talens sont modestes; les talens factices rendent l'homme égoïste, insolent et menteur. Pour les faire descendre de leurs échasses mensongères, traitons-les en *Dons Quichottes;*

Digitized by Google

l'arme du ridicule est la seule qui puisse les vaincre. Nous l'avons dit dans le précédent chapitre, jadis les gens de lettres étoient entraînés et restoient flottans entre les préjugés monarchiques et l'amour des sciences. Ils se disoient philosophes et avoient des terres et des titres ; même les roturiers s'appeloient *monsieur de . . . .* ; ils vouloient être les égaux des grands, les supérieurs des petits, et croyoient petits tout ce qui n'étoit pas noble ou lettré. Tels étoient les sages de naguères, auxquels *Rousseau*, faisant bande à part, reproche d'être les destructeurs de l'égalité. Mais les préjugés de naissance et de noblesse sont abattus, notre ère doit être exempte d'inconséquences aussi marquées, et ne présentera plus les mêmes hommes. Cent révolutions partielles suivent une grande révolution, qui bouleverse tout pour remettre chaque chose à sa place. Le philosophe, fier de son rang, n'ira plus chercher ailleurs des biens qui le dégradent.

Nous le savons, aujourd'hui les talens médiocres sont devenus si communs, qu'ils

Digitized by Google

encombrent, en quelque sorte, le vrai mérite. Ce qu'un homme de génie imagine est sur-le-champ imité, dévoré par cent talens secondaires qui, avec ces larcins, obtiennent l'assentiment des hommes de leur trempe, qui sont en grand nombre : car il faut des hommes rares pour juger des rares talens, et les uns comme les autres sont l'élite des nations. Quelques rois ont élevé les talens jusqu'aux nues pour s'y transporter avec eux ; un pape offrit jadis sa nièce à *Raphaël* : remercions-les ; mais les grands hommes savent enfin ce qu'ils sont par eux-mêmes, et qu'ils se rapetissent quand ils brillent d'une lumière étrangère. Disons donc, d'après le sens de l'intitulé de ce chapitre, que le temps doit arriver où les progrès de l'amour-propre ne suivront plus ceux des talens. Jusqu'à présent ils ont été confondus, méconnus en comparaison de ce qu'ils doivent être. Telle est la marche de l'esprit humain, il admire, il confond ; ensuite il distingue et apprécie.

Les talens éminens n'ont pas encore été

Digitized by Google

été accueillis comme ils le méritoient ; ceux factices ont imposé à plusieurs, et n'ont pas été conspués comme ils devoient l'être. Honorons les savans dans les sciences exactes, distinguons les vérités systématiques, qui ne sont que des pierres d'attente, d'avec les vérités morales et mathématiques ; honorons leurs auteurs, mais sous condition et en attendant mieux ; il est permis de douter quand l'objet que nous observons est à plusieurs millions de lieues de nous ; et quand, pour rapprocher les distances, on multiplie les effets des verres qui transforment alors les atomes en masses. Disons que la musique et la poésie doivent se retenir, laisser en nous des impressions qu'on aime à retrouver, pour que ces deux arts soient ce qu'ils doivent être ; sans ces qualités, on peut dire, avec *Horace : Nugæque canoræ ;* ce sont des bagatelles harmonieuses. Mais les belles productions de ces deux arts enchanteurs nous affectent de telle sorte, leur charme est si puissant, qu'après nous en être délectés, une tragédie

Digitized by Google

de *Racine*, un poème de *Delille*, une ode de *Lebrun*, une scène de *Sacchini*, déposés dans nos bibliothèques, embaument, pour ainsi dire, l'atmosphère qui les environne : qui oseroit douter de leur mérite ? Révérons les grands talens, et sifflons les petits quand ils sont immodestes et immoraux. Accordons aux premiers déférence et respect sans crainte de fomenter en eux un amour-propre dangereux. Ceci paroît un paradoxe, et n'en est pas un, car les talens vrais ne sortent des bornes d'une prudente modération que quand la satire, une critique outrée et mal-honnête les y forcent. Ils savent, et quelqu'un l'a dit, que la modestie est le seul éclat qu'on puisse ajouter à la gloire. Quant aux talens superficiels, l'humeur est leur partage naturel, puisqu'ils s'entendent reprocher sans cesse d'être les plagiaires de leurs maîtres. Alors s'ensuit le débordement de leur amour-propre offensé qui croit se venger en rendant mépris pour mépris. — Mais enfin, qui décidera du vrai mérite ? — Qui ? vous,

Digitized by Google

si vous descendez franchement dans votre cœur; et la souveraine naturelle de toutes choses, l'opinion publique. — Elle ment quelquefois. — Oui, dans les objets qui sont exclusivement de son apanage. Le peuple met sur le pinacle un empirique, un farceur; mais, dès que l'objet est important, dès que les gens instruits s'en mêlent, la chose est discutée et scrutée, et l'opinion publique, jadis erronée, se réforme à la voix de la raison. Les préjugés, les erreurs populaires ne se perpétuent qu'en les alimentant, et ne les combattant point.

Venons aux moyens curatifs des maladies propres aux talens.

Si le dix-huitième siècle est celui où les lumières se sont propagées sensiblement; si nous ajoutons aux vérités physiques et morales, déjà reconnues, l'amour général de la vérité; si cet amour devient le préjugé de l'honneur, et qu'il ne soit plus permis de le violer sans infamie, dans les choses importantes; si l'homme qui doute ou qui avoue franchement qu'il

Digitized by Google

ignore, est plus estimable à nos yeux que le charlatan qui affirme tout sans preuves valides; c'est dans ce siècle que la vérité doit combattre et vaincre les erreurs, filles de l'amour-propre. Eh ! qui vaincra, qui terrassera l'ennemi du genre humain, cet amour-propre qui nous presse le bandeau sur les yeux; qui fléchira le genou devant l'auguste vérité, si ce n'est le talent, si ce n'est celui qui reçut de la nature le don de sentir, de comprendre et de juger, tandis que le reste des nations se débat encore dans son engourdissement (*)? Est-ce pour tromper, nous et les autres, que nous reçûmes d'elle ces dons précieux? En concevant bien, comme

(*) J'entends d'ici quelque conscience gangrenée, me dire : moraliste fastidieux, toujours la vérité, la vérité ! ne cesseras-tu de te répéter ? Non, homme pervers ! je ne te quitte point, je veux fouiller dans les derniers replis de ton cœur endurci; je veux que, dans ma main, le flambeau de la vérité devienne celui des Euménides; que ce feu dévorant frappe tes paupières étonnées; qu'il te suive, te poursuive jusqu'au fond du précipice où tu crois en vain m'échapper.

Digitized by Google

nous l'avons prouvé, que le vrai talent est exempt d'amour-propre mal fondé, et qu'il n'appartient qu'à l'homme nul, il doit être reçu, comme une vérité fondamentale, que l'amour-propre sans principes et l'ignorance, sont synonymes ; qu'on peut regarder comme un homme très-ordinaire, celui qui est infatué de sa science ; et qu'à moins qu'il ne soit question d'un fait purement matériel et incontestable, on peut demander à l'homme toujours affirmatif : mon ami, sais-tu bien une seule chose, quand tu prétends tout savoir ?

Néanmoins les talens qui, excepté ceux extraordinaires, fomentent singulièrement l'amour-propre, garantissent ceux qui les cultivent, de tous les défauts les plus vils. L'homme de lettres qui fait une satire contre son confrère ; l'artiste qui trouve tous les genres de productions de son art défectueux, excepté le sien, n'ont pas même l'idée d'une bassesse déshonorante ; ils courent après la gloire, comme les deux tiers des hommes

Digitized by Google

courent après l'argent. Un peuple d'artistes seroit un peuple de grands enfans que l'on conduiroit avec un joujou : Montrez-leur *Vénus* qui leur présente une couronne suspendue à sa ceinture, ils oublieront tout pour s'élancer vers elle.

Pour rendre ses peuples dociles, *Lycurgue* leur permettoit le vol et la volupté; entre gens libres, *Vénus* seule étoit invoquée. En donnant aux talens la libre carrière de leur amour-propre, ils seroient aussi intrépides en prétentions d'esprit, que les Spartiates l'étoient à la guerre. Mais nos mœurs sont fixées; chez nous les arts réchauffent et ne brûlent point; le vil appât du gain appartient au nord conquérant, comme la lyre voluptueuse étoit l'apanage des Grecs. Chez nous, *Rousseau* redoutoit en vain les effets funestes des talens, notre modération naturelle mitige leur feu; ils ne peuvent que nous *débarbariser*. C'est aux peuples du midi qu'il faut des correctifs en ce genre.

Pour atténuer l'amour-propre que donnent les talens, je ne vois donc rien de

Digitized by Google

mieux, je le répète, que d'accorder déférence et respect au vrai mérite, et nulle considération au talent superficiel ; mais il faut en même temps punir les excès du vrai talent, s'il s'oublie et ne respecte ni Dieu, ni les hommes. Déjà l'institut éprouve les regrets les plus vifs de ne pas posséder des hommes faits pour l'honorer s'ils avoient su respecter la religion, toutes les religions, puisque la loi les protége toutes ; et si, par des écrits satiriques, ils n'eussent déchiré les entrailles, empoisonné le bonheur de leurs confrères et des neveux qui leur survivent. Exemple digne d'éloge, qui déjà arrête en secret plus d'une plume acérée, prête à exercer des talens dangereux. Exemple qui devroit être suivi par toutes les académies, et qui feroit briller de plus de gloire les sciences et les arts (*). Mais, vous,

(*) On aura beau déclamer contre l'institut ; il sera honorable d'y être incorporé après de tels exemples. Il dira, avec *Fontenelle* :

Sommes-nous trente-neuf, on est à nos genoux ;
Mais sommes-nous quarante, on se moque de nous.

Digitized by Google

victimes des erreurs du génie, vos talens n'en sont pas moins éminens; une loi de décence vous atteint; vous êtes frappés d'une sorte d'ostracisme pour avoir, avec trop de charmes et d'éclat, rendu célèbres des erreurs dangereuses. Des victimes telles que vous, pouvoient seules retenir l'élans funeste du génie prêt à s'égarer. — C'est un mal, direz-vous, d'arrêter l'essor du génie. — Non, c'est un bien d'empêcher qu'il ne corrompe les mœurs. On dit qu'une once de talent naturel vaut mieux qu'une livre de talent acquis par force d'étude : de même un demi-talent utile vaut mieux qu'un grand talent nuisible à la société. Il est temps de voir cesser le scandale qui déshonore les lettres et les arts. Les écrits polémiques virulens, les pamphlets, les satires, engendrent les haines mortelles entre gens faits au moins pour s'estimer, si tous ne peuvent s'aimer de bonne-foi. Toutes ces petitesses, malheureusement très-communes, diminuent trop les sentimens honorables que le public doit et refuse alors aux talens

Digitized by Google

déchaînés les uns contre les autres : il faut un correctif à ces puérilités. Qu'il soit dit, qu'il soit reçu, que tout homme à talent, qui ne se respecte pas dans ses confrères, soit regardé comme un talent en sous ordre. Il faut que, même dans une critique, la réponse et la réplique à cette même critique, on remarque la dignité du talent : il est des auteurs qu'on pourroit citer comme exemples de cette modération estimable (*). Laissons aux écrivains périodiques et ignorans qui se nourrissent de feuilles, l'allure des vermisseaux, et la petitesse de leur état de journalier (**). Rien de si dangereux pour l'homme de lettres, ou celui qui voudroit le devenir, que l'obligation de produire chaque jour une feuille d'impression,

---

(*) Voyez sur-tout la lettre sur les spectacles, par *J. J. Rousseau*, et la réponse de *d'Alembert* à cette lettre.

(**) *Il faut bien que je vive*, disoit un de ces hommes scandaleux, au magistrat qui le réprimandoit. *Je n'en vois pas la nécessité*, répondit-il. Mot bien connu, mais que j'aime à répéter.

Digitized by Google

payée d'avance par le public. Malheur à celui qui ne peut, d'après le précepte de *Boileau*,

Vingt fois sur le métier, remettre son ouvrage.

il faut qu'il tombe tôt ou tard, et qu'il efface par ses sottises quelques élans d'esprit que l'espoir des abonnés lui avoit donnés dans ses premières feuilles, à la suite d'un prospectus triomphant.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

On ne peut tout avoir.

La nature est si vaste en prodiges, elle a tellement varié la propriété des diverses substances élémentaires et primordiales ; elle a de telle sorte multiplié leurs combinaisons infinies, qu'il y a par-tout et forcément privation de facultés dans un individu, en même temps qu'il en possède d'éminentes d'un autre genre.

Il faut, pour être auteur, homme rare, pour être grand homme en général, quelques-unes des facultés suivantes : les posséder toutes également est impossible ; il faut, dis-je, mémoire, esprit, génie et jugement.

Mais une vaste mémoire à laquelle rien n'échappe, qui retient les noms, les dates, les sons, les formes et la place matérielle de toute chose, doit, par cette faculté même, être privée des dons du génie

Digitized by Google

créateur. Lorsque, dans la mémoire, tout fait à-peu-près une égale impression, rien ne forme le noyau principal qui fructifie chaque jour, chaque instant, en s'emparant de ce qui lui est analogue pour se l'incorporer. Quand tout est également bon, rien n'est propre à dominer sur le reste. L'équilibre parfait dans la nature, seroit inertie : il lui faut un équilibre mouvant.

L'esprit rapproche trop de choses éloignées, et il n'opère ainsi qu'en chassant loin de lui le jugement toujours prêt à réprimer ses élans : c'est l'image du papillon qui, léger comme l'air, ne peut se fixer nulle part, et voltige au gré des zéphirs.

Le génie, enfant de la mémoire et de l'esprit, sait faire une unité de plusieurs unités : telle la terre humide et pressée dans un moule préparé, en sort pour nous montrer *Apollon* ou *Vénus*.

Mais le jugement, scrutateur sévère de toutes nos facultés sensitives, analyse, raisonne, rectifie et déplace pour placer

Digitized by Google

mieux. Sans lui la mémoire n'a point de résultat utile ; l'esprit se perd en divagations ; le génie dépasse les limites humaines. Tout est chaos sans le jugement ; mais tout seroit copie sans le génie ; tout seroit masse sans l'esprit ; rien n'existeroit dans l'homme sans la mémoire.

O vous, qui possédez éminemment une partie du tout, soyez fiers, mais voyez ce qui vous manque ! *Je suis celui qui est*, a dit Dieu ; vous, vous êtes celui qui n'est point et ne peut être, parce qu'il est : je veux dire, celui qui n'est une chose que par la privation de beaucoup d'autres choses. Vous donner l'une, c'est vous priver de l'autre : les posséder toutes, n'appartient qu'à celui qui est, parce qu'il est.

L'homme ne possède qu'une partie des facultés attribuées à notre monde, qui n'est lui-même qu'un membre non séparé de l'univers, formant un tout indivisible, régi par l'esprit de Dieu. Comprendre les rapports qui existent entre les parties de l'univers, c'est le grand œuvre ;

Digitized by Google

c'est ce que nous espérons connoître dans la vie à venir : c'est l'espoir des mourans.

Le résumé de ce court chapitre, qu'on peut méditer longuement, est son titre même : *On ne peut tout avoir.*

CHAPITRE IV.

Des rapports entre nos sensations.

Puisque l'homme fait de telle sorte est forcément ce qu'il est, il existe des rapports, plus ou moins directs, entre ses sensations qui le forcent à être tel. Sans ces rapports, en lui chaque sens seroit vagabond; il n'y auroit pas d'unité de volonté dans ses jugemens.

Quel qu'il soit, l'homme de la nature est toujours un; c'est un imbécille, un sot, un furieux, tout ce qu'on voudra, mais il est quelque chose de vrai.

L'éducation réussit quand nos sens sont amis de l'objet qu'on leur présente; elle ne fait de nous que des avortons, si l'on ne nous présente que des objets peu analogues ou ennemis de nos sens, de nos sensations ou de nos perceptions, et si les circonstances ne nous favorisent en nous mettant à notre place. Que de mauvais

Digitized by Google

prêtres eussent été de bons guerriers ! que de paysans de bon sens eussent cultivé avec fruit la philosophie ! néanmoins, il faut en convenir, il est certains hommes doués d'un tel aplomb de jugement, que, sans être également bons à toutes choses, ils sont propres à tout. Il est des êtres nuls qui semblent ne se rapporter à rien ; comme il est beaucoup d'êtres mixtes dans toutes les opérations de l'esprit, qui effleurent chaque chose sans pouvoir rien approfondir.

Ce n'est pas, comme on le présume bien, l'histoire physique de nos sensations dont je veux parler, après le plus célèbre métaphysicien de notre siècle (*) ; ce sont quelques traits de l'histoire morale de nos sensations que nous allons parcourir.

En divisant nos sensations ; en les voyant naître l'une après l'autre dans sa statue animée, *Condillac* (que, je l'avoue, je n'ai pas compris exactement dans tous

(*) *Condillac.*

les

les endroits de son Traité) (*) nous présente l'anatomie de nos sensations et des idées qu'elles impriment dans notre cerveau à mesure qu'elles y naissent. Selon notre méthode, revêtons cette charpente physique, de faits qui nous donnent des sensations morales. Le sentiment est à la métaphysique, ce que la chair et le coloris du peintre sont à l'écorché (**). Rien n'est bon si le premier trait n'est exact; mais le charme, la vérité de l'expression d'un tableau, sont dans les attitudes bien prises, dans le dessin correct des figures bien coloriées, et des draperies bien jetées.

Les vertus ont entre elles des rapports sensibles : on ne peut être possesseur d'une vertu, sans posséder d'autres qualités vertueuses. Les vices ont aussi leurs analogies vicieuses ; ce sont, si l'on veut,

(*) Tant qu'il y aura une ligne dans *Locke*, *Condillac*, *Rousseau*, et autres, qui ne sera pas comprise exactement, nous avons droit de réclamer; le style de l'apocalypse ne convient nullement aux sciences physiques ou morales.

(**) Terme de l'art.

Digitized by Google

deux familles, l'une céleste, l'autre infernale, qui, chacune séparément, ont leur parentèle, des rapports, des ramifications indestructibles, enfin un certain air de famille qu'on ne peut méconnoître. L'habitude que nous avons de cette espèce de filiation entre les bonnes ou les mauvaises qualités, nous décide au premier coup-d'œil pour ou contre ceux que nous voyons pour la première fois; l'échantillon nous fait juger de la pièce quelquefois avec trop de précipitation. C'est comme une étincelle qui, malgré nous, part dans l'instant de notre intellect, et qui porte la lumière, quoique abstraite, sur toutes les faces encore inconnues de l'individu que nous observons : nous voyons s'il se montre tel qu'il est ou s'il se fait autre.

Pour peu qu'on cherche à plaire, à captiver un nouveau venu, c'est un défaut bien commun, c'est un défaut trop commun que celui de se contrefaire à la première vue. Que signifient ces premiers mouvemens faux et contraints ? veulent-

Digitized by Google

ils dire que nous sommes doubles ? prenons-nous pour dupes ceux que nous ne connoissons pas et auxquels nous sommes inconnus ? ne faut-il pas toujours en revenir à son allure naturelle ? montrer ce qu'on est réellement, en rougissant d'avoir affecté des qualités qui ne sont pas nôtres ? Il vaudroit mieux cent fois faire le contraire, n'affecter rien ; ou, tel que l'auteur qui veut que l'intérêt de son drame aille en croissant, développer petit à petit, et selon les circonstances, les facultés de notre esprit ou de notre corps dont nous pouvons nous parer. Réfléchissons que le nouveau venu a souvent les mêmes désirs, le même empressement que nous de montrer ce qu'il est ou ce qu'il n'est pas ; alors c'est un assaut de prétentions et de grimaces qui est réellement comique pour l'observateur de sang-froid. Il vaut bien mieux, et quelques personnes observent cette grande tactique du monde, il vaut mieux, dis-je, laisser d'abord prendre la balle à celui qui a tant d'envie de s'en emparer pour se donner le temps de juger

Digitized by Google

de ses coups, après quoi on lui répond comme il convient; on lui rend la monnoie de sa pièce, ou l'on fait un coup de maître si l'adversaire en vaut la peine (*).

Que résulte-t-il de nos liaisons faites à la hâte? quelle est leur marche ordinaire? On s'empresse, on se caresse mutuellement; d'abord c'est un homme charmant, le plus aimable du monde, il a toutes les qualités...., néanmoins elles diminuent sensiblement, et au bout de six mois, ce même homme devient quelquefois, pour nous, un scélérat, un homme à pendre.... Alors reportez-vous à l'instant de votre première entrevue avec cet homme, si vous voulez vous repentir avec fruit de vous être trop hâté. A Dieu ne plaise que j'aime à voir la

(*) A la suite du Champagne, l'abondance des idées et des prétentions sont quelquefois si grandes entre gens d'esprit, qu'ils s'écoutent, non pour s'écouter, mais pour saisir l'instant de s'emparer de la conversation. *S'il crache, il est perdu*, disoit, à son voisin, un convive qui ne trouvoit pas de vide dans les longues narrations d'un autre.

Digitized by Google

défiance sur les visages que j'aborde; il est encore ici une tactique morale qui concilie l'honnêteté avec la sûreté et la justice. On trouvera cette digression dans un chapitre du troisième volume.

C'est l'ennui de nous-mêmes, le désir d'en sortir, qui nous presse ainsi et nous fait commettre à présent des inconséquences que nous payons cher dans l'avenir. C'est l'abandon des plaisirs vrais, l'habitude des plaisirs factices, qui nous jettent dans ce marasme qui nous fait sans cesse sacrifier le présent au futur. Vivons un peu plus selon la nature, nous n'aurons pas besoin, pour tuer le temps, de jouer la comédie en campagne pendant l'été, et de la voir jouer l'hiver dans les spectacles, pour toute ressource (*).

Dans ce paragraphe, nous n'avons pas parlé des efforts factices que font les solli-

(*) « Grâce à Dieu, disoit une douairière, on m'in-» tente un procès ; j'aurai de quoi passer mon temps » agréablement cet hiver ». Cette femme valoit encore mieux que celle qui eût intenté des procès pour s'amuser.

Digitized by Google

citeurs aux audiences publiques des gens en place, pour les intéresser en leur faveur. C'est un spectacle, un cours de philosophie, que d'observer par combien de manières les solliciteurs croient arriver au même but; que d'observer le jeu de leurs muscles, l'action de leur ame qui voudroit en un instant révéler cent choses à la fois. Celui-ci prend un air calme pour prouver la justice de sa demande; celui-là affecte une contenance noble pour faire constraste avec sa misère, et pour en prouver l'injustice. Cet autre, par son air riant, qui renfrogne celui des autres, avertit l'assemblée qu'il vient seulement remercier, selon l'usage, après avoir obtenu ce qu'il désiroit. Telle jolie femme baisse les yeux, agite son sein, et d'un coup-d'œil furtif, regarde l'effet qu'elle produit sur l'homme en place; l'assemblée observe aussi ce colloque, et croit savoir d'avance ce que fera le ministre pour cette belle suppliante. Mille scènes fictives et de tous genres passent sous les regards des spectateurs; mais cet objet,

Digitized by Google

comme tant d'autres, a tant de faces à considérer, qu'on ne peut toutes les parcourir. Je n'aime pas un auteur qui montre la prétention de tout savoir; le lecteur aime qu'on lui laisse achever un coin du tableau. Combien de fois les auteurs ne s'épuisent-ils pas en voulant épuiser leurs sujets, qui sont inépuisables! Revenons à notre objet (*).

Toutes les vertus se manifestent par d'autres vertus y relatives. Tout homme dont le sentiment est décidément erroné sur certains objets, doit se tromper sur beaucoup d'autres qui s'y rapportent. Les talens, que les Italiens nomment vertus, donnent à ceux qui les possèdent les lumières de ces mêmes talens. L'homme qui aime la musique sait apprécier les accens de la voix, ceux des instrumens et de la parole. Le connoisseur en architecture, en peinture, en sculpture, possède la justesse du coup-d'œil. De même

(*) A mon avis, le livre le plus parfait, quant à la forme, sera celui où on ne lira pas une seule fois, *revenons à notre affaire*.

Digitized by Google

aussi, les êtres entachés d'immoralités portent les stigmates visibles de leurs vices. Nous reviendrons là-dessus dans un moment. Nous avons beau nous cacher, on nous devine par cela même que nous nous cachons, et par la chose même que nous voulons cacher. Ne remarque-t-on pas que ceux qui rient la bouche fermée ont ordinairement de mauvaises dents ? ouvrons donc la bouche pour qu'on ne les croie pas pires qu'elles ne le sont.

On cache même certaines passions licites, certains penchans, parce qu'ils peuvent servir d'indices aux excès de ces mêmes passions, de ces mêmes penchans, auxquels on peut se livrer étant sans témoins : c'est pourquoi les jeunes époux dissimulent leur amour devant leurs amis et leurs plus proches parens, qui ne demandent rien tant que leur parfaite union; ils craignent de trop révéler actuellement par des caresses décentes, les secrets et immodérés transports de leurs ames brûlantes d'amour l'une pour l'autre.

Digitized by Google

L'énumération des rapports que les vertus ont entre elles, et de ceux que les vices ont entre eux, iroit à l'infini (*) : observons seulement que l'accord entre nos sens ou nos sensations établit en nous l'amour de l'ordre et des vertus morales, de même que le désordre entre nos sens produit le désordre et les vices moraux. Attaquons, rectifions toujours le moral par le physique pour parvenir à des résultats salutaires. Les sens se développent, se rectifient par l'instruction. Dans ses premiers aperçus, le jeune homme croit tout savoir; mais en multipliant ses connoissances, il compare, il apprécie, il juge et revient de ses premières erreurs. C'est quand il sait quelque chose qu'il voit qu'il ne sait rien en comparaison de ce qu'il lui reste à savoir. Plus nous nous élevons, plus l'étendue des connoissances

(*) On a réduit en système les moyens de connoître l'homme par son allure et les traits de son visage. Je crains que *Lavater* ne puisse dire si c'est la colique habituelle ou le chagrin qui a sillonné les traits ou jauni le teint de certaines figures.

Digitized by Google

à acquérir s'agrandit à nos yeux ; où il n'y a qu'une chose ou peu de choses, le choix est bientôt fait ; mais où les objets, les idées sont multiples, on choisit difficilement. Revenu de son erreur, l'enfant se fait homme ; l'amour-propre s'humilie ; l'orgueilleux devient modeste ; l'envieux se replie sur lui-même, au lieu de se mettre au-dessus des autres ; le menteur se voyant repoussé, haï de toute part, fléchit devant la vérité ; l'impudique, redouté des chefs de famille et de toutes les femmes honnêtes, ne trouvant plus de compagnes que parmi les prostituées, abjure l'égarement de ses sens, et retrouve enfin le calme du bonheur aux pieds d'une femme vertueuse. L'homme des forêts, s'il en est, peut être bon, borné au seul instinct ; mais l'homme ignare en société, toujours poussé par un sot orgueil, voulant faire sans discernement ce qu'il voit faire aux autres, est le premier des monstres. Heureux celui qui sortant du labyrinthe des vices par l'instruction, les abjure pour embrasser les

Digitized by Google

vertus ! Plus heureux celui qui, occupant sa jeunesse des sciences utiles, se préserve des vices corrupteurs par l'exemple funeste de leurs victimes ; et qui se prépare ainsi une douce vie au sein des vérités consolantes !

Notre jeunesse actuelle, appliquée plus que jamais aux sciences exactes, nous montrera, sous un demi-siècle au plus, les hommes aimant la vérité et détestant les vices mensongers, fruits de l'erreur : c'est sur eux que doit se fonder l'épurement plus général des mœurs corrompues des siècles antérieurs. Oui, c'est dans l'étude des mathématiques inculquées dès l'enfance qu'est l'initiative de toute instruction. En changeant d'étude, l'homme de loi n'en sera que plus précis, l'artiste plus correct, le négociant plus exact, la science de la morale plus approfondie et plus sûre. .... Mais la poésie, la musique, l'éloquence ? qu'importe que les sciences où préside l'imagination soient moins généralement exercées ; la vérité est la base où repose la moralité du

Digitized by Google

monde, tout doit céder à cette considération. Le vrai poète, le musicien né, l'orateur éloquent par don de nature, franchiront seuls les bornes de la froide raison, leur talent sublime en fait excuser les écarts; la foule des plébéïens des arts changera de destination, elle y gagnera, nous y gagnerons tous, et les arts n'auront rien perdu. Oui, les sciences physico-mathématiques, enseignées dès l'enfance, ayant pour but le perfectionnement des mœurs (*), nous rapprocheront, nous conduiront peut-être au terme si désiré. L'amour de la vérité n'est qu'un, toutes les vertus sont en elle, et une seule vertu, enracinée dès l'enfance dans le cœur de l'homme, porte des ramifications infinies. O Vérité, mère de tous les biens! la douceur, la patience, la modestie sont tes filles chéries; l'ordre, la tempérance et la joie t'accompagnent; l'humanité, la tolérance et la modération suivent tes pas; la pitié, la bienfaisance et la charité font

(*) Quel livre que celui qui rapprocheroit, par des analogies, les vérités morales des vérités physiques!

Digitized by Google

tes délices. . . ! Telle est la progéniture vertueuse, telle est la famille de l'aimable Vérité.

Mais de même que certains poisons s'engendrent dans des forêts sauvages, à l'approche desquelles le voyageur expire (*) ; les défauts et les vices s'entrelacent et n'ont qu'une même ramification. Le mensonge est leur père ; l'erreur est leur mère. L'ivrognerie et le libertinage conduisent d'abord à tous les défauts crapuleux. On en rougit de honte, mais on voit des hommes instruits dès leur jeunesse, qui nous offrent le contraste affligeant de la crapule et de quelques élans de génie conservés malgré leurs excès, et qui percent à travers leurs haillons. On voit, dis-je, quelques hommes, bons, timides, honnêtes, abrutis de telle sorte, qu'on est obligé de les fuir en les aimant

(*) Les criminels de ce pays, à ce que rapporte l'histoire, sont condamnés à aller recueillir ces poisons subtils dont les sauvages empoisonnent leurs flèches ; et si, armés de toutes pièces, ils en reviennent, ils obtiennent leur grâce.

Digitized by Google

encore (*). Mais, semblable au reptile qui vit dans la fange, trop heureux si l'homme sans éducation y demeure affaissé; s'il se relève, s'il sort de sa léthargie putride, c'est pour infecter la société de tous les vices immoraux. Fils du mensonge et de l'erreur, le désordre a bouleversé sa raison ; il nous offre le spectacle honteux de l'homme dégénéré. En lui l'abrutissement ne se réveille que fomenté par la colère, l'imprécation et le blasphème ; ayant rompu tous les liens honnêtes qui l'unissoient à la société, l'escroquerie, le vol, l'assassinat, sont les ressources qui lui restent pour vivre ; partout abhorré, chassé, poursuivi comme la bête enragée, il tombe enfin sous le glaive des lois ; et de l'échafaud où il

(*) Ici, on argumentera contre mes principes, je le vois; *in vino veritas*, dira-t-on. Pourquoi diminuer le frein de la première des voluptés, puisque leurs excès conduisent à tant de maux ? — Je suis loin, ce me semble, de prêcher le vice, mais, en est-il un plus grand que de mentir? Oui, je préfère encore un franc ivrogne, un débauché véridique, au menteur le mieux façonné.

Digitized by Google

expire, il dit à la jeunesse qui l'environne: *Ainsi finit l'homme qui brava les mœurs et les lois. Un premier mensonge a tout fait; corrigé dans sa source, j'eusse été l'exemple des bons; je le suis des pervers.*

Il existe des rapports entre les vertus et les vrais talens, comme entre les vices et les talens factices; mais nous avons traité cet objet dans nos Essais sur la Musique. *Voyez* le chapitre intitulé : *Les grands Talens sont-ils toujours accompagnés de bonnes mœurs?* tome II, chap. VI. Pour développer de plus en plus cette face de notre proposition, nous allons parler des réputations bien ou mal acquises; combien il importe d'avoir égard au temps où elles ont fleuri, aux circonstances qui leur ont donné de l'éclat, et qui souvent, sans être méritées, les ont rendues gigantesques.

Mais, résumons-nous sur ce chapitre avant de passer à un autre, et disons, répétons sans cesse, que quand la vérité sera le principe, le préjugé de l'honneur, une opinion générale, formidable,

Digitized by Google

indubitable se formera sur la moralité. La mesure des talens de toute espèce sera déterminée d'une manière assez invariable pour qu'on ne se dispute plus que sur le plus ou le moins de développement ultérieur des talens naissans. Quant à ceux qui auront pris leur essor, leur bilan sera bientôt fait ; et le prétendu talent usurpé, formé du débris des talens classiques, n'inspirera pas plus d'intérêt qu'un vieil almanach. Je dis plus, les rapports entre nos facultés sont tellement liés, qu'on présumera la moralité générale d'un homme sur ses talens appréciés et reconnus : c'est d'après sa conduite véridique en tout qu'on jugera le fond de son magasin.

Vous croyez donc que ces hommes qui jamais n'ont su prendre le parti honorable et convenable, sont d'accord avec leurs sens, avec eux-mêmes ? détrompez-vous ; l'espèce dorée des imbécilles qui sont impudens dans les succès, atterrés dans l'infortune, amoureux plus de trois jours d'une coquette, qui n'aiment que huit jours

jours la femme honnête, qui la maltraitent ou la laissent, parce qu'elle est soumise et bonne, qui dépensent tout pour celle qui sait les mâter, qui sont fats et insolens s'ils sont aimés, prêts à tout faire pour avoir de l'or, qui se bâtissent des temples où l'encens qu'on y brûle prend un caractère de sacrilége et d'impiété. . . . . Détrompez-vous, dis-je, tous ces demi-hommes sont sans caractère véritable, et ne sont que d'ineptes imitateurs. Il n'y a point assez de rapports entre leurs sensations ; leurs sens sont vagabonds ; ils errent sur la terre avec un instinct moins estimable que celui de la taupe.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Des Réputations

Un jour à venir, toutes les réputations antérieures, quoique méritées dans leurs temps respectifs, seront pesées de nouveau et réduites à leur juste valeur.

Au milieu des ténèbres, les objets ne paroissent pas sous leurs formes véritables, l'imagination les transforme en leur prêtant ses couleurs ; et ce sont presque toujours des monstres qu'elle crée au sein de l'obscurité. L'astre de lumière enfin paroît ; les fantômes de l'imagination se dissipent, et la vérité brille d'un pur éclat. De même, les productions du génie et de l'esprit n'ont pu être conçues et jugées que d'après les connoissances des temps où elles ont paru. Combien de fois, les hommes ignorans ne se sont-ils pas prosternés devant le mensonge ! combien de fois n'ont-ils pas méconnu, anathématisé

Digitized by Google

l'homme sublime dont le génie avoit devancé son siècle ! mais enfin, l'erreur même a son terme, et les temps sont peut-être arrivés, où les amans des vérités éternelles préféreront la vérité nue, à son fantôme le plus artistement drapé. Cet amour, cette chaleur du vrai, peut seul réchauffer les glaces de la froide analyse, et nous donner le courage vertueux de condamner sans pitié la chaleur attrayante du délire et de la déraison, lorsqu'ils peuvent nous rendre partisans du mensonge.

Bientôt, on pourra se dispenser de lire quelques milliers de volumes dont la substance a été extraite et reportée dans nos bons livres ; nous y gagnerons le temps, toujours si précieux, que nous perdons en longues recherches.

Un bibliothécaire n'est qu'une espèce de directeur de l'ancien chaos, où chaque système, chaque proposition d'une même chose est prouvée, improuvée, louée et condamnée tout à la fois. Une réunion de savans, un concile scientifique et littéraire

Digitized by Google

devient de plus en plus indispensable pour classer les livres sous le titre d'*Aperçu* ou de *Complet;* alors la bibliomanie ne sera plus une science nuisible qui confond tout, qui n'estime souvent les livres que d'après leur antiquité, leur rareté, leur perfection typographique et leurs gravures. La réunion de savans dont je parle, doit aussi nous indiquer les livres qui nous manquent, et quels ouvrages anciens il faut compiler de nouveau pour traiter à fond telle matière.

Il y aura, je suppose, deux divisions dans une bibliothèque: la plus nombreuse comprendra les *aperçus*, les échelons qui nous ont conduits aux résultats. Il y aura de plus, si l'on veut, quatre subdivisions de livres en *duplicata*, rassemblant les livres antiques, les livres rares, ceux dont la partie typographique est soignée...., et une pour les gravures estimables : voilà la première division. La seconde sera composée des livres *complets*, des livres vraiment classiques, que l'on doit confier, recommander aux hommes

Digitized by Google

pour qu'ils parviennent à une instruction précise et sûre, sans les noyer davantage dans un océan de doutes, de contradictions, d'erreurs et de volumes. — C'est, dira-t-on, ce qu'a fait *Condillac*. — Oui, pour l'histoire, la précision du langage, des idées, et quelques branches des sciences abstraites. Mais dix hommes tels que lui, si la nature n'en étoit avare, suffiroient à peine pour remplir une tâche aussi énorme. — C'est encore ce qu'ont fait les Auteurs de l'Encyclopédie. — Oui, à quelques égards ; mais, ainsi que son titre le porte, l'Encyclopédie est un dictionnaire où chaque chose est en abrégé, et ce sont des traités complets que nous désirons, et dont il est ici question ; des ouvrages classiques dans lesquels on trouve la précision jointe à l'élégance, et toutes les vérités reconnues et relatives à chaque science, d'après le jugement sain des habiles analystes de ce siècle ultra-révolutionnaire (*).

(*) Un livre, qui peut-être n'existe pas, seroit, je pense, nécessaire pour faciliter le travail dont je

Digitized by Google

En parcourant le dédale ténébreux des bibliothèques, nous trouvons dans les livres des anciens et des modernes, les plus hautes sciences traitées de la manière la plus obscure, parce que ces auteurs croyoient connoître à fond les choses dont ils ne connoissoient que la superficie, et prenoient souvent les rapports d'une chose pour la chose même. D'ailleurs, n'imitons pas ces écrivains qui, pour ne pas compromettre la foi des peuples, feignoient de ne révéler qu'une partie de leur

---

parle. Ce livre seroit une table générale de toutes les matières connues ; indiquant les noms des auteurs qui ont parlé à fond de tel objet, et dans quel ouvrage. Après avoir consulté tous ceux qui ont approfondi le même sujet, le résultat de toutes leurs idées seroit plus aisé à former. Croiroit-on qu'après avoir consulté plusieurs savans de l'institut, je n'ai pu obtenir une épigraphe satisfaisante sur la *Vérité*, pour mettre à la tête de cet ouvrage ; et que j'ai été obligé de la tirer de l'ouvrage même ? Si le livre que je demande eût existé ; si j'y eusse trouvé les noms des auteurs classiques qui ont parlé *ad hoc* de la Vérité, j'eusse sans peine trouvé une épigraphe ; et combien d'idées n'eussent-ils pas réveillées en moi sur l'objet important qui m'occupe !

docte savoir, tandis que, dans la vérité, ils n'en savoient pas plus qu'ils ne nous en disoient, et qu'ils ne faisoient que jeter en avant quelque proposition qu'ils étoient loin de comprendre. De là naissoient des guerres de religion, des guerres civiles où ruisseloit le sang-humain, ou des disputes interminables de partis. Tel auteur est un prophète, un dieu, disoient les uns; non, disoient les autres, c'est un charlatan, un imposteur. Gardons-nous de renouveler une lutte qui seroit aujourd'hui scandaleuse, après la chute des erreurs qui ne subsistent plus que dans les archives poudreuses des siècles passés. — Une proposition hasardée, dira-t-on, peut contenir le germe d'une grande vérité; et c'est du choc des opinions que souvent elle jaillit. — J'en suis d'accord; mais ne disons plus mystérieusement la moitié d'une chose, en feignant de ne pas vouloir la révéler entièrement. Disons, telle chose pourroit bien être ainsi, mais je ne la comprends pas encore suffisamment pour la développer avec clarté.

Digitized by Google

On remarque avec quelle démence puérile on aimoit jadis à faire parler et agir dans les livres, les princes et les princesses, pour se rendre imposant de compagnie. D'autres auteurs affectoient le contraire en parlant des grands hommes et des grands événemens, d'un ton familier, pour prouver qu'ils étoient de niveau avec leur sublime objet. Tel parloit d'*Alexandre* comme d'un marmot; de la nature comme d'une bonne femme; et tous ces gentils raffinemens cachoient toujours quelque chose qu'on n'avouoit jamais et qu'on voyoit toujours : l'amour-propre de l'auteur. Suivons la nature, invoquons la vérité, elle seule est grande sans ostentation; elle seule rend immortels ceux qu'elle daigne inspirer.

Quant aux productions éphémères des arts, elles sont moins dangereuses aux mœurs que les vérités erronées répandues dans les livres. Telle composition est vide d'invention et d'unité; rien ne va au but de l'auteur, où, pour mieux dire, il ignore lui-même jusqu'au but de son ouvrage.

Digitized by Google

Des réminiscences d'idées déterminées qu'il a puisées dans les ouvrages marquans, et qu'il a reproduites moins avantageusement, sont le seul mérite de son œuvre. Cependant, présentez cet assemblage aux hommes qui ignorent la source originaire de ces matériaux précieux; aux hommes qui ne sentent pas au-delà des sensations qu'on leur procure; pour qui une idée ne réveille point d'autres idées, parce qu'ils n'en ont point en réserve; ils vous diront vaguement qu'il y a du beau dans ces productions valétudinaires; et le plagiaire auteur jouira pendant quelques jours, d'une certaine réputation. Mais qu'un bel ouvrage paroisse; alors, tel que le soleil à son lever dissipe les brouillards, les Mécènes idiots, la jeunesse folâtre et avide d'innovations, la jolie actrice dont les grâces ont masqué les défauts des productions théâtrales, tous ces prestiges disparoissent, et l'œuvre, telle qu'une fausse idole, est reléguée dans un coin d'où on ne la tire, quelquefois, que pour servir d'exemple au mauvais goût,

Digitized by Google

et pour nous avertir de nous en préserver.

On pourroit comparer les dispositions au talent, aux complexions différentes des individus. Telle santé chétive se traîne languissamment en tout temps. Telle autre intermittente, tantôt bien, tantôt mal, tantôt haut, tantôt bas, semble suivre l'impulsion du baromètre, qui lui-même est dirigé par le temps. Telle santé robuste se foudroie pour ainsi dire elle-même par sa pléthore, qui occasionne l'explosion du sang et des humeurs trop accumulés. Telle enfin, constituée entre le trop et le trop peu, atteint ce juste milieu qui produit l'équilibre au physique, et l'aisance et la grâce au moral. De même un talent est piteux et pauvre ; l'autre n'a que des éclairs de génie qui sont bientôt démentis par les absurdités qui suivent. Tel talent gigantesque vous étonne d'abord par ses élans, et bientôt vous étouffe le jugement dans sa surabondance ; tel autre enfin, de même que la bonne santé, ayant atteint le juste milieu,

Digitized by Google

ni trop haut, ni trop bas, je veux dire, pas assez élevé pour faire redouter une chute, ni assez bas pour inspirer le dégoût de la trivialité, vous laisse dans une douce quiétude, et vous satisfait toujours (*).

La solidité des réputations, dont nous renvoyons l'examen aux temps à venir, n'est-t-elle pas pressentie par le jugement que déjà nous portons sur les ouvrages naguères si estimés, et qu'aujourd'hui nous regardons comme inutiles ou frivoles ? Oui, l'on se dit déjà qu'il est peu de livres qu'il ne faille refaire, à cause du changement de nos mœurs. On dit : c'est de la vieille littérature ; on distingue les livres qu'il faut lire d'avec ceux qui remplissent la bibliothèque ; parce que les livres où il n'y avoit que quelques bonnes choses ont été compulsés ; parce que le style précieux des *Benserade*, des *Voiture*, soulève le cœur ; parce que les flagorneries qu'on adressoit aux grands

(*) On pourroit faire ici mainte distinction entre le caractère et l'esprit ; mais je les confonds, parce que je crois qu'ils ont les mêmes sources.

Digitized by Google

sont devenues ridicules ; parce que les discussions théologiques sont passées de mode ; parce qu'enfin, tout livre qui ne porte pas le sceau de la vérité, déplaît dès la première page.

Les vraies réputations sont donc celles qui, déjà brillantes dès leur aurore, se soutiennent d'âge en âge sans être éclipsées par aucune autre réputation. Dans les sciences, la vérité est la base sur laquelle elles reposent. Dans les arts, quoi qu'on fasse, on ne peut saisir de la même manière toutes les parties qui constituent leur originalité : on peut faire mieux, mais par d'autres procédés. Les ouvrages qui excellent à la fois par le fond et par la forme, sont de tous les temps. Si la forme varie selon le caprice des hommes, ils se maintiennent par le fond ; ceux qui n'ont que la forme sont plus sujets à perdre leur lustre ; néanmoins, l'Epopée, telle qu'*Homère* nous l'a transmise, est tout à la fois une école par ses beautés idéales, par son éloquente simplicité, et par son élégance.

Digitized by Google

Les monumens des arts et des sciences, en général, tels que les ont conçus les Grecs, n'ont pas été surpassés par les modernes. Ce qui nous reste de ce peuple, favorisé par son climat, sa religion et ses mœurs, doit nous rendre inconsolables de n'avoir conservé de lui, que quelques livres classiques et quelques statues. Les Romains anciens et modernes nous ont laissé quelques édifices, des tableaux, et quelques livres que nous égalons peut-être, mais qui nous ont servi de guides. Rome moderne nous a donné le premier musicien; *Pergolèse* sentoit les paroles qu'il peignoit, et sa déclamation étoit vraie, sentimentale et chantante. J'ai peut-être étendu sa carrière, mais *Pergolèse* m'avoit précédé. *Montaigne* est plein comme l'œuf, son langage n'est plus le nôtre, mais ses idées sont celles de tous les siècles passés et à venir..... Je m'arrête ici par prudence, et laisse cette tâche à remplir par d'autres. Mon seul talent est d'inspiration naturelle et nullement d'érudition; il en faut ici, et il y auroit

Digitized by Google

pour moi trop de présomption à récapituler le savoir des hommes illustres dont, pour la plupart, je ne connois les œuvres que superficiellement. Résumons-nous. Tant de choses concourent à l'établissement des réputations, que le temps seul peut en achever la confection. Tel ouvrage, vanté d'abord par la coterie de l'auteur et par les journaux qu'elle accapare, est annoncé comme un chef-d'œuvre; mais bientôt sa réputation décline et reste dans l'oubli; tel autre, annoncé foiblement, gagne chaque jour dans l'opinion des hommes vraiment instruits, qui lisent lentement parce qu'ils lisent bien, et qu'ils ne se pressent pas de répandre leur jugement (*). Les gens du monde, au contraire, quoique prôneurs ou détracteurs chauds des ouvrages, lisent à bâton

(*) Les gens de lettres contribuent peu à la réputation d'un bon livre tant que son auteur est vivant. Ils disent bien, *c'est un bon ouvrage*, mais ils changent incontinent de conversation. Voilà, en partie, pourquoi les réputations littéraires ne se consolident qu'après décès.

Digitized by Google

rompu, et parcourent plutôt les volumes qu'ils ne les digèrent. De plus, tel genre de sciences est de mode aujourd'hui, et on ne favorise que les livres qui en traitent. Dix ans après, la mode change, et l'ouvrage qu'on avoit à peine lu, est dévoré.

Le style d'un bon écrivain doit, sans doute, tirer son caractère de la matière qu'il traite. Néanmoins, il y a peu de temps encore, on aimoit dans les écrits de tous genres, une rhétorique fleurie, des déclamations philosophiques, sans quoi l'ennui, disoit-on, faisoit tomber le livre des mains. Depuis la révolution, on veut qu'une précision mathématique dirige la pensée, on ne veut que le mot propre sans amplification ; l'intention d'amuser, de séduire son lecteur par quelque moyen que ce soit, est regardée comme une ressource indigne de l'austère vérité. Si *Rousseau* écrivoit aujourd'hui, on lui diroit peut-être à l'institut, que la force de ses raisonnemens suffit, sans frapper à la fois le cœur et l'esprit par des rapprochemens moraux, qui nous

Digitized by Google

saisissent et nous mettent à l'instant à la place du personnage dont il est question. Prenons-y garde ; évitons les excès ; traitons chaque chose à sa manière ; que les livres qu'on vante ne soient pas ceux dont on ne peut achever la lecture qu'en s'imposant la loi d'en lire chaque jour un chapitre. Le plaisir est le but constant auquel aspirent tous les hommes ; leur présenter la vérité sous des formes aimables ou terribles, et jamais sèches et arides, fut en tout temps le secret du génie.

Nos réputations ne sont réelles qu'alors qu'elles sont appréciées et approuvées par la postérité ; qu'alors que nous ne sommes plus. Il n'appartient qu'à nos neveux d'en jouir pleinement. Cependant, il est des compensations qui rétablissent l'ordre naturel. A quoi sert, par exemple, l'avantage d'être le descendant de *Racine* ou de *Voltaire*, si la stupidité ne nous rend propres qu'à balayer les rues ? Et pourquoi ce balayeur seroit-il méprisé, quand son fils deviendra, peut-être, le premier géomètre de son siècle ?

C'est

C'est l'instinct de s'instruire, c'est l'envie secrète de dévoiler tout ce que le mystère enveloppe, qui nous poussent vers les talens; et tels que l'huitre qui, dit-on, par ses obstructions salines, engendre la perle dont nous parons nos autels et le sein de nos belles, c'est par la maladie qu'on nomme exaltation de l'esprit, que nous imaginons les choses les plus étonnantes.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Développement de la proposition précédente.

C'est notre manière d'être constitués qui forme notre caractère et nos dispositions aux talens quelconques, après quoi l'éducation, bonne, mauvaise ou nulle, décide de la capacité ou de l'incapacité de l'individu. Si l'étincelle n'approche de la poudre ou de l'amadou, le feu ne se propage point : c'est l'éclair qui brille et disparoît. De même la sensibilité est dans nos organes, mais elle a besoin d'être frappée pour produire sur nous des sensations.

La sensibilité n'est qu'une; néanmoins elle est extrême, tempérée ou foible, et nos sensations sont de même. L'extrême sensibilité, c'est maladie ; tempérée, c'est santé ; foible, c'est presque abstraction d'existence.

Digitized by Google

L'amour de l'existence nous fait courir après les sensations qui nous prouvent que nous existons; mais nous ne sommes frappés qu'en proportion de nôtre sensibilité, et selon notre sensibilité. L'individu où elle est extrême, se complaît dans l'attendrissement; celui où elle est tempérée, sourit au choc qui blesse le premier; celui où elle est foible et presque nulle, est indifférent aux mêmes causes qui affectent les deux autres. Appliquons ceci aux talens. L'extrême sensibilité, portée vers les objets sublimes, produit en nous l'exaltation d'esprit, propre à la poésie épique, qui se nourrit de fictions, qui vit parmi les dieux, qui, dans ses métaphores, personnifie toute la nature, voit *Niobé* dans une pierre, *Apollon* dans le soleil... C'est la fièvre de la raison, qu'on nomme génie quand elle n'est pas délirante, qui sert à raviver nos esprits et nos sens, souvent appesantis sous la matière qui les presse.

La même sensibilité, moins exaspérée et plus rapprochée de nos perceptions,

Digitized by Google

donne la justesse propre à la philosophie morale, aussi pure qu'éloquente. C'est elle qui crée les systèmes hardis, mais naturels; c'est elle qui inspire les productions pathétiques et sentimentales; c'est encore elle qui donne au poète les vers parfaits, et au musicien les chants qui s'emparent de l'ame des auditeurs.

La sensibilité mixte, en condamnant toute espèce d'exaltation, se resserre dans les bornes de l'analyse nécessaire aux sciences exactes, et à tous les arts mécaniques qui en dérivent, et qui exigent la précision du compas.

Si nous reportons notre proposition au moral, nous verrons que c'est souvent par les contraires qui nous choquent, nous stimulent, nous poussent, nous tourmentent, que notre sensibilité agit et détermine les actions qui établissent notre caractère. Etant pauvre, l'homme espère et rit dans sa pauvreté; étant riche, il spécule, et devient triste et défiant. Le désordonné vicieux, est enveloppé du chaos dans lequel il se débat pour établir

Digitized by Google

l'ordre dans son jugement : ce qui le guériroit infailliblement, si une force étrangère, quelques bons exemples, le déterminoient et faisoient pencher la balance du bon côté. L'amour est le besoin de posséder ce que l'on aime; et le remède à cette maladie de pléthore en atténue les facultés et le prestige. La gaieté est le remède à la tristesse dont nous voulons sortir : on devient souvent gai par l'ennui d'être triste, et l'on devient triste en abusant des moyens réjouissans.

Le moral influe à son tour sur les talens. Le calculateur d'habitude éprouve le besoin de l'ordre sans lequel ses facultés seroient nulles. Sans chagrin, sans mélancolie, *Young* seroit peut-être insipide au lieu d'être sublime. Sans chagrin, *Rousseau* n'eût peut-être été qu'un froid moraliste. Le poète, riche possesseur des biens de la fortune, renonceroit à ses fictions. C'est ainsi que plus ou moins de sensibilité détermine en nous les facultés propres aux divers talens ; que la part de sensibilité nécessaire aux arts

Digitized by Google

d'imagination, est trop forte pour les sciences exactes; que la philosophie morale a besoin du concours de la vérité et d'une sensibilité éloquente; que la précision est la base des sciences mathématiques; et qu'enfin le trop peu de sensibilité rend l'homme nul pour les conceptions de tous genres.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Des résultats de l'ignorance ou de l'instruction.

Après avoir démontré sous plusieurs rapports, que l'instruction peut seule rendre aux hommes, non leur innocence primitive, mais une vertu nouvelle, l'amour de la vérité, que nous regardons comme la première des vertus, il convient encore d'examiner, dans ce chapitre, s'il résulte plus de maux de l'amour-propre de l'homme enflé de ses succès, que n'en occasionnoit son antique ignorance, mère de toutes les erreurs et de tous les vices.

En s'instruisant, les hommes sont-ils devenus meilleurs et plus heureux? ou, pour rapporter le texte véritable : *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?* a osé demander une de nos académies, et *Jean-Jacques Rousseau* a

répondu que les hommes avoient tout perdu en se civilisant. Pour être juste autant qu'il fut éloquent dans sa réponse, il auroit dû mettre les maléfices de l'ignorance et les bénéfices de l'instruction dans la balance de l'équité ; mais avec toutes les ressources du génie, *Rousseau* plaida la cause de l'ignorance en ne la faisant voir que du beau côté ; puis, au contraire, ne montrant que les mauvais résultats de l'instruction, il prouve aisément qu'elle fomente l'amour-propre des hommes ; les rend dissimulés, menteurs, hypocrites, et que, par conséquent, ils ont dégénéré en s'instruisant.

Après avoir lu ce bel ouvrage de *Rousseau*, on pourroit croire que l'académie de Dijon avoit proposé pour un prix d'éloquence *l'éloge de la stupidité ;* et si en effet, telle eût été son intention, *Jean-Jacques* eût remporté une double couronne.

Pardonne-moi, grand homme, si, en relisant tes ouvrages immortels, en adoptant dans mes foibles écrits ta morale si

Digitized by Google

pure, si, en écrivant ceci plein de toi, et dans les lieux mêmes que tu habitas; entouré de tes meubles, reposant dans la couche du sage qui tant de fois interrompit son sommeil pour consacrer ses veilles au repos de l'humanité; si, révérant tes précieuses reliques autant que je te révère toi-même, j'ose combattre ton opinion favorite (*). Mais la proposition dont il s'agit est tellement importante pour les mœurs; il est si essentiel de savoir si l'égoïsme n'est pas mieux dirigé par la raison perfectionnée de l'homme, qu'abandonné à la brutalité de son instinct féroce; ce point de la philosophie morale, dont ce livre est par-tout l'objet, est si nécessaire au complément de mes preuves, que tu pardonneras à ma témérité en faveur des

(*) J'ai acquis, pour la somme de dix mille francs, l'hermitage de *Jean-Jacques Rousseau* à Emile, ci-devant Montmorency, que je n'abandonnerai de ma vie, si je n'y suis forcé par le besoin, et où je me crois plutôt le sacristain des précieuses reliques que j'y ai trouvées, que le propriétaire véritable.

Digitized by Google

motifs purs qui me font agir. Tu fus l'apôtre de la vérité, je l'idolâtre autant qu'elle te fut chère. Non, en réfutant tes écrits, mon admiration pour toi ne sera point démentie; puissé-je cesser de vivre, si l'ambition de te combattre osoit souiller les armes dont je vais me servir contre toi!

Fontenelle disoit: *Si je tenois toutes les vérités dans mes deux mains, je me garderois bien de les ouvrir.* Il avoit raison, il vivoit du temps de l'ancienne France. Alors les philosophes traitoient l'homme en convalescent, parce qu'il l'étoit; on lui indiquoit, on limitoit sa subsistance; mais aujourd'hui que l'instruction l'a émancipé, le tromper encore seroit folie, il verroit la fraude et mépriseroit ses instituteurs. Ouvrons-lui donc le sanctuaire de la vérité; après l'avoir inutilement trompé de toutes les manières, c'est le seul parti qui nous reste.

L'homme au berceau de la société, environné de vastes possessions; sans préjugés, sans passions violentes, n'ayant que

Digitized by Google

peu de besoins, supplioit, pour ainsi dire, ses voisins d'accepter ce dont il n'avoit que faire. Dans les petites comme dans les grandes sociétés, la bienfaisance naît de l'abondance des biens. Pour être bon, il faut être heureux; pour être heureux, il faut au moins avoir le réel nécessaire. Dans sa misère volontaire, *Diogène* fut intolérant. *Jean-Jacques* fut malheureux, atrabilaire en se privant de tout volontairement. Ils restèrent néanmoins fidèles à la morale, parce qu'ils furent des sages, c'est-à-dire des hommes rares.

En affaire contentieuse, lorsqu'on veut obtenir une chose, il ne faut pas, dit-on, vouloir l'enlever de vive force; il faut n'en saisir qu'un coin, ne pas le lâcher, en tirant toujours à soi. Voilà du moins la rubrique commune dont je n'ai jamais eu l'esprit d'user pour moi. Mais lorsqu'il s'agit de morale, il faut prêcher d'exemple et avec force. Je dis ceci en remarquant que *Rousseau* a commencé à Paris une révolution dans les mœurs, en opposant sa pauvreté volontaire

Digitized by Google

au luxe fastueux de la monarchie ; chacun vouloit être riche, ou du moins le paroître ; il dit : « Moi, je veux être pauvre, ne » rien recevoir de personne », et il copia de la musique pour vivre. Etonné de voir un homme qui ne ressembloit à aucun autre, chacun voulut le forcer à se démentir, et d'accepter mille dons qui lui furent offerts. Peines inutiles, il maintint son dire, il tint sa parole, garda son indépendance : c'est ainsi que la liberté a germé chez les Français ; car de l'indépendance morale à la liberté civile et politique, il n'est qu'un pas.

L'homme environné de vastes possessions, avons-nous dit, prioit ses voisins d'accepter ce dont il n'avoit que faire (*). Mais une fois établi en citadin, se créant chaque jour de nouveaux besoins, imitant d'abord les autres hommes, et voulant

(*) Il est certain que les hommes sont plus sobres dans l'abondance soutenue, que quand les denrées sont rares, ou qu'ils craignent d'en manquer. C'est dans les temps de la disette ou après elle, que les hommes meurent d'indigestion.

Digitized by Google

ensuite les surpasser, alors il ne mit plus de bornes à ses désirs, et commit tous les crimes pour se satisfaire. Pour empêcher les foibles de se révolter, les plus forts mirent leurs frères dans les fers, l'homme fut tyran, despote jusqu'au moment où l'instruction le terrassa et releva le pauvre de la fange (*). O l'horrible tableau ! me suis-je écrié, dans l'introduction de cet ouvrage, en remémorant les prouesses de l'ignorance et de la tyrannie. Nous ne répéterons donc point ce que nous avons déjà dit; opposer de nouveau l'ignorance à l'instruction, la misère à l'aisance, la crasse à l'élégance, sont des sujets rebattus. *Rousseau* nous montre l'homme assis délicieusement au pied d'un arbre, et croquant sa pomme mi-sauvage; *Voltaire*, dans son style enjoué, lui oppose l'homme brillant au sein du luxe de nos sociétés, et l'on se doute bien de quel côté sont les rieurs.

S'il eût été possible que l'homme passât

(*) *Et de stercore erigens pauperem.*

Digitized by Google

de l'état d'innocence à celui de sa raison perfectionnée, il eût évité tous les excès auxquels il s'est livré pendant tant de siècles ; mais cette transition subite étoit impossible ; il devoit subir toutes les épreuves amenées par la succession des temps de sa longue éducation. L'innocence de la vie pastorale ne pouvoit se perpétuer, puisqu'elle étoit le résultat de l'ignorance du premier homme. Aucune puissance ne pouvoit l'empêcher de s'instruire, puisque sa nature le portoit sans cesse vers la perfection de son être et de ses actions. L'amour-propre, sa passion la plus innée, le sollicitoit à se chercher des rivaux, des concurrens, des admirateurs. . . . Alors il dut changer ses hameaux en villages, ses villages en cités ; les empires, les gouvernemens s'établirent, il fut maître ou valet, prince ou esclave, et perdit les dernières traces de son innocence champêtre, et tous ses droits à l'égalité. Pourquoi donc affecter de tant réclamer l'état de nature, puisque l'homme ne pouvoit le conserver ? En

Digitized by Google

rapprochant l'homme de nos jours, tout défectueux qu'il est, à celui sorti récemment de l'état pastoral, on doit croire encore que nous avons gagné, que nous avons perfectionné notre être. Que manquoit-il à l'ignorant pour pouvoir vivre en paix en société? Tout: la connoissance de lui-même, les rapports qui existent entre lui et les autres hommes, ce que c'est que le contrat social, le respect qu'on doit aux lois qui le mettent en activité.... Il avoit besoin de devenir tel qu'est l'homme à moitié civilisé avant d'aspirer à aucune perfection morale. En attendant, il faisoit le mal sans discernement et sans remords; c'est l'homme qui veut se servir de sa raison imparfaite, enté sur l'homme brut; ce sont deux natures hétérogènes, l'une pure, l'autre factice, qui se livrent un combat interminable, jusqu'à ce que le tien et le mien s'expliquent clairement à ses sens prévenus d'égoïsme. Cet homme exécrable a déjà disparu par-tout où l'instruction a rectifié ses erreurs. Bien loin de croire que plus il s'instruit, plus il

Digitized by Google

devient factice et fourbe, nous croyons que, quoique bon dans le principe, il fut très-méchant en société naissante, et lorsqu'il voulut, malgré son ignorance, exécuter la chose la plus difficile, je veux dire se donner un gouvernement. Enfin éclairé par ses erreurs et ses revers, par la philosophie et la philanthropie, l'homme de nos jours peut croire qu'il ne connoît pas encore les bornes de la perfectibilité à laquelle il peut prétendre : non, ce n'est qu'en écartant les erreurs politiques, religieuses et morales, qu'il y parviendra. Chaque fois que *Rousseau* préfère l'homme antique à l'homme moderne, c'est parce qu'il fait abstraction de l'homme méchant et peu civilisé, pour se reporter tout-à-coup à ce qu'on appelle le siècle d'or. Vraiment alors toute comparaison cesse : ce seroit vouloir comparer le crime avec l'innocence.

On voit, par ce que nous venons de dire, qu'il est indispensable, pour bien résoudre notre question, de considérer trois hommes qui ont déjà existé : l'homme pasteur,

Digitized by Google

pasteur vivant dans l'abondance et ayant peu de besoins ; l'homme ignorant jeté dans la société, dans le dédale des lois et des préjugés ; et l'homme autant instruit que juste, qui se montre sur la terre un par cent dans un endroit, un par mille dans un autre, mais dont le petit nombre peut être regardé comme une majorité, vu que ces hommes dirigent l'opinion, et que dans ce sens un en vaut mille. Si *Rousseau* préfère le premier au second, nous pensons comme lui ; mais il préfère encore le premier au troisième, tout en convenant que ce premier homme n'a pu subsister long-temps, car il dit à-peu-près ceci dans son discours de l'inégalité. *Le premier homme dans l'état de nature qui entoura son champ d'une haie ou d'un fossé, qui dit, cela est à moi, et qui trouva des hommes assez sots pour le croire, fut le véritable fondateur de la société* (*). Il y avoit sans doute dans

(*) Je ne copie presque jamais servilement une citation, parce que je n'ai pas toujours sous ma main

ce temps-là plus d'hommes paresseux que de nos jours, et quelques hommes actifs; étoit-il juste que le petit nombre de ces derniers travaillât pour tous les autres? On voit que pour peu que les hommes se rassemblent, les lois, les magistrats qui les surveillent, naissent d'eux-mêmes. Dire ensuite qu'une chose qui n'a pu être qu'un moment, et qui ne peut plus avoir lieu, est préférable à celle qui devoit en résulter nécessairement, c'est, au moins, dire une chose inutile. « Aimez-vous mieux papa que maman? » demandoit indiscrètement un père à son fils: l'enfant répondit naïvement, « j'aime mieux du sucre. » Et nous aussi, nous aimons mieux *Jean-Jacques*, *Fénélon*, *Racine*, *La Fontaine*..... , que tous les brutaux personnages du monde primitif. — Mais diroit encore *Rousseau*, dans sa supposition presque imaginaire, l'homme de la nature

---

l'ouvrage d'où elle est tirée; mais je suis bien assuré d'être toujours fidèle au sens de l'auteur que je cite.

ne mentoit point, et nous, nous mentons. . . . . .
Nous mentons depuis le sceptre jusqu'à la houlette, depuis le pape jusqu'au bedeau de paroisse, depuis le président à mortier jusqu'au plus grêlé normand. — Oui, mais je fais toujours la même réponse, et je demande qui pouvoit empêcher l'homme de sortir de sa candeur primitive, qui n'a duré, pour ainsi dire, que quelques aurores; tout au plus le temps où il fut pasteur, et dont nous n'avons pris connoissance qu'à travers le prisme mensonger des poètes? Je demande encore quels législateurs sont aujourd'hui capables de l'y faire rétrograder? La pudeur et l'innocence n'existent pas deux fois; mais les extrêmes se touchent, et nous serons peut-être forcés, par l'expérience des temps et par la raison, de nous rapprocher du terme heureux dont nous sommes partis.

Après avoir préconisé sans cesse l'auguste vérité, je me crois hors de tout soupçon d'être partisan du mensonge. Je

sais que l'homme moderne, retenu par la force des lois, dissimule pour éviter les châtimens; je sais qu'un vernis de politesse farde toutes ses actions.

L'hypocrisie, a-t-on dit, est un hommage que le vice rend à la vertu, et cette maxime a paru sublime. Je n'aime point cette belle maxime, tolérable seulement à la seconde époque de la civilisation, et nullement pour l'homme instruit. Néanmoins, il faut en convenir, le vice dissimulé n'est pas toujours commis; on ment souvent pour cacher ce qui n'est que projeté; et n'eussions-nous que l'instant de répit pendant lequel la chance peut encore tourner au profit des mœurs, nous devons le préférer au pire de tous les maux, je veux dire le crime consommé. Il m'en coûte pour préférer un seul instant la dissimulation à la franchise, mais cette franchise de l'homme, peu ou point civilisé, est souvent si bête, si barbare, si atroce, qu'on ne peut s'empêcher de préférer le voile imposteur qui laisse encore des doutes sur ses effets, à son exécrable

Digitized by Google

réalité. — Mais l'hypocrisie, diroit encore *Rousseau*, masque souvent le crime commis, et dans ce cas, l'imposteur criminel est plus funeste aux mœurs que le coupable qui marche à visage découvert. — D'accord. Mais ceci même est un cas réservé; en effet, dès que l'homme est établi en société; dès que le glaive des lois l'épouvante, ne cherche-t-il pas à l'instant même à dissimuler ses crimes? Il n'appartient qu'à quelques ames fortes d'atrocités de braver l'échafaud et la mort. Disons donc qu'en général, l'homme, qui se voue au mal par ignorance, est le plus dangereux pour la société. L'homme un peu plus instruit, qui sait distinguer le bien et le mal, mais qui, se préférant trop aux autres, attend qu'il soit forcé par quelques considérations publiques ou quelques velléités d'amour-propre, pour sacrifier ses intérêts particuliers au bien de tous, est l'homme que nous voyons et qu'on peut corriger par une plus ample instruction. Que manque-t-il à cet homme? plus d'esprit philanthropique

Digitized by Google

qu'il acquerra par l'amour des vérités éternelles. Il lui manque encore l'esprit national, l'amour ardent de sa patrie; mais cette vertu ne dépend pas de sa volonté seule. Législateurs, gouvernans, rendez-lui sa patrie aimable, il est tout disposé à l'aimer et à la préférer. C'est un pas de géant que la France vient de faire en reprenant sa liberté; ce ne sont pas des trésors qu'il faut à l'homme instruit; ils ne peuvent compenser le mépris qu'avoit pour lui la caste privilégiée. Si les peuples, encore esclaves, suivent l'exemple des Français, on verra s'établir un cercle philanthropique d'un pôle à l'autre; on verra les abus, le mensonge obscur disparoître à la lumière vivifiante de la vérité, comme les frimas aux rayons du soleil. Alors, je vois l'homme anobli par-tout où il est décoré de ses vertus; je vois l'intègre négociant commandant la confiance en envoyant sa signature révérée au-delà des mers; je vois l'Angleterre elle-même, plus mûre que le reste de l'Europe de plus de trois siècles, se contenter d'être la

Digitized by Google

nation la plus florissante par le commerce maritime, et réduire ses flottes conquérantes, selon les vœux de la puissante coalition des peuples philanthropes.

Résumé du même chapitre.

En récapitulant notre objet, voyons donc, sans partialité, ce que fut le premier homme, ce qu'il est, ce qu'il doit être, et ne désespérons pas légèrement de la pauvre humanité.

L'homme naturel, cultivateur de son champ, vivant dans l'abondance, et disséminé sur la terre, fut libéral et bon. Il changea ses hameaux en bourgs, villages ou cités; dès-lors il devint avare, soucieux, méchant, parce que ses besoins se multiplièrent à l'infini. Alors, l'envie de surpasser les autres s'empara de son cœur, il devint factice, envieux, menteur; tel il fut, tel il est encore, excepté le petit nombre d'hommes vraiment instruits, qui observent ses revers et lui préparent les moyens de se régénérer. Ils

Digitized by Google

sollicitent sans relâche la multitude à être juste, à respecter la vérité ; ils cherchent à mettre l'unité en toutes choses comme parmi les hommes ; à n'avoir qu'un poids, qu'une mesure, qu'une monnoie décimale, que les mêmes lois d'égalité et d'équité, qu'un même Dieu créateur de l'univers, qu'un culte sans superstition ; enfin qu'une morale, celle du sage, qui adore Dieu, respecte les lois et la vérité.

L'homme naturel sollicitoit les faveurs de la femme quand le besoin le pressoit ; le couple heureux se restoit fidèle ou se séparoit suivant ses désirs, sans qu'aucun chagrin bien poignant s'emparât de l'imagination passive de l'un ou de l'autre. L'homme du second ordre reporta tous ses préjugés d'amour-propre, de jalousie, d'infidélité, de haine, de vengeance, au sein de ses plus doux plaisirs qu'il empoisonna. L'homme du troisième ordre permettra le divorce pour éviter tous les maux causés par l'amour, et pour procurer aux époux la plus douce des jouissances,

Digitized by Google

sans laquelle nul bonheur n'est permis sur la terre. Nous voyons que le troisième règne, celui de la raison, se rapproche beaucoup de celui de l'instinct, en y joignant les formes régulières, les mœurs honnêtes et respectables que la société exige.

L'homme du premier règne n'avoit nul besoin de mentir; il ne ménageoit personne et ne cherchoit point à être ménagé. Si ses désirs étoient injustes, il trouvoit résistance dans la majorité, et étoit forcé de céder au nombre. Celui du second règne, rempli d'orgueil, dominateur, insolent et fourbe, substitua par-tout les apparences à la réalité, lorsqu'il ne put régner par la tyrannie. La religion, les gouvernemens, la morale, tout fut infesté de ses viles prétentions fondées sur ses intérêts et son amour-propre, aussi grossier que perfide.

Cependant, quelques empires, favorisés par leurs climats, eurent des sages qui donnèrent des lois équitables; mais, voyant l'ignorance de ces peuples, ils ne

Digitized by Google

purent leur révéler les secrets de la philosophie, et concentrèrent le feu sacré des hautes sciences dans leur aréopage. Néanmoins, secondés par un climat favorisé, ils rendirent les hommes heureux en leur inspirant le goût des beaux-arts, en leur créant un olympe majestueux rempli de mille divinités brillantes qui étoient sensées protéger leurs actions, et qui embellissoient leurs loisirs délectables en secondant leur imagination exaltée. En récompensant les bons, il falloit épouvanter les méchans : un thénare effrayant, mais toujours poétique, fut de même imaginé. Les hommes du nord vinrent ensuite envahir presque entièrement ces belles contrées; ils y apportèrent l'ignorance, la brutalité sauvage et leurs superstitions, aussi dégoûtantes que celles des Grecs et des Romains avoient été délicieuses. L'homme du troisième règne ayant étudié les vœux des hommes généralement plus instruits, a abjuré toute espèce de mensonges, soit religieux ou politiques, soit qu'ils flattent les désirs insensés

Digitized by Google

de l'homme du peuple, ou qu'ils l'épouvantent. L'expérience nous prouve que le tromper, c'est le rendre perfide à son tour ; car si, de proche en proche, les plus instruits trompent ceux qui le sont moins, tous s'aperçoivent qu'ils ont été dupes à mesure que l'instruction se propage : c'est précisément ce qui arrive aux hommes de nos jours. L'expérience prouve donc qu'il n'y a qu'un langage qui convienne aux hommes, c'est celui de la vérité ; que les temps sont arrivés où il faut lui dire avec la même candeur : nous doutons sur ce point, comme nous sommes sûrs de tel autre.

La religion fut simple dans le premier âge du monde. Il est présumable que les astres éclatans attirèrent le respect religieux des hommes novices, puisqu'ils méritent encore notre admiration. Dans le second âge, les dieux et les religions se multiplièrent autant qu'il y eut de têtes poétiques, de sectaires adroits et de vrais ou de faux prophètes. Le troisième âge du monde se rapproche encore

Digitized by Google

ici du premier : le culte religieux des hommes instruits est aussi simple que celui du premier homme; ainsi que lui, nous adorons l'Être suprême dans l'immensité de ses créations, avec la différence néanmoins, qu'ayant divisé les rayons du soleil, analysé les élémens de la foudre dont nous dirigeons les effets, nous admirons les créations du grand Être, sans les confondre avec leur créateur.

Dans son état naturel, l'homme n'avoit que des penchans à l'orgueil, à l'envie, à l'avarice, à la luxure. . . . Sa colère seule étoit fureur, mais instantanée. Dans l'état de sa seconde civilisation (*), tous ses penchans devinrent des passions terribles par l'opposition continuelle que la société apporta à ses volontés. En troisième lieu, sa raison, perfectionnée par l'amour de la vérité, sera pour lui le frein le plus puissant pour diriger ses passions. Tel le cheval fougueux emporte le cavalier

(*) Je suppose que sa première civilisation a commencé dans l'état de nature.

Digitized by Google

inexpérimenté, tandis qu'il est docile aux ordres de l'écuyer habile.

A son premier âge, l'homme n'eut pas besoin de gouvernement, sa volonté faisoit sa loi; mais, nous venons de le remarquer, dès cette première époque sa candeur fut ternie par l'intérêt personnel, et il est probable qu'il adopta un gouvernement patriarchal, c'est-à-dire que chaque père de famille, guidé par la nature et l'amour paternel, mettoit l'ordre parmi les siens, et que les décisions des pères réunis avoient force de loi dans le hameau. A la seconde civilisation, toutes les passions agissantes forcèrent l'homme d'accumuler les lois, les tribunaux et les magistrats qui rendoient la justice. Cherchant le bonheur et la tranquillité qu'il a perdus pour jamais, l'homme changea, pour lui donner plus de force, son gouvernement paternel en gouvernement monarchique, qui bientôt devint despotique. Se voyant trompé, il voulut gouverner et faire lui-même ses lois; alors il établit une démocratie ou le gouver-

Digitized by Google

nement républicain, qui dégénéra en anarchie. Fatigué de cet état destructeur, il remit le pouvoir à quelques hommes estimés pour leurs vertus et leurs talens, et son gouvernement fut aristocratique ; mais bientôt les gouvernans abusant de leur pouvoir, changèrent l'aristocratie en oligarchie. Voilà, ce me semble, comment ont dû se succéder les différens gouvernemens ; il est probable que, dans les siècles à venir, les mêmes circonstances ramèneront les mêmes mutations. On voit que les monarques deviennent despotes ; que les républiques engendrent l'anarchie ; que les gouvernemens aristocratiques deviennent oligarchiques. . . . . On peut, ainsi que les vents, les subdiviser encore en beaucoup de fractions ; mais alors ils empruntent les uns des autres, et ne sont plus aussi déterminés.

Au troisième âge du monde, auquel nous touchons, s'il n'est différé pour longtemps encore par quelques révolutions, verrons-nous renaître le gouvernement paternel ou patriarchal ? Non ; il ne convient

Digitized by Google

qu'aux hommes pasteurs, réunis en hameaux disséminés. Sera-ce la monarchie qui prévaudra ? Les vices des grands, l'amour général de la liberté, semblent de plus en plus en avoir dégoûté les hommes. Il paroît donc qu'un gouvernement libre, assez surveillé pour que l'anarchie ne puisse y exercer ses ravages, est celui qui convient aux hommes plus généralement instruits qu'ils ne furent jamais; car le gouvernement aristocratique, n'offrant qu'un simulacre de liberté, n'est en lui-même qu'un gouvernement monarchique ou démocratique dégénéré, c'est-à-dire, un gouvernement sans caractère.

La femme, dans son état naturel, ne connoissoit guère que la soumission envers l'époux qui la protégeoit, et les devoirs de la maternité. Lorsque les hommes furent désunis par les partages inégaux, par leur amour-propre aussi absurde que rebutant, par la noblesse et la roture....; ce fut dans ce vaste empire des préjugés, que les femmes s'emparèrent de l'opinion, et c'est alors aussi que régna la chevalerie.

Digitized by Google

Leur coquetterie fit verser autant de sang que les opinions religieuses et politiques, auxquelles elles eurent presque toujours part. Tels que de vrais *Dons Quichottes*, les hommes, par l'instigation des femmes, coururent par monts et par vaux, armés de pied en cap, pour soutenir que les charmes de *Blanche* surpassoient ceux de *Vermeille*; et nos vaillans chevaliers, se brisant les os d'estoc et de taille, soutenoient que la dame qu'ils n'avoient pas vue, n'étoit pas aussi belle que celle qu'ils connoissoient. J'ai dit, dans l'introduction de cet ouvrage, que l'amour pour le sexe sauva les Gaulois d'un abrutissement total, et je crois avoir dit vrai; mais il n'est pas moins certain que cet amour romanesque et chevaleresque les rendit presque fous, et que les femmes profitèrent de cette folie pour régner par leur foiblesse, avec un empire plus absolu que celui que l'homme avoit jadis exercé sur elles par la force de son être. Remarquons-le, l'empire des femmes est fondé presqu'en tout sur des préjugés mensongers.

Respectables,

Digitized by Google

Respectables, parce qu'elles sont foibles; désirées, parce qu'elles refusent ce qu'elles ont envie d'accorder ; fortes seulement de nos foiblesses et de nos puérilités ; amantes de toutes les choses factices ; amies des monarchies où leurs charmes font la loi ; ennemies des républiques où les lois sont inflexibles. . . . . Je le sais, je l'ai dit, leur mollesse, leur douceur, leurs charmes, leur amabilité, répriment l'aspérité de l'homme hautain et sanguinaire ; mais leur règne est celui de l'erreur, et si l'homme rectifie sa raison par l'amour intime de la vérité, l'empire du sexe retourne naturellement à sa source primitive. La femme, au troisième règne de la raison perfectionnée, devient comme chez les Grecs, les Romains, les Quakers et les Anglais, la compagne raisonnable du chef de la maison, la mère tendre des enfans de son époux, enfin la citoyenne de l'Etat, au lieu d'être l'idole des galantins, le ver rongeur de son mari, et presque étrangère à son ménage.

O femme adorée ! après ce raisonne-

Digitized by Google

ment, tu croiras devoir redouter la vérité, mais sois sans alarmes : la beauté fière de Sparte et de Rome ne cessa jamais de mériter des hommages. *Aspasie* fut estimée pour ses talens et pour l'émulation qu'elle répandit parmi les savans et les artistes de la Grèce; et, pour faire d'un mot son apologie, elle fut aimée de *Socrates*, le plus sage des hommes. *Laïs* même obtint des statues pour avoir légué à l'Etat une partie de ses biens. Si nous adoptons le gouvernement libre des Grecs et des Romains; si nous chérissons autant et plus qu'eux la vérité, quelle que soit la situation de l'homme, son sort est de t'adorer. Frivole, tu lui tournes l'esprit; raisonnable et fière, il se prosterne à tes pieds. Vois combien tu gagnes à dominer un être plus parfait! vois combien ton être s'agrandit en régnant sur l'homme régénéré!

Dans le rapprochement que nous venons de faire, on a remarqué que le troisième homme, est l'homme par excellence, et qu'ici, comme en mille circonstances, les

Digitized by Google

extrêmes se rapprochent, sauf les modifications qu'un grand laps de temps a rendues nécessaires, et sur-tout les améliorations que les sciences ont produites et produiront encore dans le système moral et politique. Il en doit être ainsi : parce que, en morale, dans l'art de gouverner, dans les arts d'imitation ou mécaniques, en philosophie et dans les sciences exactes, il y a trois procédés qui doivent se succéder avant d'arriver à la perfection. La première invention d'une chose est toujours digne de notre admiration ; mais comme il n'appartient pas à l'esprit de l'homme d'imaginer rien de parfait du premier élans, ce qui d'abord avoit paru sublime, se montre ensuite susceptible de perfections qui lui manquent, quand la chose est observée de plus près, sur toutes ses faces, et sur tous ses rapports. Alors, soit de droite, soit de gauche, soit trop haut, soit trop bas, tous font des efforts en tous sens pour perfectionner la première donnée, et cet état de choses

Digitized by Google

est désordonné sans doute. Enfin les bons procédés réunis comme en un faisceau, les erreurs rectifiées ou rejetées, servent à saisir le point juste dont il n'est plus possible de s'écarter, à moins que l'abrutissement ne vienne de nouveau s'appesantir sur l'esprit humain. Ce tableau abrégé et historique du perfectionnement des facultés de l'homme, est, ce me semble, très-applicable aux mœurs du premier, du second, enfin du troisième homme, qui doit trouver la solution de la morale dans la vérité de toutes choses, sans exagérations. — La nature, disoit *Rousseau*, n'a pas besoin d'apprentissage ; elle est bonne, elle est telle qu'elle doit être en sortant des mains du créateur. — Oui, *Jean-Jacques*, tels sont les animaux qui ne purent jamais sortir de leur instinct. Mais, dis-moi, grand homme, comment séparer de notre nature ce penchant à mériter l'admiration de nos semblables ? cette vive émulation, cet amour-propre inné qui t'a rendu le plus éloquent des philosophes ? Empêche

Digitized by Google

donc l'homme d'être ce qu'il est; dessèche ses facultés sublimes qui le portent vers la perfection, vers l'avenir, vers l'immortalité, et qu'il soit alors tel que tu voudras. Non, encore une fois, homme admirable et bon ! non, l'homme ne marche point vers la corruption à mesure qu'il s'instruit; tu pouvois nous en fournir mille preuves; tu pouvois être le consolateur de l'humanité en nous la montrant susceptible de perfections et de vertus, même au-delà du terme que nous ne pouvons qu'apercevoir dans l'avenir, et que tu eusses trouvé dans ton cœur : mais trop malheureux toi-même par les reflets des mœurs factices de ton siècle que tu voulois rectifier; trop vrai pour pouvoir te plier aux usages reçus, trop isolé du petit nombre d'hommes qui, comme toi, sois-en sûr, aimoit la vérité, trop concentré dans tes pensées; on diroit que tu t'es plu à nous désespérer. O mon maître ! n'ôtons point l'espoir au cœur de l'homme; cette étincelle, précurseur du bonheur, qui

Digitized by Google

vaut peut-être le bonheur même, est tout pour lui. Sans elle il n'a plus de recours, et l'affreux désespoir devient son partage.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Qu'il ne faut pas laisser flétrir son bonheur par la conduite des méchans, des menteurs, des fripons et des sots.

Nous allons tâcher de prouver que les hommes vicieux ternissent trop souvent le bonheur des gens de bien; et que ceux-ci, approuvés par leur bonne conscience, doivent se faire un système raisonné qui repousse loin d'eux ces tristes influences.

L'homme se conduit toujours par intérêt, soit qu'il y soit poussé par ses besoins réels ou factices, soit par les impulsions de son amour-propre : et comme l'amour-propre augmente ses ressorts en proportion du peu de moyens de l'individu, il n'est jamais plus opiniâtre que lorsqu'il se fonde sur des chimères ou des immoralités. Les méchans et les sots sont donc très-propres à chagriner les

Digitized by Google

sages, si ceux-ci, comme nous l'avons dit, n'apprennent à repousser, sans chagrin ni misanthropie, les réactions de l'ignorance, de la sottise et de la malignité.

Jean-Jacques Rousseau nous offrit jadis l'exemple funeste, qui prouve combien l'homme estimable peut se rendre malheureux par les vices et les sottises des autres. On croit communément aujourd'hui que l'imagination de ce vertueux atrabilaire doubla les raisons de mécontentement qui le chagrinoient sans cesse. On croit plus encore : on pense que *Rousseau*, par sa manière d'être, avoit renoncé au projet de vouloir être heureux. Cependant, l'homme de génie, l'homme marquant dans la société, y cause un mal, un scandale réel en se montrant malheureux au sein même des vertus. L'homme le plus probe, mais abymé dans sa misanthropie insociable, éloigne, par cet exemple funeste, les imitateurs de ses vertus. Chacun envie le génie, la réputation de *Rousseau;* chacun se contenteroit d'avoir

Digitized by Google

autant de probité qu'il en eut, mais personne, je pense, ne désire l'existence de cet infortuné philosophe. Il est, je crois, un régime désirable, indispensable et permis à tout honnête homme, qui consiste, 1.° à savoir reconnoître les hommes immoraux et vains, ce qui n'est pas difficile ; 2.° à ne s'attendre de leur part qu'à des extravagances et de faux résultats, comme nous savons d'avance que tel arbre ne produira que des fruits amers ; 3.° à savoir tellement réprimer notre premier mouvement d'indignation à l'aspect des vices et de la sottise, que notre sérénité n'en soit altérée qu'à un certain point. — C'est demander, dira-t-on, que le sage soit un égoïste insensible aux maux de l'humanité. — Non, je demande que le sage ne devienne jamais un pédant insociable ; qu'il se félicite de ses propres vertus en les opposant, avec délice, aux vices communs ; car s'affliger outre mesure des torts d'autrui jusqu'à se rendre un malheureux atrabilaire, c'est donner aux hommes peu d'envie d'être sévères dans leurs mœurs. Si au contraire,

Digitized by Google

nous prouvons que la probité, les vertus, donnent des jouissances, une sérénité d'ame que n'a pas le commun des hommes, tous, ou du moins beaucoup, suivront notre exemple pour être aussi heureux que nous. Pourquoi répète-t-on si souvent cette maxime désolante? « On voit par-» tout sur la terre la vertu malheureuse » et le vice triomphant. » Ce n'est pas seulement parce que le vil flatteur, le bas intrigant savent se procurer de l'or, car le bonheur n'est pas dans la bassesse; ce genre de bonheur ne doit être envié de personne; c'est sur-tout parce que l'homme vertueux ne manifeste pas assez la douceur de son existence, ne réfléchit, ne conçoit pas assez fortement que le bonheur est son apanage, qu'il n'est qu'à lui seul, et que, sans s'affecter de la conduite des pervers, il doit bien plutôt hausser les épaules en disant : « Quelle différence, » quel espace immense il y a entre cet » homme et moi ! » Quoi donc ! parce que cet artiste jaloux parlera avec peu d'estime de mes talens ; parce que ce

Digitized by Google

savant, hérissé de grec ou de calcul, les rangera parmi les frivolités ; parce que ce fripon me fera signer un billet en termes généraux, et qu'il s'appropriera plus que je n'étois convenu de lui céder. . . . il faudra que je cesse pour un temps de boire et de manger ? Non, hommes vertueux, vous vous abusez, votre sensibilité vous trompe, votre amour-propre se décèle avec trop d'éclat, répétez encore : « Quelle distance immense entre ce co-» quin et moi ! » Croyez que bientôt il en trompera d'autres, il se fera connoître, vous le verrez dans la fange et vous serez vengé. Comment donc ! après avoir passé plus de la moitié de ma vie à pratiquer les vertus sociales, je n'aurai rien fait encore pour mon bonheur ? et les hommes fripons, vicieux et menteurs qui m'entourent, viendront sans cesse troubler le calme que j'ai mérité par mon honnêteté, ma continence, ma tempérance et ma probité ? Non, encore une fois, et sans jamais capituler avec le vice, il est, je crois, très-sage de rire des efforts des

Digitized by Google

coquins, plutôt que de s'en chagriner outre mesure. Oui, la probité, la susceptibilité commune aux gens instruits, ont besoin du régime réfléchi que je propose, sans quoi nul bonheur véritable ne leur est permis. C'est pour moi-même que je cherche à presser cet argument ; j'ai senti mille fois en avoir besoin.

C'est une triste récompense que de s'isoler des hommes parce qu'on s'est rendu supérieur à eux par les vertus ou les talens. En vieillissant, nous devons au contraire nous entourer des êtres qui peuvent nous réjouir, nous secourir. Mais les mœurs générales nous choquent ; sur mille, il y a à peine un homme qui nous satisfasse ; l'humeur et le chagrin nous gagnent, et nous voilà malheureux, non par nous, mais par ceux qui nous fréquentent. Je rencontre sans cesse dans ce monde le vertueux, le stoïque atrabilaire, n'ayant rien à se reprocher, mais ne pouvant être heureux, parce qu'il se dévore lui-même en regrets superflus à l'aspect des méchans et des sots. Eh,

Digitized by Google

mon ami ! prétends-tu changer, conformer tous les hommes à ta manière d'être et de sentir ? c'est vouloir l'impossible ; c'est n'être pas sage. Autant vaudroit-il prétendre faire un éléphant d'une puce, ou d'un lion un agneau. Songe donc, que c'est du petit-lait, un liquide sans substance et sans force qui circule dans les veines de cet enfant ou de cet homme sans caractère ; et que tes humeurs, tes fluides vitaux sont de l'eau-forte en comparaison des siens. Prends l'émétique pour te débarrasser de ton humeur noire, et ris des sottises de nos chers co-associés. Observe-toi ; apprends enfin à te connoître. Ne sont-ce pas tes facultés vieillies, un monde nouveau qui t'abandonne, qui te causent plus de chagrin que les défauts des hommes ?

La morale sera peut-être un jour aussi sûre, aussi stable que les sciences exactes : alors les erreurs grossières en morale et en politique nous feront rire comme nous rions aujourd'hui d'un *pat-à-qu'est-ce ;* mais en attendant ne nous affligeons pas

Digitized by Google

de la manie des sots qui ont de bonnes raisons d'être sots, puisqu'ils ne peuvent être autres par leurs dispositions physiques. Si, dis-je, la morale prend une assiette stable, si le mensonge, quel qu'il soit, nous soulève le cœur comme l'approche de la putridité fétide, alors nous rirons de l'ineptie des réfractaires à la vérité reconnue; et forts de l'opinion générale, nous enverrons à l'école de l'expérience, les méchans, les sots et tous les niais à prétentions.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Qu'on ne peut en tout temps gouverner les hommes par les mêmes moyens.

N'y eût-il que les sots, les sages et les fous qui formassent l'ensemble de la société, les moyens de les accorder pourroient être regardés comme étant au-dessus de la prudence humaine. Mais en outre, les circonstances changent, et en législation, comme en toutes choses, c'est l'à-propos qui fait le mérite de nos procédés.

Après tous les moralistes, anciens et modernes, nous avons dit et souvent répété, que l'amour-propre décidoit de presque toutes les actions des hommes. Cependant, comme il est le mobile des bonnes comme des mauvaises, il doit être ménagé par ceux qui gouvernent, et l'on conviendra sans peine que les dominateurs des hommes, avilis par l'ignorance,

Digitized by Google

avoient trop abattu leur amour-propre ; que par la suite, les sciences l'eussent trop ranimé ; et que la liberté politique seule, pouvoit le maintenir dans de justes bornes. C'est ce que nous allons tâcher de prouver d'une manière plus détaillée, dans la suite de ce chapitre.

Les mœurs passent assez souvent d'un extrême à l'autre, par le moyen des révolutions. En jetant de nouveau les yeux sur ce que nous fûmes, nous remarquerons que la domination des grands et l'humilité des petits, étoient la base des mœurs du monde connu, après les républiques grecques et romaines. La crosse et le sceptre ne formoient qu'un faisceau pour dompter l'homme grossier auquel il manquoit l'instruction, la noble énergie qu'elle fait naître et qui lui étoit nécessaire pour reconquérir sa liberté. Ne sachant ni lire, ni écrire, privé des secours de l'imprimerie, dans un temps où le savant et le philosophe étoient extrêmement rares, et avoient de fortes raisons de cacher leur savoir, ... il est clair que

que le remède à l'ignorance n'existoit pas, ou n'étoit nullement en proportion avec le mal dominant.

D'ailleurs, les prêtres d'accord avec les princes, devoient préférer de mettre l'homme sous le joug, plutôt que de l'instruire : ce sera toujours le parti que prendront les dominateurs des races ignorantes, à moins qu'un seul homme ne gouverne, et que cet homme ne soit un *Lycurgue*, un *Solon*, un *Numa*, un *Marc-Aurèle*..... Mais si le gouvernement tombe entre des mains ordinaires; alors, plus l'ignorance domine d'un côté, plus l'amour-propre se réveille de l'autre : *Nous pouvons dominer, dominons*, a toujours été le langage et le résultat de la conduite des hommes réunis en société, à moins que l'instruction étant devenue assez générale, ils ne sentent l'inutilité d'une domination usurpée, qui bientôt révolteroit les dupes aux dépens des usurpateurs écrasés par le nombre.

Dans l'hypothèse que nous avons formée, que l'homme ignorant est aisément

subjugué, remarquons combien la religion chrétienne venoit au secours des mœurs que les hommes puissans avoient intérêt de maintenir. Un Dieu, modèle de patience et de douceur, maltraité, flagellé, crucifié, leur étoit sans cesse offert en exemple; toutes leurs actions, excepté l'humilité, étoient transformées en péchés du premier ou du second ordre; et autant de pénitences, soit jeûnes, soit pélerinages, leur étoient commandées en expiation de leurs crimes, la plupart controuvés. L'église tenoit sa puissance de Dieu, le trône la tenoit du ciel et de l'église : fléchissez, mortels!, obéissez, ne raisonnez pas, ne vous révoltez jamais sous peine de damnation éternelle; et si quelqu'un vous donne un soufflet, présentez-lui l'autre joue. Cependant, si cette morale eût été pour tous, on n'eût pu s'empêcher d'en admirer la sublimité; mais elle n'étoit que pour le peuple, car si vous étiez noble, alors la plus prompte vengeance exigeoit que le moindre affront fût lavé dans le sang. Les princes mêmes

Digitized by Google

légalisoient le meurtre, en présidant aux combats à mort qu'on nommoit à outrance. La contradiction qui se trouvoit entre ces deux morales, plébéienne et nobiliaire, ne devoit-elle pas frapper les plus ignorans ? et devons-nous être surpris que, en s'instruisant, la classe la plus forte, la plus nombreuse, ait secoué le joug qui l'opprimoit depuis deux mille ans ? Oui, la morale de Jésus-Christ est sublime dans son humilité, mais ce divin législateur savoit que l'homme puissant en abuseroit, et l'écriture ajoute : *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles.*

Dès que l'imprimerie fut découverte, l'ignorance fut terrassée. L'envie de multiplier ses connoissances, pour élever son être, est un instinct aussi irrésistible dans l'homme pour peu qu'on lui en fournisse les moyens, qu'il l'est à la femme de parer son individu pour être belle. L'amour de soi est pour l'homme ce que la coquetterie est pour la femme. Nous l'avons déjà dit, et nous le répétons,

l'instruction partielle, telle qu'elle existoit chez les nations anciennes, devoit être concentrée parmi les savans de ces temps, parce que l'homme du peuple étoit alors trop brut pour mériter l'initiation : mais à mesure que les sciences se propagèrent, l'homme exigea que la vérité prît la place du mensonge. Les phénomènes de la nature, dont on l'avoit effrayé long-temps, les tonnerres, les volcans, les tremblemens de terre, ne furent plus à ses yeux que des effets naturels, dès qu'il en eut approfondi les causes. En quoi donc les sciences et les arts étoient-ils dangereux, en se multipliant comme ils l'ont fait depuis quelques siècles? Le voici : l'homme ignorant se laissoit conduire, il étoit serf, il étoit subjugué, malheureux, mais il souffroit avec une longue patience, et ne renversoit pas l'ordre général par ses révoltes. Plus instruit, il ne mit plus de terme à ses désirs, et voulut savoir la raison de chaque chose; et comme un peuple de philosophes est une réunion impossible ;

Digitized by Google

comme les demi-talens forment toujours le plus grand nombre, ils eussent, par leurs prétentions ridicules, bouleversé la terre, si, pour niveler les amour-propres, les hommes instruits de nos jours n'eussent appelé à leur secours, la liberté démocratique avec celle de tous les cultes. Alors, tous les hommes ayant les mêmes droits, c'est la faute de l'individu s'il ne parvient pas aux places éminentes et lucratives. A qui peut-il s'en prendre dans son obscurité ? à son ignorance, à son peu d'activité. La loi l'appelle au faîte des honneurs et de la fortune, mais c'est à lui de connoître les chemins légaux qui y conduisent, sans quoi les plus faciles, les plus bas emplois de la société lui restent dévolus, sans qu'il puisse s'en plaindre.

En supposant le tiers des hommes assez instruits pour ne pouvoir plus supporter le joug des préjugés; et la totalité, déshabituée de la servitude féodale et rendue à la liberté politique, il ne reste guère de ressources à l'erreur, ni à ceux qui

Digitized by Google

l'employèrent pour subjuguer la multitude. Dans cet état, la loi vigoureusement maintenue, et commune entre tous, l'empire de la raison exercé, respecté par les élus qui font le tiers de la masse; ces deux puissances doivent concourir à un bonheur plus général que celui des temps reculés; non plus à ce bonheur précaire que le peuple achetoit par sa soumission servile et qu'on sembloit lui accorder par pitié et à volonté, mais à un bonheur plus constant, fondé sur ses propres droits, sur les droits de l'homme et de la raison. Droits, comme nous l'avons dit, qui accordent à tous la prérogative de s'élever à tous les emplois, à tous les grades en raison des facultés des citoyens.

Pour clore ce chapitre, nous rappellerons celui intitulé, *Des résultats de l'instruction et de l'ignorance*, où nous avons distingué trois règnes : celui des hommes pasteurs, des hommes subjugués par la féodalité, et celui des hommes régénérés par l'instruction. Les hommes du premier règne, avons-nous dit, furent

Digitized by Google

gouvernés par leurs vieillards, patriarches-nés des sociétés primitives : c'est le gouvernement de la nature, tant que l'homme vit selon ses lois ; les hommes du second règne ne marchoient qu'à coups d'étrivières ; ceux du troisième ne veulent plus marcher qu'au flambeau de la raison. Il semble donc qu'en fait de gouvernement, l'homme va se fixer à ce qui suit : Éviter, 1.° le fanatisme religieux, par la liberté des cultes ; 2.° l'aristocratie et le despotisme des gens en place, par une surveillance légale d'une portion du peuple ; 3.° l'anarchie populaire, par la force d'un gouvernement auquel tout doit obéir. C'est de ce balancement que naît la régularité de l'ensemble. Tels les rouages d'une montre sont poussés par un ressort et retenus par un échappement qui reçoit lui-même son mouvement des roues qu'il contient : tel le magistrat tient sa puissance de la loi, tandis qu'une autre puissance légale le surveille pour qu'il ne puisse sortir des limites de ses pouvoirs. Si le bonheur étoit sur la terre, c'est ainsi que

Digitized by Google

nous pourrions y atteindre ; non à un bonheur sans nuages, l'homme n'est pas né pour le savourer : le règne de l'instruction a lui-même ses écueils, car c'est le règne des mensonges dorés. Il faut donc encore savoir éviter jusqu'aux charmes trompeurs de l'éloquence.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Des Dangers de l'Eloquence.

A mesure qu'un peuple s'éclaire, il perfectionne son langage : l'épurement de sa langue est la preuve de la netteté de ses idées. La diction et le chant dévoilent à l'oreille du voyageur instruit, le degré de la civilisation d'un peuple, qui est plus ou moins longue à se former, selon ses moyens d'instruction. Dans ses gradations, elle doit avoir trois époques : un commencement, un milieu et une fin. Un peuple à sa naissance doit être stupide, grossier, mais sincère. Après avoir acquis quelques connoissances sociales, il devient égoïste, cruel et mal-adroit. Il a quelques idées, quelques volontés sans moyens d'exécution, et sa franchise commence à dégénérer en dissimulation. De même que le villageois, voisin des grandes villes, est astucieux et perfide, l'homme

Digitized by Google

sauvage qui approche de la civilisation a les mêmes défauts. Les voyageurs ont dû trouver l'homme bon dans le pur état de nature ; cruel, sanguinaire, menteur, quand, sans discernement ni expérience, il commence à se civiliser ; à la troisième époque, il est moins égoïste en apparence, parce qu'il s'est aperçu qu'il faut donner pour recevoir. Il distribue donc ses caresses, son argent, quand il croit en recueillir un gros intérêt ; alors le sourire de la fausseté paroît sur ses lèvres, il s'incline devant celui qui est plus riche que lui, et dont il attend quelques bénéfices, il dissimule tous ses défauts sous un vernis gracieux de politesse et de fausseté. C'est de cette époque que date l'inégalité absolue parmi les hommes. Voués à la nature, ils étoient égaux ; mais il ne peut exister d'équilibre moral, quand au physique il y a d'un côté, force, activité, intelligence, et de l'autre, foiblesse, paresse et stupidité, sans compter l'inégalité qui naît de la politique des uns, et de la sincérité des autres : enfin, sans vouloir calculer

Digitized by Google

les divers moyens de perfidie, sur lesquels il est bon de jeter un voile salutaire.

Si l'on demande à quelles époques de la civilisation on trouve les meilleurs hommes, nous dirons hardiment que c'est à la première et à la troisième. A la première, c'est l'homme de la nature qui végète avec la plante dont il tire sa subsistance. Il a été méconnu par les antagonistes de *Rousseau*, parce qu'ils l'ont confondu avec l'homme de la seconde époque de la civilisation. Au reste, à moins que les hommes ne s'évitent au lieu de se rapprocher ; à moins qu'ils ne se dispersent en pelotons de familles, au lieu de former des rassemblemens, la première époque s'est bientôt confondue dans la seconde : l'âge de l'innocence est bientôt corrompu ; et, je le répète, qu'espérer de l'homme quand il n'a pu qu'effleurer la superficie des convenances réciproques ? Il croit tout savoir et ne sait rien exactement ; il est bouffi de prétentions ridicules. Je ne nie pas qu'à la première, surtout à la seconde époque, il ne puisse se

Digitized by Google

montrer un homme supérieur à tous les autres par l'anticipation des lumières; mais la prudence exige qu'il se cache pour éviter les excès de ses compagnons, qui, ne pouvant juger un tel homme, le brûleront comme sorcier s'ils ne l'élèvent au rang des dieux. C'est donc au dernier terme de la civilisation, après avoir pesé tous les inconvéniens qui résultent de l'ignorance, connoissant à fond la tactique du bien et du mal, qu'il paroît des hommes assez instruits pour faire, par amour-propre, si l'on veut, mais plutôt pour leur propre satisfaction, ce qui étoit impossible aux hommes de la première et de la seconde époque. C'est alors qu'il se trouve assez d'hommes probes, capables d'entraîner la majorité dans leurs vues philanthropiques; c'est alors qu'on voit l'homme instruit vivant de peu, mettant toute sa gloire à épurer les mœurs, ou à perfectionner quelque science. Idolâtre de sa liberté politique, il sacrifie avec fierté les titres, les honneurs, la fortune; un diadème n'est pour lui qu'une convenance

Digitized by Google

morale à laquelle il sourit de pitié étant dans son cabinet, mais qu'il respecte cependant, si le bien général en dépend. Tout son bonheur est dans l'emploi de sa raison et dans l'étude inépuisable de la nature.

Parlons maintenant de l'éloquence : celle du premier homme est toute en action ; c'est l'égoïsme sans fard qui parle en lui ; c'est une volonté irrésistible de son instinct, qui ne peut souffrir de concurrence, qui veut posséder et jouir à l'instant même que le besoin s'est fait sentir. L'éloquence de l'homme de la seconde époque, de même que celle de l'homme peu instruit de nos sociétés, se manifeste aussi, bien plus dans ses actions, ou dans quelques mots énergiques, que dans un discours apprêté. L'histoire des temps anciens, celle de notre révolution, fourmillent de ces mots éloquens et sublimes, qui frappent d'autant plus, qu'ils sont des élans de la nature où nul apprêt scholastique ne se fait sentir.

L'éloquence des hommes instruits, est

Digitized by Google

comme un jardin pompeux où la symétrie la plus noble est observée souvent au préjudice de la vérité. Que l'éloquence règne dans l'ode, dans la tragédie, dans les discours académiques, faits pour élever l'ame, pour émouvoir, pour enflammer l'émulation; qu'elle règne aussi, lorsqu'il faut attirer les hommes à la pratique des vertus; qu'elle s'honore en proclamant la vérité dans tous les dogmes de la morale; mais, détestons-la lorsque, resplendissante de mensonges, elle étale ses pompeux détours dans les traités diplomatiques. Que les belles phrases symétriques et concordantes soient bannies des conseils législatifs et des tribunaux. Un père respectable en usa-t-il jamais pour rappeler ses enfans au devoir? Le législateur, le juge, le magistrat, sont les pères du peuple; ils doivent, pour mériter son assentiment, son respect, avoir la candeur et l'aménité paternelle; impassibles comme la loi, ils doivent déposer les faits bruts et matériels dans la balance de Thémis. C'est alors que, sans

Digitized by Google

incertitude, on la verra rapidement pencher; c'est alors que l'essence divine de la vérité restant suspendue, précipitera le mensonge abject. Oui, l'emploi pernicieux de l'éloquence et de certaines jongleries dont nous parlerons bientôt, ne sert, dans les tribunaux, qu'à favoriser le dédale de la chicane. Pourquoi ces préambules fastueux, ces mouvemens éloquens, ces efforts gigantesques, et en cela même puérils, pour émouvoir avant d'avoir articulé des faits ? Combien de fois, après avoir lu des mémoires, soi-disant instructifs, pour et contre, ne restons-nous pas en suspens et dans l'impossibilité d'asseoir un jugement ? Pour y parvenir, il faut défaire tout ce qu'a fait l'éloquent écrivain. Cependant, la rapidité fugitive du discours parlé, ne permettant pas cette décomposition des élémens de l'éloquence, on est entraîné parce qu'on est ému; on se croit juste quand on n'est que foible. L'avocat séducteur ne manque pas d'accumuler des protestations banales de la probité de son client, ce qui, en

Digitized by Google

logique interprétative, veut dire que celui contre lequel il plaide est à-peu-près un mal-honnête homme. On articule des faits sans preuves, qu'on se hâte de faire passer à la suite d'un fait évidemment prouvé; le tout enveloppé de phrases cadencées comme celles d'un menuet; orné d'épithètes somptueuses et empoulées, de traits d'esprit, de pointes inattendues...; et c'est de là qu'il faut tirer une conviction fatale à l'une ou l'autre partie (*)! Si le législateur, si l'avocat étoient privés de leurs emplois pour avoir fait abusivement un discours éloquent, ou surchargé d'ornemens ridicules, et sur-tout diffamatoires, ils seroient plus circonspects et plus prudens. L'envie de briller par leurs talens ne l'emporteroit pas sur l'amour de la justice et de la vérité; l'intérêt pécuniaire ne leur feroit plus défendre de mauvaises causes; enfin, le défenseur du

(*) Un avocat plaidant contre la fille d'un vitrier dont il attaquoit les mœurs, disoit, « *La marchan-* » *dise la plus fragile qui soit dans la boutique* » *d'un tel, est sans doute la vertu de sa fille.* »

mensonge,

mensonge, une fois reconnu, seroit repoussé de toutes parts, même des cliens astucieux (*). On verroit alors des hommes, dont la conscience pure, la probité sans art, la douce éloquence de l'ame, nous persuaderoient sans efforts.

Je sais que pour émouvoir la multitude, la véhémence d'un discours éloquent peut beaucoup; mais les tribunaux ne sont pas des spectacles : ici, tout est idéal, tout est permis pourvu qu'on plaise et qu'on séduise. Les tribunaux, au contraire, sont le sanctuaire de la vérité; y solliciter l'émotion par des ressorts factices est un crime (1). Au reste, la vérité a tant de force dans la bouche des gens de bien, que si j'avois un procès en jugement, si les défenseurs de mon adversaire étoient *Démosthène* ou *Mirabeau*, je n'aurois nulle crainte, si *Fénélon* ou

(*) On m'assure, en lisant ceci, qu'un arrêté règlementaire des tribunaux défend à tout homme de loi de rejeter une mauvaise cause. Tant pis; je voudrois que le chicaneur perfide et de mauvaise foi ne trouvât point de défenseur.

Digitized by Google

Franklin vouloient me défendre. Ils opposeroient aux foudres de l'éloquent orateur d'Athènes ou de Paris, la vérité dans toute sa simplicité ; et leur conscience timorée, la pureté de leurs mœurs, respectées d'avance par les juges et les auditeurs, les persuaderoient et me renverroient vainqueur.

J'ai promis de dire un mot de certaines jongleries qui déshonorent les tribunaux ; celle qu'on va lire m'a été attestée par un homme digne de foi. Un avocat voulant intéresser pour de jeunes pupilles qu'on cherchoit à frustrer de leur héritage, les fait venir au tribunal portant les marques du deuil qui, vu leur jeune âge, ne peut être dans leurs cœurs ; il se jette, comme on peut se l'imaginer, dans toutes les métaphores capables d'émouvoir les juges et les spectateurs. La défunte mère étoit ce phénix, qui, pour nourrir ses petits, se déchire les entrailles. Les enfans, pour lesquels il plaide, sont des tourtereaux palpitans privés de la tendresse de leur mère qu'une flèche mortelle vient de

Digitized by Google

percer. Les prétendans à leur héritage, sont des vautours affamés qui cherchent à dévorer la pâture de l'innocence. Enfin, pour porter le grand coup, il saisit un des petits, le soulève, le montre aux juges et aux spectateurs comme une malheureuse victime de ses parens dénaturés; l'enfant, qui semble être de moitié dans tous les efforts que fait l'avocat pour attendrir son monde, jette des cris lamentables; déjà les larmes coulent de tous les yeux et les mouchoirs sortent de toutes les poches; il voit sa cause gagnée. Mais l'avocat de la partie adverse soupçonne quelque stratagème; il interrompt son confrère, il court vers l'enfant, le caresse, et lui demande ce qui peut le faire pleurer ainsi : *c'est qu'il me pince*, s'écrie-t-il; et dans l'instant un éclat de rire général part de toutes les parties de la salle.

Je suppose qu'un accusé veuille se défendre lui-même; mais il manque de moyens, d'habitude, et l'homme de loi expérimenté qui plaide contre lui l'accable, le force à se taire; il touche au

moment d'être condamné; il va perdre sa fortune ou sa vie. Cependant les juges pensent que cet homme s'est mal défendu, ils lui adjoignent un avocat; on recommence la procédure et son innocence est reconnue. Ce que je dis peut arriver, et prouve que la nullité des moyens pour se défendre est funeste à la vérité; que, entre deux hommes de loi, quels qu'ils soient, les moyens de l'éloquence ne sont jamais égaux; et qu'enfin, pour ne point violer la justice et la vérité, les faits et leurs preuves doivent être mis à nu dans la balance.

Non-seulement les escobarderies ridicules, les exclamations dramatiques, qui n'accompagnent guères que les faits improbables, sont des atteintes portées à la vérité; mais que dire des solliciteurs stipendiés, des jolies solliciteuses à gage et à langue dorée, qu'on ose employer auprès des juges et des gens en place pour leur former l'opinion, et qui sont pour eux, ce que sont les souffleurs de comédie pour les acteurs ? Je voudrois voir en France

Digitized by Google

un tribunal semblable à celui qui, est, dit-on, établi chez les Ottomans. Aux frontières de l'empire est un tribunal dont aucun des membres ne communique avec les plaideurs. Leurs noms sont inconnus; c'est *Pierre* et *Paul*, ou plutôt *Ali* et *Mustapha* qui sont en contestation. L'instruction du procès se fait dans l'endroit qu'habitent les plaideurs, après quoi l'homme de la loi l'envoie au tribunal, munie des preuves y relatives. C'est sous le sceau de l'Etat que tout parvient aux juges; c'est sous le méme sceau que le jugement, sans appel, est envoyé du tribunal au lieu d'où l'instruction est partie, et dans un court délai. Si les plaideurs osoient se faire connoître, ou faire solliciter les juges de quelque manière que ce fût, ils seroient à l'instant déboutés et condamnés à une amende considérable.

Chez nous, l'instruction matérielle des faits n'est jamais trop longue; ce sont les incidens qu'on fait naître, qui accrochent et rendent les procès interminables. Il y a souvent vingt procès dans un; le talent

Digitized by Google

de nos avocats et de nos procureurs est celui des complications. L'homme, dont la cause est bonne, est souvent condamné pour avoir manqué aux formes, ou condamné par défaut. Ces vices ne peuvent avoir lieu au tribunal dont nous parlons, et la prompte expédition des procès, le défaut de moyens pour en appeler, empêchent l'esprit de chicane de s'y propager. C'est ainsi que devroient être jugés les milliers de procès des ci-devant Normands, qui nagent dans la chicane comme le poisson dans l'eau. Le cultivateur de cette partie de la France, qui n'a que deux ou trois procès à suivre en tout temps, semble déroger à l'instinct de son climat. Leur peu d'occupation champêtre, leurs prairies, qu'ils nomment herbages, les occupent si peu pendant l'année, qu'ils semblent plaider pour se donner du passe-temps. Il est sans doute des moyens pour déraciner cet esprit de litige; et le premier qui se présente à mon imagination seroit peut-être suffisant: *Tout homme*, diroit une loi de police, et

particulière à ce département, *qui, après s'être refusé aux vœux conciliatoires du juge de paix, y intentera plus d'un procès dans la même année, sera regardé comme étranger, dans sa patrie, pendant trois ans.* Il y auroit encore autant de procès que de Normands ; la somme, je crois, seroit bastante.

Résumons-nous. Pour montrer à la fois les dangers de l'éloquence, soit respectivement aux mœurs, soit pour l'orateur fallacieux, disons que dans les conseils, les tribunaux et les assemblées du peuple, l'éloquence superficielle n'a que de mauvais résultats. Elle éblouit un instant, j'en conviens; elle entraîne et cause de grands maux ; mais écoutez plusieurs fois cet orateur dangereux, vous retrouvez toujours les mêmes appréts, les mêmes tournures de phrases ; il n'a qu'un langage, toujours la même audace, il vous répète la même chanson dans tous les tons ; il commence doux, il anime sa voix, il tonne avant de finir ; c'est un vrai *crescendo* musical. On reconnoît sa tactique apprétée

Digitized by Google

qui lui sert dans tous les cas, dans toutes les circonstances, pour tous les sujets, et qu'il porte dans tous les lieux. Entendez-le dix fois, tout au plus, il vous fait pitié, si ce n'est horreur. Alors, avant de l'entendre, vous révoquez le beau discours qu'il va vous débiter. Après l'avoir entendu, vous frémissez en voyant les dupes de son astucieux langage faire prévaloir son avis. Ecoutez, au contraire, l'homme dont les moyens sont aussi simples que sa conscience est pure; il est toujours persuasif, ne vous fatigue jamais, on est de son avis en l'écoutant, on s'applaudit de penser comme lui, et notre conscience est en repos en opinant d'après la sienne.

Dans les sociétés particulières, le langage brillant et spécieux est moins redoutable. On sourit à l'homme ou à la femme qui nous séduit par le charme de son éloquence; on l'aime, mais on ne le croit point. « Aimable séducteur, est-on tenté de dire, tu m'entraînes, mais tes liens d'oripeau, se brisent contre la raison plus solide, pour peu que tu prétendes serrer tes

Digitized by Google

nœuds ». En société particulière, comme aux assemblées publiques, la simplesse et la bonhomie, persuadent d'un oui ou d'un non. Il est dans tout l'ensemble de l'homme de bien, des rapports si persuasifs entre sa physionomie et son pur laconisme, qu'aussitôt qu'il a parlé, on se dit : « oui, c'est ainsi que la vérité s'exprime; je me rends sans défiance à qui me persuade ainsi ». Je sais que par artifice, trop souvent on imite cette douce sérénité; je sais que l'intérêt fait de l'homme un caméléon trompeur; mais, ainsi que lui, il emprunte ses couleurs des objets qui l'environnent, c'est un miroir de réfraction qui n'a rien de réel et qui redoute la plus simple analyse.

Voilà ce que j'avois à dire sur les dangers de l'éloquence. La matière est loin d'être épuisée; mais, artiste tranquille, étranger aux procès et aux affaires, consterné, ne sachant que répondre à l'astuce que j'aperçois, peut-être entraîné vers la paresse de l'honnête homme, et comme a dit *Favart :*

Digitized by Google

Cédant toujours ce qui m'est contesté,
Pour éviter l'ennui de me défendre ;

je conviens que l'homme honnête et observateur, qui a vécu dans les conseils et les tribunaux, ajouteroit beaucoup à cet exposé. Mais je lui laisse sans regret l'expérience malheureuse des hommes déhontés, qui croient, dans leur rapine, trouver le bien-être de la fortune, en envahissant le bien des autres. Les malheureux ! ils se remplissent ainsi la conscience des serpens du remords, qui ne cessent de les ronger jusqu'à leur dernière heure. Là, cependant, toute illusion cesse ; ils se précipitent dans la tombe à l'aspect effrayant de la vérité terrible, qui, tôt ou tard, vient dessiller les yeux du pervers.

Digitized by Google

NOTE

DU DIXIÈME CHAPITRE.

(1) Combien les talens de nos célèbres avocats, ou défenseurs officieux, diffèrent aujourd'hui de ceux dont je parle ! leurs écrits sont des modèles où la simplicité, la douce éloquence, et sur-tout la vérité, sont réunies ; et toujours leur courage augmente quand il faut protéger l'innocence. Le temps n'est pas venu, mais un jour ils seront mis dans la balance à côté des plus fameux orateurs de l'antiquité, et *Thémis* sera juste aussi envers ses enfans.

Il est en France quelques états qui se sont toujours distingués par une probité sévère ; tels furent les curés, les notaires, les avocats, et les bas-officiers des gardes françaises. Il dépend du gouvernement de modifier l'esprit, d'élever les sentimens des hommes de beaucoup d'autres professions qui n'ont pas la fierté noble, la probité exaltée dont ils sont susceptibles. C'est un devoir pour lui d'honorer publiquement les hommes probes qui tiennent le premier rang dans leurs états respectifs ; c'est ainsi que l'émulation se propage, que chaque jeune homme prend en secret pour modèle celui qu'il est forcé d'estimer ; c'est ainsi que se forme l'esprit de corps qui se transmet de siècle en siècle.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Des vertus principales du Républicain.

Les dangers de l'éloquence, dont nous venons de parler, n'existent pas pour l'orateur qui plaide la cause de la liberté de l'homme. Les anciens Grecs et Romains se sont immortalisés par leur éloquence et leur enthousiasme pour l'intérêt de leur patrie. Il est si beau, il est si noble de parler pour tous; de dire *nous*, jamais *moi*, et de s'oublier ainsi soi-même par amour du bien public!

Le pacte social du républicain présente trois clauses indispensables à remplir, sans lesquelles nul gouvernement libre ne peut subsister. On peut nommer ces clauses les trois vertus sociales des républiques; si elles n'y sont connues, pratiquées, et respectées, l'homme doit nécessairement fléchir sous un maître. Ce sont, 1.° l'amour de la vérité, 2.° le sacrifice

Digitized by Google

raisonné et volontaire d'une partie de notre amour-propre individuel, que nous déposons sur l'autel de la patrie; 3.° le sacrifice momentané d'une part de nos intérêts personnels à la chose publique. Après l'avoir répété cent fois, nous ne dirons plus combien l'amour de la vérité est indispensable au bonheur de l'homme: ici, nous ajouterons seulement qu'il ne peut être libre sans cette vertu. Avec l'amour pour la vérité, on est digne de se commander soi-même; il faut un maître absolu, je le répète, pour les hommes en proie aux erreurs; et inspirer la liberté aux peuples dont l'instruction n'est qu'ébauchée, c'est les livrer à l'anarchie, le pire de tous les maux.

Il est difficile, dira-t-on, de faire entendre à l'homme, sous quelque gouvernement qu'il vive, qu'il doit préférer, ne fût-ce que momentanément, les autres hommes à lui-même. Dans l'amour du vrai se trouve le complément de tous les biens; je veux dire le sacrifice de son amour-propre et de ses talens personnels;

Digitized by Google

le second et le troisième point sont implicitement dans le premier. Les exemples multipliés que j'ai rapportés dans le cours de cet écrit sur cette vertu sublime, unique base de la société perfectionnée, prouvent évidemment qu'aimer l'ordre et la vérité, c'est savoir faire un léger sacrifice de ses intérêts au bien public auquel nous participons tous.

Pour bien analyser les abus moraux, il faut les ramener à leurs principes. Alors on voit qu'entre deux points, celui du départ et celui où l'on est arrivé, la chose s'est tellement dénaturée en route, qu'elle en est méconnoissable. Je veux croire, avec Voltaire, que

Le premier qui fut roi, fut un soldat heureux;

je veux croire encore que les hommes, souvent trop actifs pour eux-mêmes, et trop paresseux dès qu'il n'est question que de l'intérêt général, aimèrent à être gouvernés par les vertus et les talens, dont les couronnes et la noblesse furent le prix. Mais en consentant que les titres

Digitized by Google

fussent héréditaires, n'étoit-ce pas forcer les êtres privilégiés à se dénaturer ? Des hommes au-dessus des lois, flattés continuellement par la foule, pouvoient-ils se conserver purs et vigoureux ? Non. Une chose dans son principe est souvent bonne, mais elle subit la loi commune, elle augmente et décroît immanquablement : rien n'est stable, tout en nous porte l'empreinte de la fragilité humaine. La plus ancienne famille est donc souvent la plus usée; la plus noble, la plus souveraine peut être à la fin la plus idiote, par la raison qu'elle fut supérieure, et qu'elle a dû dépérir. Un prince d'ancienne date, peut être aujourd'hui dégénéré ; séparé du préjugé qui l'étaie, il tomberoit en poussière. C'est par le ridicule, me disoit un stoïque républicain, qu'il faut repousser ceux qui prétendent à des distinctions qu'on ne doit qu'à la vertu et au talent. Aussi remarquai-je qu'il appeloit *monseigneur*, tous les sots et les êtres contrefaits. Quant aux derniers, je lui observai qu'un bossu pouvoit être un

Digitized by Google

excellent homme. J'en conviens, me dit-il, mais le fait est rare. Il me cita un proverbe latin, qui dit : *Cavete signatis. Défiez-vous des gens marqués.*

Ceci seroit un point moral et philosophique à examiner : savoir si les êtres contrefaits au physique, peuvent être généralement des hommes purs au moral. Permettons-nous une courte digression sur cet objet.

Je pense qu'un être contrefait est dans une espèce d'état fiévreux ; c'est une machine dont la construction est inexacte. En outre, les sots les glosent, croyant se débarrasser eux-mêmes du ridicule dont on les charge. Cette double impulsion physique et morale que reçoivent les êtres contrefaits, doit les rendre actifs, hargneux et défians. Aussi remarque-t-on qu'ils sont ainsi, ou qu'ils ont de l'esprit ; et qu'un être incorrect au physique, qui tourne à bien, est un homme rare. Il sait mépriser les sots, il reste calme, il met à profit son activité naturelle, et devient, malgré sa difformité, peut-être même par

sa

Digitized by Google

sa difformité, l'homme qui peut servir d'exemple à bien d'autres, par ses bonnes qualités intellectuelles. Quant aux mœurs exemplaires, les êtres contrefaits semblent moins les ambitionner, et voici pourquoi. L'esprit se développe dans le silence, en lisant, en observant, et c'est ce qu'ils font avec plus de constance que les autres hommes, pour racheter leurs défauts physiques par leur esprit, leur gaieté et leur amabilité. Mais les mœurs consistent à se modérer sur les principales jouissances des sens, et en cela, ils ne sont pas assez bénéficiés de la nature pour faire des sacrifices de ce genre. L'homme doué de facultés plénières peut être indulgent envers les foibles, parce qu'il est fort; respecter l'innocence qu'il peut séduire; être continent, en modérant ses hautes facultés; mépriser la fatuité dont sa belle figure le dispense..... C'est communément par amour-propre que nous pratiquons les vertus sociales, et les hommes nous paient en éloges et en considération ces sacrifices vertueux. Mais l'homme

contrefait et mal-portant, est voué à toutes les abstinences que son régime lui prescrit ; on le met d'avance hors de lice pour tous les excès, et l'on n'attend de lui ni vertus, ni sacrifices. Alors son amour-propre renonce à la gloire du combat, il jouit du peu qui lui reste en s'y livrant entièrement; et souvent, ce qui n'est pour l'homme bien construit ou pour l'homme formidable qu'une velléité satisfaite et inappréciable aux yeux de la censure publique, devient pour l'homme contrefait un excès scandaleux qu'on lui reproche et qu'on blâme.

Revenons à notre objet. En France aujourd'hui, les ennemis de la chose publique répètent sans cesse ce propos : *Ce n'est pas assez d'être républicain, il faut en avoir les bonnes mœurs.* Ils ont raison ; mais aussi je dirai, que c'est assez d'être républicain pour que les mœurs s'épurent chaque jour ; l'orgueil de l'homme est le fléau des mœurs, j'en conviens ; mais la bassesse est une source d'immoralité plus vile et plus féconde.

Digitized by Google

D'ailleurs, si, par l'exemple des républiques anciennes et modernes, on prouvoit que les mœurs républicaines sont autant susceptibles de censure que celles des peuples moins libres, ce ne seroit pas une raison de préférer l'esclavage à la liberté. A parts égales de vertus et de vices compensés les uns par les autres, n'est-ce rien pour l'homme égoïste par nature, de pouvoir se dire sans cesse : je puis prétendre à tout ; nul n'est aujourd'hui au-dessus de moi que je ne puisse commander un jour au nom de la loi ; et si ce n'est pas moi, ce sera mon fils ?

C'est par des institutions nobles, énergiques, qu'il faut préserver l'homme de lâcheté, et lui rappeler la justice de ses droits. L'intérêt particulier dégrade tous les hommes ; l'intérêt général les ennoblit. Les fêtes d'un peuple libre ont quelque chose d'imposant, que ses ennemis mêmes sont forcés d'admirer. Le Républicain se sent plus fort, plus animé de l'esprit national ; et l'esclave doit se trouver bien petit au milieu d'une telle nation rassemblée.

Digitized by Google

L'art enchanteur que j'ai cultivé toute ma vie, peut contribuer puissamment au bon effet des mœurs en général, des cérémonies et des fêtes républicaines ; c'est pourquoi nous allons entrer dans quelques détails à ce sujet.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

De l'influence de la Musique sur les mœurs. Des Fêtes nationales.

§. I.er

Opinion des anciens Philosophes sur le premier de ces deux objets.

Presque tous les anciens législateurs et les philosophes moralistes, ont senti et affirmé que la musique influence directement les mœurs ; que c'est véritablement leur porter atteinte, que de changer la musique d'un peuple ; que l'harmonie est la seule science qui ait un charme assez puissant pour diriger la sensibilité, et par suite la pensée et la volonté de l'homme vers toutes les sciences où la sensibilité est nécessaire ; qu'elle le conduit, malgré lui, à l'aménité, à l'amour de son semblable ; enfin, qu'elle seule peut

Digitized by Google

le rendre tel qu'il doit être pour pouvoir vivre avec d'autres hommes dans la même société.

Il me seroit aisé de rechercher et de rapporter mille citations qui viendroient à l'appui de ce que j'avance ; mais j'aime mieux ajouter une preuve à cette vérité déjà démontrée par les anciens philosophes, que de répéter leurs doctes avis. Considérons néanmoins qu'une même musique auroit des résultats différens, chez l'homme dont l'imagination s'exalte aisément, ou chez celui dont les nerfs sont difficiles à émouvoir, ou, ce qui revient au même, auquel il est difficile de procurer des sensations vives. Au son d'une lyre à quatre cordes, l'esprit des Grecs s'élançoit jusque dans les nues, tandis que le nôtre, excité par tout un orchestre, voltige gracieusement sur le gazon. On voit que la partie n'est pas égale, et qu'un lévier de fer n'est pas plus puissant qu'une plume, selon les localités et l'objet qu'il faut mouvoir.

Par-tout où l'on a voulu civiliser les

hommes, les instituteurs des nations ont commencé à parler au cœur des sauvages avant de s'adresser à leur raison. Dans le Paraguay, les Jésuites, qui entendoient si bien l'art de la séduction, s'asseyoient tranquillement sur l'herbe pour y exécuter quelques airs de flûte ; ils n'invitoient pas les nationaux à s'approcher d'eux ; mais, attirés par la douceur des sons, tels que les oiseaux de nos cages encore mal apprivoisés, chaque jour ils faisoient un pas de plus et finissoient par se mêler dans le groupe mélodieux pour voir de plus près, et souffler grossièrement dans l'instrument enchanteur qui les avoit attirés.

§. II.

Que les hommes sont par-tout différens.

Chaque peuple a ses qualités et ses défauts, qui lui sont donnés par son climat, son gouvernement et la nature de ses occupations habituelles. Tous les peuples des pays chauds sont doués d'une vive imagination ; ils sont adroits, rusés, fort

Digitized by Google

amoureux et mélancoliques. Les hommes habitant une zone tempérée, sont gais, lestes et volages ; ils inventent peu, parce qu'ils manquent de patience; mais, dans leur activité, ils sont capables des plus grandes choses. Ceux des pays froids sont robustes, patiens, inventifs en mécaniques, terribles à la guerre; résistent à toutes les fatigues ; leurs passions, leur mélancolie sont internes, ce qui les rend défians et peu expansifs. En outre, gouvernés despotiquement sous quelque climat que ce soit, les hommes sont souples et fourbes; ceux des gouvernemens plus libres, sont peu complimenteurs (*), mais francs et sûrs dans le commerce de la vie. Au reste, les pays chauds nous ont montré quelquefois des hommes durs et constans. Les pays tempérés ont eu leurs amans passionnés, tels qu'*Héloïse* et *Abeilard* en France. Les pays froids ont

(*) Ce mot semble dire bien naïvement ce qu'il dit : *compli-menteur !* Je suis fâché qu'à l'infinitif du verbe on ne dise pas *complimentir*.

Digitized by Google

vu naître des poètes remplis d'imagination, tels qu'*Ossian*, *Pope* et *Gesner*. Mais quoique la nature se plaise quelquefois à sortir de ses règles, c'est d'après ses résultats généraux qu'il faut la considérer. Il en est des hommes comme des productions de la terre; ce n'est qu'avec des soins qu'on peut acclimater une plante exotique; tandis qu'au pays où elle est indigène, elle forme sans culture les plus vastes forêts (*). Dans les arts d'imagination, sur tout, le germe de la chose, le trait de génie est d'abord trouvé par les hommes des pays chauds (**). Cette production simple passe ensuite dans les

(*) Ceci me rappelle une anecdote peu connue du vertueux *Malesherbes*. Il dit, avec joie, à un de ses amis, *j'ai un cèdre du Lyban ! allons le voir dans mon jardin*. Ils arrivent. L'ami qui cherchoit dans les airs, court aux cris de *Maleskerbes*, assis par terre, qui lui montre un rejeton de deux pouces.

(**) Quelques auteurs semblent croire que la poésie des anciens Bardes a précédé l'Iliade; je m'efforce en vain de croire à cette assertion; je vois souvent dans *Ossian*, l'imitateur d'*Homère*; je vois une plante grecque transportée dans le nord.

Digitized by Google

contrées du nord, où elle se perfectionne en prenant plus de force ; c'est-à-dire, que les hommes de chaque climat différant des premiers, en retranchent, ou y ajoutent ce qui convient à leur façon de sentir. La chose ainsi modifiée vaut mieux pour ceux-ci, mais elle est détériorée aux yeux des premiers inventeurs, ennemis de l'analyse et des amplifications.

§. III.

Que les hommes, différant par leur climat, leur langage....., doivent être sensibles à différens genres de musique.

La sensibilité humaine étant différente selon les divers climats, les passions et la musique, qui en est l'interprète, doivent suivre ces degrés de sensibilité (*). La musique des hommes du midi, qui retrace l'accent des passions tendres, plaît d'abord à tous les hommes du nord.

(*) Voyez le chapitre de la sensibilité, tome II des Essais sur la musique.

Digitized by Google

Cependant, une musique toujours passionnée est au-dessus de leur sensibilité ; s'ils l'adoptent, bientôt ils la tempèrent par des inflexions plus calmes. La musique vraiment nationale des climats tempérés, est trop vive, trop dansante pour les peuples du midi et du nord. Celle du nord, proprement dit, ne plaît que partiellement à l'homme du midi ; elle ne dit pas assez, n'est pas assez expressive pour leurs ames passionnées. Elle est trop lourde pour les hommes des zones tempérées.

§. IV.

Influence des différens climats sur les hommes qui les habitent.

En général les hommes du midi ont un secret sentiment, une réminiscence secrète qui leur dit que nous fûmes jadis barbares. Encore aujourd'hui, ils nous imposeroient par la force de leurs sentimens passionnés, si nous ne leur imposions à notre tour par nos forces physiques, notre patience à chercher les résultats

Digitized by Google

de chaque chose, et la profondeur de nos raisonnemens.

§. V.

Régime désirable entre les différens peuples.

Peuple soupirant, peuple dansant, peuple frappant, comment pouvez-vous jamais vous accorder ? Par la raison. De même qu'on est obligé de tempérer les sons qui composent les intervalles ou les accords musicaux, pour les rendre supportables à l'oreille, c'est par un tempérament raisonné que vous parviendrez à former harmonie entre vous (1). La philanthropie veut que tous les hommes vivent en frères, ils y parviendront, quoique la nature de leurs différentes passions s'y oppose : mais, de même que les vents salutaires parcourent les contrées du globe, les uns pour réchauffer, les autres pour rafraîchir ; de même les hommes doués de passions diverses, doivent, en invoquant la raison, la vertu, se communiquer ce qui leur manque réciproquement ; sans ce

Digitized by Google

tempérament raisonnable et vertueux, les orages moraux seront toujours plus dangereux que ceux de l'atmosphère (*).

§. VI.

Moyens que nous présente la musique pour tempérer et accorder les passions des peuples divers.

C'est par une musique opposée à celle qui est naturelle aux différens peuples, qu'on parviendroit à tempérer leurs passions trop véhémentes, ou à leur communiquer de l'énergie. Ordonner par l'organe des lois, c'est violence ; captiver les sens par des sons mélodieux, c'est une séduction. La différence qui existe entre ces deux moyens de parvenir au même but, est notable ; le premier moyen entraîne punition envers le réfractaire aux lois; le second est préférable, en ce qu'il ne donne que des plaisirs aux hommes, qui obéissent sans qu'il s'ensuive

(*) Nous reproduirons le même objet sous des rapports plus étendus, au paragraphe XIII.

Digitized by Google

aucune peine de leur désobéissance. Enfin, l'un punit les crimes commis, l'autre les prévient.

§. VII.

Des institutions musicales.

Les institutions musicales, appliquées à la restauration des mœurs, seroient une séduction sans doute, mais innocente et vertueuse. *O imitatores, servum pecus !* s'écrioit *Horace*, en parlant des hommes. En effet; s'ils sont furieux, peignez-leur le calme enchanteur de l'ame, ils s'apaiseront. S'ils sont efféminés et indolens, faites-leur entendre des sons énergiques, et la vigueur se peindra dans leurs yeux.

§. VIII.

Pour les peuples du midi.

Les peuples adopteront toujours la musique qui leur est propre, et que leur climat inspire, à moins qu'on ne les provoque à en adopter une autre. S'ils sont heureux, ne changez pas leur musique; n'ajoutez pas même une corde à la lyre,

Digitized by Google

disoit un philosophe grec, sinon vous aurez quelque révolution populaire à essuyer. Mais si tel peuple est indolent, énervé, et que cette apathie soit funeste à son état politique, alors changez sa musique efféminée en sons aigus; remplacez la lyre par les instrumens à vent; promenez des troupes guerrières dans les rues, frappez les tambours, les cimbales sur des rhythmes inégaux et vigoureux; donnez aux hommes une occupation qui les éloigne souvent des femmes, et dans peu de temps les soupirs de ces hommes voluptueux seront remplacés par des cris énergiques.

§. IX.

Pour les peuples des régions tempérées.

Dans une brochure sur la musique, on a dit que Dieu s'étoit servi du maître de musique de la dernière reine de France, pour ranimer, par ses accords nerveux, le courage abattu des Français, qui avoient besoin d'une révolution; et, ce qui va sans dire, pour punir cette jeune princesse de

Digitized by Google

ses égaremens. Ce pauvre *Gluck*, homme fort pieux, ne s'attendoit pas qu'après sa mort il seroit transformé en esprit infernal pour venir, vingt ans avant la révolution, préparer la punition de son élève, qui d'ailleurs, à Vienne, comme à Paris, l'avoit toujours comblé de ses bontés. Mais, comme le pense l'auteur de cette brochure et tout homme sensé, les secrets de la providence sont infinis. Nous ajouterons cependant que les causes d'un événement ne manquent jamais aux hommes, après la catastrophe.

Long-temps avant que *Gluck* vint à Paris, ma musique étoit répandue dans tous les spectacles lyriques de la France, et dans les concerts. Ma musique n'est pas aussi énergique que celle de *Gluck*, mais je la crois la plus vraie de toutes les compositions dramatiques; elle dit juste les paroles suivant leur déclamation locale: je n'ai pas exalté les têtes par un superlatif tragique, mais j'ai révélé l'accent de la vérité que j'ai enfoncé plus avant dans le cœur des hommes. Et s'il est vrai que j'aie contribué

contribué à donner plus de charmes, à faire aimer davantage la vérité dans un pays où tout étoit alors illusion et préjugé, j'ai rendu aux hommes le premier et le plus éminent des services qu'on pût leur rendre. *Gluck* est venu dix ans après moi, il a semblé dire aux Français : ce n'est pas assez de croire à la vérité que vos philosophes vous ont révélée dans leurs livres; il faut agir maintenant avec l'énergie que mes chants vigoureux sauront vous inspirer. . . . . Mais quand j'observe que les partisans de ma musique et de celle de *Gluck* étoient presque tous royalistes, parce qu'ils dépendoient de la cour, je dis alors que la révolution a eu d'autres causes plus puissantes encore que la musique, et je m'en tiens à celles que j'ai rapportées précédemment.

Ce sont sur-tout les peuples des zones tempérées qu'il est aisé de conduire aux bonnes mœurs par les charmes de la mélodie. Ils ne sont pas les plus sensibles, mais ils sont les plus vifs, les plus inconstans, et conséquemment les plus prompts

à suivre l'impulsion qu'on leur communique. Rarement chez eux on aura besoin de déraciner des vices trop invétérés, leur mobilité naturelle les préserve d'ancienne rouille : mais la vérité, les vertus sociales ne sont pas plus innées chez eux qu'ailleurs, et elles doivent leur être inspirées par des institutions douces, sentimentales, telles que celles dont nous donnerons l'idée aux paragraphes douzième et suivans.

§. X.

Pour les peuples du Nord.

Le physique et le moral de ses habitans correspondent avec l'âpreté du climat; c'est pourquoi les peuples du nord sont ceux qui ont le plus grand besoin des institutions musicales : une harmonie plus fortement calculée que sentimentale leur est naturelle. Ils sont enclins à se servir d'instrumens dont la force matérielle frappe plus les oreilles que le cœur. Les Grecs alloient aux combats au son des flûtes enchanteresses : les tambours, les timbales,

Digitized by Google

les cors, les trompettes, les trombones et les cymbales, sont nés dans le nord. Servons-nous-en pour rendre son énergie à l'homme efféminé et avili ; mais que les peuples qui méconnoissent l'urbanité, la compassion et la douce tolérance, soient investis des charmes de la mélodie ; que l'opéra italien soit introduit dans les villes du nord ; que les musiciens, que les chanteurs de ce pays y viennent, pour ainsi dire, inoculer leurs accens voluptueux. C'est aux législateurs d'un pays, c'est aux premiers maîtres de l'harmonie sociale à distinguer le degré de mollesse ou d'énergie dont le peuple qu'ils gouvernent a besoin pour être heureux ; c'est à eux à déterminer, à rendre populaire le genre de musique convenable, s'ils veulent épargner aux hommes des révolutions qui ne sont jamais que le dernier terme des longues souffrances des peuples désespérés. Craignez, dira-t-on, de fournir des armes qui peuvent seconder la politique des tyrans pour asservir les peuples ! Hé ! de quoi ne peut-on pas abuser ?

quand, au nom d'un Dieu de paix, on a jadis égorgé la moitié de la race humaine pour savoir quels honneurs, quel culte on rendroit au créateur de l'univers ? Nous supposons des législateurs humains, dont le nom sera béni de race en race. Quant à ceux qui, dans le dédale tortueux de leur politique, trompent les hommes qu'ils gouvernent en despotes, leur dernière heure est sonnée, ils vont disparoître. Un *Marc-Aurèle*, un *Henri IV*, un *Fénelon*, digne d'une couronne, peuvent encore régner seuls et rendre leurs peuples heureux; mais un tyran égoïste n'a plus de place sur la terre quand l'instruction devient générale.

§. XI.

Pour les Nations sauvages ou peu civilisées.

L'homme peu civilisé de toutes les régions, même des zones tempérées, incline plus à la paresse qu'à l'activité. Il vivroit seul, s'il n'étoit forcé, par ses

Digitized by Google

passions, à communiquer avec ses semblables. Mais l'amour le pousse vers les femmes; dès l'aurore, la cupidité, l'avarice, l'éveillent, et lui disent que le clos de son voisin est plus soigné que le sien; il se met en sueur pour le surpasser. L'amour-propre se saisit de lui s'il réussit; le dépit, la haine, la colère, la rage, ont leur tour si l'on méprise ou si l'on dégrade ce qu'il a fait, ou si l'on veut lui enlever sa femme ou sa nourriture. Toutes les passions funestes naissent, comme on voit, de la société qu'établissent l'amour pour les femmes, les enfans qui lui succèdent, et le besoin que nous ressentons tous de nous prêter des secours mutuels. Mais il n'est guère de société qui ne soit assujettie à certaines lois protectrices des propriétés de l'homme et de sa chère paresse (2). Puisque les sauvages mêmes ont besoin de lois pour s'assurer ce qu'ils possèdent chacun en particulier, ils ont dû nommer des magistrats auxquels ils s'en rapportent, tandis qu'ils s'occupent de leur propriété. C'est ainsi que par paresse

Digitized by Google

et par intérêt, le trésor le plus précieux de l'homme, sa liberté, se trouve aliéné. Il semble dire : que m'importe la chose publique, pourvu que je fasse mes affaires ? il ne pense pas que si le pays est envahi, s'il succombe de quelque manière que ce soit, toutes les fortunes particulières restent anéanties. C'est dans ces momens de crise que le plus fort ou le plus adroit devient chef de la nation qu'il a sauvée, ou qu'il a mise exprès à deux doigts de sa perte pour, à temps, la tirer du précipice. Alors chacun recherche la faveur du nouveau prince, pour pouvoir se passer des autres hommes, et même pour les dominer. De son côté, le parvenu, dans l'excès de son délire, accueille, caresse, distribue des grâces...., c'est un homme adorable ; chacun remet entre ses mains les richesses de l'Etat, pour qu'il lui en rende une plus grosse part que celle qu'il possédoit déjà ; enfin, on se met tellement dans la dépendance du chef qu'on vient d'élever et de pousser sur le trône, qu'il devient un tyran quand bon

Digitized by Google

lui semble, tandis que ses dupes, alors repentantes, restent long-temps subjuguées. Néanmoins si, dans leur oppression, elles réclament les secours de quelque nation prépondérante, c'est par les accens d'une musique mâle et guerrière qu'elle rappellera leur courage. L'homme, comme nous l'avons dit, est né paresseux; mais poussé par les passions de l'orgueil et de la vengeance, il semble ne sortir de son état d'insouciance que pour être impérieux et féroce. C'est donc par l'impulsion d'une harmonie douce ou vigoureuse, qui agit directement sur les nerfs et sur les fibres du cerveau, qu'il est aussi aisé d'atténuer la férocité habituelle, que d'inspirer le courage aux hommes abattus sous le joug du despotisme. Au reste, depuis long-temps il n'est pas de corps militaire sans musique, comme il n'est pas de ruche sans trompette, et c'est le roi-mouche qui est seul musicien de son empire. Il est, sans doute, plusieurs moyens physiques et moraux pour calmer, pour ranimer le courage des hommes; mais

Digitized by Google

le plus direct et le plus sûr est de les conduire par une musique convenable. L'homme dont on exige quoi que ce soit, discute, raisonne, se révolte aisément; mais séduit par l'harmonie, il va de lui-même à sa destination; il obéit en même temps à son penchant et à la loi.

§. XII.

Des Fêtes publiques.

Les grandes assemblées, soit en conseil législatif, en tribunal, soit d'une nombreuse famille, soit d'un corps de savans tel que l'institut, ont un aspect imposant pour tous les hommes, quels que soient leurs mœurs et leurs préjugés. C'est là que l'honnête homme, connu par sa longue probité et son bon esprit, se distingue comme l'astre brillant des cieux; c'est là qu'environné de ses immoralités, le pervers ose à peine lever les yeux. Les fêtes publiques sur-tout, qui rassemblent toute une nation, élèvent l'ame de l'homme le plus dur à émouvoir. L'idée

Digitized by Google

de Dieu est innée dans l'homme, car tous les hommes sont pieux ; si ce n'est journalièrement, c'est aux époques frappantes et inattendues de leur vie, ou à l'instant de leur mort. Mais si à son réveil, seul dans son réduit en voyant le soleil se lever, l'homme pieux envoie l'élans de sa reconnoissance vers son créateur ; réuni avec ses frères, confondant son hommage avec celui de la multitude, environné d'une pompe majestueuse digne du père des hommes, alors il frissonne, et croit voir descendre la majesté divine au milieu du peuple rassemblé et invoquant son Dieu. L'emplacement le plus auguste pour ces sortes de réunions est sans doute une rase campagne sous la voûte des cieux ; mais dans un climat où l'intempérie des saisons, l'inconstance des temps sont aussi fréquentes que parmi nous, un temple est nécessaire (*) ; qu'il soit environné d'arbres mystérieux où le peuple

(*) A Paris, le sol, la position des Champs-Elysées, semblent être destinés pour recevoir ce temple.

Digitized by Google

puisse se recueillir, d'où il puisse entendre les chants religieux, s'il ne peut entrer dans l'enceinte (*).

Dans cet asyle sacré, tout doit être grand. C'est le Panthéon de Rome qui doit lui servir de modèle ; une forme ronde, mais plus vaste encore, une seule ouverture qui laisse voir le ciel, une enceinte élevée, seul lieu réservé pour les magistrats et pour les vieillards respectables. C'est là qu'il faut un orchestre formidable ; cent voix, soutenues d'un orgue immense, mais le tout absolument voilé et caché, dans des tribunes, au regard du public ; c'est alors que l'homme se rapproche du Dieu de toutes les nations.

Chaque fête républicaine s'y célébrera ; peu de discours, ils seroient inintelligi-

(*) Au coucher du soleil, dans une campagne riante, quel homme, quel voyageur en approchant d'un temple, n'a pas été ému en entendant les chants unanimes de tout un village rassemblé pour invoquer son Dieu ? De quelque nation que soit cet homme, turc, juif ou chrétien, si ses paupières ne se sont pas mouillées, si son cœur n'a pas tressailli, je ne voudrois pas être seul avec lui dans le bois voisin.

Digitized by Google

bles pour le peuple, à moins qu'une voix forte ne puisse s'y faire entendre distinctement. Que les cérémonies ne soient jamais longues, qu'on en voie, avec regret, approcher la fin. Que toutes les fêtes commencent par un hymne à l'Etre suprême ; qu'il soit chantant, large, aisé à retenir, comme doit être toute espèce de musique populaire, afin que chacun puisse y mêler sa voix ou ajouter une partie à l'harmonie, si l'instinct musical l'y convie.

Dès que ces hymnes auront été adoptés par le peuple, qu'on n'en change jamais. Après une pause, pendant laquelle régnera le plus auguste silence, qu'un second hymne, analogue à la fête du jour, se fasse entendre : triomphant, si l'on consacre quelque victoire, si l'on couronne en ce jour quelque guerrier magnanime qui vient de sauver sa patrie : noble, mais jamais lugubre, si l'on célèbre l'apothéose d'un grand homme qu'on va de suite déposer au Panthéon (*) : aimable, si l'on

(*) Un jour qu'on parloit de la restauration du Panthéon, à une séance particulière de l'institut, il

célèbre la fête de la belle jeunesse : champêtre, si c'est le jour consacré à l'agriculture..... Un second silence succède; enfin, qu'un troisième et dernier hymne, vif, exprimant la jubilation, dise aux citoyens : *Vous avez rempli vos devoirs envers Dieu, la patrie et vos frères qui ont bien mérité d'elle; allez, peuple de la grande nation, allez et réjouissez-vous.*

§. XIII.

Des Instituteurs particuliers ou des Maîtres de pension.

On remarque, en général, que les

---

me vint une idée que je communiquai à un de mes confrères, architecte. Je voudrois, lui dis-je, que le Panthéon fût surmonté d'une statue colossale de la Renommée, embouchant sa trompette; que le corps de la statue contînt un énorme tuyau d'orgue correspondant à un soufflet proportionné qui fût dans l'intérieur du dôme, et qu'à l'instant où finit la cérémonie de l'apothéose du grand homme qu'on dépose ce jour-là au Panthéon, le président, au milieu d'un silence, auquel les spectateurs se prêteroient volontiers, tirât un cordon qui fît sonner trois fois la trompette immense de la Renommée.

Digitized by Google

hommes non musiciens, ou peu amateurs de la musique, ont une sécheresse d'ame qui se fait sentir dans leurs mœurs comme dans leurs productions s'ils sont auteurs ; productions d'ailleurs exactes, excellentes à ce défaut près. Pourquoi les peuples du midi aiment-ils tant la musique? Parce qu'ils ne peuvent mettre à exécution qu'une mince partie de leurs nombreux désirs passionnés, et qu'ils chantent le reste sous le voile de l'allégorie. Tout homme qui chante passionnément, ou qui promène ses doigts sur un instrument, raconte souvent ce qu'il ne peut et n'ose dire ni en prose ni en vers : et les hommes sont moins dangereux lorsqu'ils se plaignent, que quand ils étouffent leurs désirs passionnés. Chanter ses besoins, ses malheurs, c'est être à moitié consolé. Renfermer ses passions dans son cœur, ce n'est pas toujours les vaincre, c'est le plus souvent préparer une explosion funeste à la société et à l'individu, et en attendant, tromper les hommes sous des dehors hypocrites. L'art du législateur est

Digitized by Google

d'alimenter les passions douces, et d'éloigner ce qui peut exaspérer les passions violentes; mais il doit bien plus souvent mettre un frein aux passions en général, qu'il ne doit les exciter; car, faire une chose avec passion, ou avoir la passion d'une chose, c'est l'aimer exclusivement, avec excès, et presque tous les excès sont nuisibles à la société, même ceux de la vertu. Excepté donc le cas où une nation seroit trop efféminée, on ne risque jamais rien d'entretenir la sensibilité humaine, et la musique est celui de tous les arts qui la provoque et l'alimente davantage. En comparant les passions humaines aux sons qui, entre eux, forment une harmonie, on trouve, comme nous l'avons déjà insinué, un singulier rapprochement, qui faisoit dire figurément à *Platon* et à *Pythagore*, que l'univers physique et moral, étoit tout entier dans la musique. En effet, tous les musiciens savent qu'on ne peut changer de ton ou de gamme sans tempérer quelques sons; que toujours des quintes justes, est un excès harmo-

Digitized by Google

nique; que tel son, sans nul tempérament, vous conduit aux tons qui lui sont relatifs, mais que si vous sautez à une gamme éloignée, le même son a besoin d'être tempéré pour y arriver sans effort. On peut remarquer le même jeu entre les passions des hommes. Les passions douces n'ont pas besoin de tempérament; avec des passions douces, on parcourt toutes les situations de la vie sans orages, ni pour soi ni pour les autres; mais les passions violentes, sur-tout les passions tristes, ont besoin d'être modérées, retenues par des lois sévères: c'est là leur tempérament nécessaire pour que l'harmonie sociale ne soit point détruite. Je le répète donc, on ne risque rien en entretenant la sensibilité dans le cœur des hommes; et pour l'entretenir, il faut les rendre tous plus ou moins musiciens. Le gouvernement a établi un conservatoire de musique, où des professeurs de tous genres sont payés pour enseigner cet art; mais jusqu'à présent, les seuls enfans des deux sexes qui se destinent à l'état de musicien

Digitized by Google

s'y présentent, et leur nombre est suffisant pour occuper cent quinze professeurs. Le conservatoire de musique ne suffit donc pas pour remplir les grandes vues sociales dont nous parlons ; et chaque instituteur particulier doit, à l'aube du jour, commencer ses travaux par un concert harmonieux exécuté par ses élèves. Une demi-heure doit être consacrée à chanter un hymne à l'Etre suprême, exécuté à grand orchestre. Le soir, avant ou après le souper, on y doit de même exécuter quelques morceaux de musique de différens genres (*). Un associé du maître de la pension doit être bon musicien. La troupe

(*) Quelque pédant voudroit sans doute ici que je fisse cent distinctions, en opposant aux vices de chaque enfant, tel genre de musique qui les combat : élever au son de la flûte traversière, ceux des enfans qui inclinent à la cruauté ; élever un poltron dans une contre-basse..... C'est quand on veut trop exiger qu'on ne fait rien. Il me suffit d'entretenir la sensibilité par un usage fréquent de l'harmonie ; il me suffit de faire exécuter tous les genres de musique, afin que chaque caractère trouve son correctif, et se l'applique de soi-même.

harmonique

Digitized by Google

harmonique sera d'abord peu nombreuse, mais chaque jour elle augmentera, car les concerts du matin et du soir donneront une vive émulation aux enfans, qui chaque jour d'ailleurs prendront une heure de leçon. Ne faudra-t-il pas autant de professeurs qu'il y a de différens instrumens dans un orchestre, sans compter le chant ? Non. Nous avons à Paris un grand nombre de musiciens allemands qui peuvent professer dans tous les genres, et c'est aux écoles publiques d'Allemagne qu'ils se sont formés. Mais ils prononcent mal le français, dira-t-on, peuvent-ils enseigner la partie vocale? Oui. *Gluck* étoit, j'en suis sûr, un excellent maître de chant, malgré sa prononciation tudesque. C'est auprès des compositeurs, que le meilleur chanteur trouve chaque jour de quoi se perfectionner. Mais un seul professeur pourra-t-il suffire à l'éducation musicale de tant d'enfans ? Si la pension est nombreuse, son revenu est proportionnel, et rien n'empêche qu'on ne prenne trois professeurs au lieu d'un. Les musiciens

ont beaucoup perdu par l'abolition des chapitres en France ; c'est une ressource que je leur offre, et j'anoblis leur profession en la rendant aussi directement utile aux mœurs.

Il me reste un mot à dire au sujet des enfans qui ont des dispositions extraordinaires pour quelque partie de l'art musical. Ni le conservatoire de musique, ni les pensions particulières ne leur suffisent ; il faut qu'ils soient soignés particulièrement par les plus excellens maîtres. Cependant, ce peut être la fille d'une ravaudeuse, la fille d'une marchande de pommes qui est douée d'une voix rare. Voici ce qui se pratiquoit à Rome dans le temps que j'y étois : Un jeune homme souvent mutilé (3), ou une petite fille pauvre, se présentoit hardiment chez un des premiers compositeurs ; si l'élève avoit des dispositions, une belle voix, le maître se chargeoit de son éducation, le faisoit habiller proprement (*),

(*) *Casali*, mon maître, se chargea d'une petite mendiante qu'il fit vêtir et dont il prit soin, parce qu'elle avoit une voix céleste.

Digitized by Google

et lui donnoit deux amples leçons par jour. Mais avant tout, un contrat étoit passé entre le maître et les parens de l'élève, fille ou garçon; le premier s'obligeoit à le rendre capable de *réciter* sur la scène lyrique, chanter dans les églises ou dans les concerts, et les parens abandonnoient au maître la moitié de tout ce que leur enfant gagneroit pendant dix ans; en outre, qu'il ne pourroit contracter aucun engagement relatif à son talent, qu'il ne fût signé et consenti par son maître. On comprend qu'il avoit un puissant intérêt à le rendre habile le plutôt possible.

Digitized by Google

NOTES

DU DOUZIÈME CHAPITRE.

(1) L'art de marier les sons ou les couleurs, est, je crois, encore un secret, même pour les mathématiques. Moins on emploie de sons, et sur-tout de modulations pour faire un air, moins le tempérament entre les sons est nécessaire. Un air composé de deux ou trois sons seulement, n'a pas besoin de tempérament. Plus on use de modulations dans un morceau de musique, plus il faut tempérer les sons qui le composent pour qu'ils soient mutuellement d'accord.

D'*Alembert* parloit un jour devant moi, et j'étois jeune homme alors, du tempérament et des petits chevalets qu'on pose sous la corde sonore pour la diviser, et calculer ensuite ces divisions qui forment les intervalles musicaux. N'oubliez pas, lui dis-je, les places qu'occupent vos chevalets, qui emportent une partie quelconque de la corde. Il parut frappé de cette observation. Un facteur d'orgue m'a dit qu'un tuyau posé dans l'orgue à côté d'un petit ou d'un grand tuyau, haussoit ou baissoit. Si après avoir presque achevé son tableau, un peintre s'avise d'envelopper une de ses figures d'une draperie écarlate, il se sent forcé d'ajouter mille nuances dans l'ensemble du tableau. Si c'est une draperie d'une couleur tendre qu'il ajoute, elle le force à tempérer cent endroits qui pour lors lui semblent durs.

Digitized by Google

(2) Même dans nos grandes sociétés plus policées, nous ne travaillons maintenant que pour pouvoir un jour être paresseux tout à notre aise. Nous voyons le marchand se promettre la tranquillité dans sa maison de campagne, lorsqu'il aura, dit-il, arrondi sa fortune ; mais le plus souvent, il contracte tellement l'habitude du gain, qu'il s'ennuie au sein des travaux champêtres dont il ne peut plus apprécier les douceurs.

(3) Heureusement on ne mutile plus en Italie pour faire des chanteurs *Soprani*. Je me rappelle l'histoire d'un fameux castra, que racontoit à Paris un ambassadeur de Naples. — « Vous avez entendu le fameux N...., M. l'ambassadeur? — Oui, il chante bien, mais c'est un ingrat. — Comment, un ingrat? — Le voici. Il étoit petit commissionnaire à la porte de mon palais, je remarquai qu'il avoit une voix superbe, je le fis habiller, nourrir, je payai son maître de musique et le chirurgien qui lui fit l'opération ; Hé, bien, il ne m'a jamais remercié ! »

CHAPITRE XIII.

Des Mensonges permis.

PUISQUE, dans tout le cours de cet ouvrage, nous avons révélé combien le mensonge remplace trop souvent la vérité dans les diverses actions des hommes, il convient de désigner quelques circonstances où la feinte, la fiction ou le mensonge semblent inévitables.

Toute vérité n'est pas bonne à dire, nous apprend un proverbe qui est aussi vieux que le premier homme. Cependant, cette vieille maxime ne dit pas que le mensonge soit permis, ni même tolérable; mais qu'en mainte occasion, nous ne sommes pas obligés de révéler une vérité qui nuiroit à nos intérêts ou à ceux d'autrui que nous voulons épargner. Je suis fâché qu'il faille composer avec la vérité; mais la nature nous apprend qu'il est des circonstances où la dissimulation de la

Digitized by Google

vérité est aussi naturelle qu'une éclipse de soleil. Que de ruses n'emploient pas le renard, le chat, l'araignée, pour attraper des poules, des souris, des mouches ! L'intérêt de leur conservation fait une boucherie continuelle des animaux, qui, presque tous, se nourrissent les uns des autres, et l'homme arrive le dernier pour tout dévorer : car, si tel animal lui répugne, comme nourriture, sa peau ou quelque autre partie de son être, lui est d'abord utile, ensuite nécessaire par l'habitude de s'en servir. Que de ruses nous employons à la guerre ! et que nous regardons comme permises parce qu'elles sont réciproques. Si *Lycurgue*, dans sa république, n'avoit pas permis le vol, pourvu qu'il fût fait avec adresse, car la loi punissoit le voleur mal-adroit qui étoit découvert sur-le-champ (*) ; si l'instinct de tromper, si cher à la race humaine,

(*) Comme il est presque impossible que tôt ou tard un vol ne soit pas découvert, sans doute qu'un temps étoit limité, après lequel le voleur étoit absous par la loi.

Digitized by Google

n'avoit pas été protégé par les lois de Sparte, quel superbe et nouveau code de morale nous aurions aujourd'hui à proposer aux hommes de notre siècle ! que de plumes avides de gloire immortelle développeroient, dans le plus grand détail, tous les modes pour bien mentir, pour voler et tromper son semblable avec autant de grâce et d'esprit que d'adresse !

Lycurgue a bien connu l'homme et la nature du gouvernement qu'il vouloit établir pour se défendre contre ses voisins envahisseurs, mais il semble qu'il ait eu une autre idée encore, celle d'abandonner l'homme à son instinct pour le forcer d'être vrai. Il semble avoir dit en lui-même : « Si je te défends les femmes libres » de se donner, tu vas forger mille men- » songes pour te les procurer ; et si tu de- » viens dissimulé dans ce point capital » de tes mœurs, bientôt tes discours, tes » actions ne seront qu'un tissu de men- » songes ; eh bien ! pour les bien choisir, » pour t'arracher le voile de l'hypocrisie, » vois-les nues dans les jeux publics ;

Digitized by Google

» contente tes désirs, mais ne ments
» point. C'est un roman amoureux que
» dans ton délire tu ne manquerois pas
» de composer en amollissant tes mœurs;
» non, c'est la vérité morale, c'est l'esprit
» militaire que je veux établir. Point de
» prestiges dans les choses naturelles;
» sois homme, valeureux, vois chaque
» chose pour ce qu'elle est, et sois vrai
» en toute chose. Prétendre te démentir
» sur tes propres sensations, cela est im-
» possible; si je te trompe, tu me trom-
» peras. Il me reste l'immensité de l'uni-
» vers; mille divinités fabuleuses que je
» te dirai d'invoquer, et qui ne m'accu-
» seront jamais d'avoir abusé de ta cré-
» dulité. Peuple de la Grèce, tu es né
» spirituel, adroit; si je te défends le vol,
» tu violeras ma loi et tu n'en voleras
» pas moins, car tu ne crains pas la
» mort (*). Eh bien, empare-toi du bien

(*) On sait qu'un Spartiate ayant volé un jeune renard, le cacha dans son sein; qu'il se laissa ronger les entrailles, et tomba mort sans se plaindre pour ne pas être découvert et puni par la loi. De nos jours

» des autres ; mais sois adroit, sinon tu » seras puni. Encore une fois, tu veux » des femmes ? les voilà. Tu veux le bien » d'autrui ? prends-le : il me suffit de te » rendre véridique et brave. » Que d'honnêtes gens, encore aujourd'hui, voudroient être vrais à ce prix ! mais les lois de *Lycurgue*, qui vouloit faire un peuple alerte et guerrier pour l'opposer à des ennemis toujours prêts à fondre sur lui ; ces lois tolérantes et analogues aux passions des Grecs, étoient-elles convenables à tous les peuples ? Non. Elles ne convenoient qu'à une poignée d'hommes enfermés dans un cercle étroit, qui vouloient se défendre contre un ennemi qui les environnoit de toutes parts. La ville

---

un jeune palefrenier qui avoit de même volé et caché dans sa chemise quelques pierres de chaux-vive, descendit dans la rivière pour y abreuver son cheval, qui peut-être le conduisit plus avant qu'il ne vouloit. Ses cris : *je brûle, je brûle, secourez-moi !* retentirent sur le rivage (car il n'étoit pas Grec) ; mais ses concitoyens ne lui répondirent que par des éclats de rire, et il tomba mort de son cheval dans la rivière, ayant les entrailles rôties.

de Sparte étoit, pour ainsi dire, continuellement en état de siége, et l'on sait qu'alors la nécessité seule fait la loi.

Robespierre voulut singer *Lycurgue*, lorsque, pour nous rendre guerriers et capables de résister à l'ennemi qui entouroit la France, il fit ses efforts pour anéantir les arts. Il ne pensoit pas que jamais les arts n'avoient été introduits à Sparte; il vouloit opérer chez nous, et en quelques jours, ce qui ne peut être que l'ouvrage du temps, des mœurs et de l'habitude. Les imitateurs des grands hommes ont toujours été leurs parodistes insignifians, parce qu'il est bien rare qu'une même chose se représente deux fois accompagnée des mêmes circonstances. Quelle différence entre notre position et celle des Spartiates ! Notre situation critique étoit momentanée, et nous avions vingt-cinq millions d'hommes. Les Spartiates étoient sans cesse à la veille d'être assaillis, et ils étoient peu nombreux.

Les mœurs de vingt-cinq millions d'hommes, ou plutôt de trente à trente-

cinq millions, depuis la réunion à la France des pays conquis, ne peuvent être celles d'un petit Etat environné d'ennemis. La sobriété, le courage, la vigueur, l'art d'enlever lestement le butin à l'ennemi, le talent de conserver son propre bien. . . . toutes ces qualités lui conviennent autant que les arts et les sciences lui sont inutiles et même préjudiciables. Mais que deviendroit un peuple immense sans les ressources du commerce, des sciences et des arts ? Voici, ce me semble, la marche naturelle des hommes réunis en grande société : D'abord ils travaillent pour vivre, et s'enrichissent de leurs épargnes. S'ils parviennent à la fortune, ils se livrent à plus d'aisance ; alors une belle maison bien ornée, des valets, des chevaux..... Chaque riche fait vivre cent personnes de ses dépenses superflues, et ceux qui travaillent pour lui s'enrichissent à leur tour. Mettrez-vous des obstacles à ce que chacun puisse s'enrichir par des moyens licites ? fixerez-vous la fortune qu'on peut acquérir ? défendrez-vous

Digitized by Google

le luxe et les jeux publics ? enfin, établirez-vous des lois somptuaires ? C'est ordonner aux riches de vivre comme s'ils étoient pauvres ; c'est traiter la France comme Genève et Luques, jadis petites républiques ; c'est confondre un avec mille ; c'est anéantir toute espèce d'émulation ; c'est forcer l'homme à devenir avare, thésauriseur, hypocrite ; c'est ainsi qu'en tyrannisant, opprimant, pourchassant les Juifs, on les a rendus juifs. Il est donc évident, que tout ce qui convient à une petite société d'hommes, ne convient pas du tout à une population nombreuse ; et que la France, par les mesures, les lois sages et jamais outrées, qu'elle adopte, sera la nation par excellence. Les Grecs et les Romains ont régné, c'est le tour des Français de fixer l'opinion universelle ; et si le point capital, si la vérité respectée en toute chose, devient le dogme sacré des Français éclairés et tout-puissans, tout nous promet une perfection morale et une plus longue continuité d'existence que celle des peuples qui nous

Digitized by Google

ont précédés et qui ont commencé notre instruction. — Mais, dira-t-on, ces peuples ont fini malgré leur franchise tant vantée ! — Oui, parce que tout doit finir, et que le plus fort l'emporte sur le plus foible. Les Grecs se sont déchirés entre eux, *Alexandre* a soumis les Perses et les Grecs; les Romains ont vaincu la terre ; les Français sont parvenus à la plus grande force, et viennent de vaincre presque toutes les nations. — Si le nord tout entier s'entendoit mieux et se réunissoit contre la France, dit le vieux monarchiste, il viendroit à bout de la vaincre. — Le beau souhait ! Mais à quoi bon cette coalition, cette incursion qui vient d'échouer ? La France veut le bonheur général, elle désire que les hommes, la terre et les mers soient libres, et *Alexandre* et les Romains vouloient au contraire s'assujettir toute la terre; ils se faisoient des millions d'ennemis secrets; et nous, par notre amour pour la liberté universelle, par notre philanthropie et notre estime pour les sciences et les arts ; enfin (et c'est le dernier vœu des

Digitized by Google

hommes vertueux), par notre respect pour la vérité, nous gagnerons tous les cœurs, outre que, par nos forces politiques, nous ne craignons personne. — Le temps, le temps amène bien des changemens ! disent encore nos vieux mécontens. — Oui, mais au moins, ne réprimez pas les désirs de l'honnête homme ; ne doutez pas même que l'expérience du passé, les efforts unanimes des gens instruits, ne donnent des résultats supérieurs, et ne nous fassent parvenir à une perfection morale qui n'exista jamais.

Nous demanderons à présent si, comme il est présumable, les grands Etats de l'Europe ou voisins de l'Europe, adoptent le système loyal et philanthropique de la France, les Etats inférieurs en force étant tous entraînés par leur exemple, si, dis-je, la politique surannée des puissances européennes pourra subsister plus longtemps dans l'avenir ? Voici quel étoit, à-peu-près, le langage de l'ancienne diplomatie : « Louvoyer est une marche tor-» tueuse, mais la seule praticable pour

» avancer, si peu que ce soit, lorsque le » vent ne pousse pas le vaisseau droit à » sa destination. Une puissance formidable exige ce qu'elle désire; une nation » foible demande qu'on le lui accorde; » et entre *je veux*, qui est absolu, et *je* » *demande*, qui n'est que conditionnel, » il est cent petits moyens d'éluder le » refus qu'on redoute. Tantôt on présente » comme une justice universelle ce qui » n'est que juste respectivement à ses » propres intérêts; on démontre, autant » qu'on le peut, que vous y gagnez en » faisant un sacrifice volontaire. Enfin, » si la négociation n'a pas une issue favorable, on vous a prouvé d'avance que » vous y perdez autant que celui qui » vouloit tout avoir. Ces procédés sont » nécessaires en politique pour se ménager une retraite honnête; c'est un palliatif préparé pour consoler l'amour-» propre humilié, et ne pas compromettre » la dignité des nations. » Voilà, dis-je, le langage des anciens diplomates. Mais, il faut abandonner ces subterfuges maladroits

adroits, qu'on voit venir comme le nuage qui va pour un instant obscurcir le soleil. la vraie dignité est de ne pas mentir ; et la France en montrera l'exemple en dédaignant cette espèce de partie d'échecs politique, comme elle l'a souvent dédaignée dans la tactique de ses armées.

Quoique les beaux arts soient des résultats géométriques, par les proportions qu'ils observent dans les formes, les distances ou le nombre des vibrations, ils sont loin d'obéir à la stricte vérité mathématique. Leur but rigoureux est de plaire ; il n'importe par quel prestige ils y atteignent. Si nos sens sont défectueux, comme le prétendent les physiciens, les arts doivent se prêter à la défectuosité de nos sens. C'est de notre docilité à leurs aimables fictions que dépendent les plus doux plaisirs de la vie. Qui ne sait qu'après avoir perdu son enfant, son ami, son amie, il n'est point de richesse qui puisse payer la toile qui nous représente, trait pour trait, ces objets chéris ! Dira-t-on que trop d'hommes sont occupés aux arts de

Digitized by Google

pur agrément ; nous répondrons qu'on ne peut trop amuser le riche désœuvré des productions des arts ; que la maladie des riches est de thésauriser, et que la stagnation de la richesse fictive est funeste à la société, parce qu'elle fait autant d'égoïstes que de riches propriétaires. Les arts et le luxe, dans un grand Etat, divisent les fortunes que l'avarice et l'ennui veulent trop accumuler. Enfin nous dirons que l'homme oisif, riche ou pauvre, est le fléau de la société ; et que tout homme, qui doit sa richesse à son activité, se livreroit souvent à tous les vices, s'il n'avoit le temple des arts pour asyle.

Si, comme nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, la ruse est naturelle aux animaux, lorsqu'ils veulent se procurer leur subsistance, elle doit l'être encore lorsqu'il s'agit d'un besoin plus pressant peut-être, quoiqu'il ne soit pas journalier. La nourriture se trouve dans les champs, le fort dévore le foible pour s'en nourrir ; mais le besoin de se

Digitized by Google

reproduire dépend de la volonté de deux individus, et dans ce cas la nature ne permet pas le viol absolu. Aussi que de petites ruses, que de coquetteries, que d'envie de plaire ne se remarquent pas dans les animaux comme dans l'espèce humaine ! Le vœu de la nature est si prononcé sur la nécessité de la conservation et de la reprocréation générale des espèces, qu'elle permet la séduction et la ruse, contre ceux qui diffèrent d'obéir. Ces détours sont-ils coupables ? Non, puisque la nature les inspire. Mais il est des ruses permises et d'autres criminelles (*). L'animal n'use jamais de violence décidée envers sa femelle, et l'homme est punis-

(*) Je sens que le peu de mots que nous venons de dire sur les mensonges qu'occasionne l'amour, ne sont pas suffisans, et que cet objet important mérite d'être traité séparément. C'est ce que nous essaierons de faire dans le chapitre suivant. Tous les sujets moraux sont tellement liés entre eux, qu'ils s'attirent mutuellement ; pour développer un mot dit en passant, il faut un chapitre ; les chapitres forment des volumes, et sur cette matière la source est intarissable.

Digitized by Google

sable s'il l'emploie. *Clarisse*, dans le roman de ce nom, mérite, par ses imprudences, presque tous les tourmens qu'elle endure ; mais sa pudeur devoit être respectée par son amant ; et si l'auteur de ce bel ouvrage, ne pouvant unir le plus aimable scélérat avec la femme la plus vertueuse ; ne sachant que faire de son héroïne à la fin de son histoire, n'avoit eu besoin de la faire mourir, je doute s'il eût fait commettre à *Lovelace* une atrocité comme celle d'employer un somnifère pour souiller la pudeur de sa charmante bégueule.

Telles sont les ruses dont il seroit dangereux d'inculper l'homme, puisque la nature les lui suggère. Hors ces cas, et quelques autres aussi faciles à saisir, nul bien, nul bonheur pour lui sans véracité. Je sais que demander aux hommes de rester constamment dans la voie de la vérité, c'est leur demander la sagesse qui ne s'obtient qu'en triomphant des passions ; que ce triomphe consiste à être modéré dans nos désirs ; à ne prendre

Digitized by Google

qu'une unité quand la chance semble en promettre plusieurs ; à être sans cesse le compas à la main pour régler nos désirs fougueux qui toujours outre-passent la mesure de nos besoins. Mais puisque s'abandonner à ses passions, c'est se précipiter, et que leur résister raisonnablement, c'est jouir doublement du présent en contemplant un avenir exempt de peines et de remords, nous devons être décidés dans notre choix. En s'habituant à suivre l'impulsion de la vérité ; en se demandant à soi-même : ce que je veux est-il vrai, est-il juste ? ce que je veux faire voudrois-je qu'il me fût fait ? Sur quoi la réponse de notre conscience n'étant jamais équivoque, nous avons un guide sûr et tous les moyens d'être heureux. — Mais est-on toujours le maître de diriger ses passions ? — Non, quand elles nous entraînent ; oui, lorsqu'elles commencent à naître. Au reste, il faut opter : jouissances modérées, ou remords ; délices, ou tourmens ; trône des vertus, ou l'échafaud ; que préfères-tu ? — Le choix

Digitized by Google

n'est pas douteux, mais.... — Mais quoi ! tu crains de te mesurer avec tes ennemis ? Va, le sage l'a dit : la raison, ou la vérité, n'exige rien qui soit au-dessus des forces humaines. Lâche soldat ! aimerois-tu mieux te plaindre que de combattre ? aimerois-tu mieux composer avec les tyrans de ton cœur que de les vaincre ? Voici les derniers retranchemens de l'impie : à quoi servent tant de peines et de privations pour parvenir à cette épuration de mœurs, si nous avons si peu d'assurance d'exister après cette vie, qui ne dure qu'un instant ? Se procurer, de quelque manière que ce soit, tout ce qui flatte les sens, n'est-ce pas le plus aisé et le plus sûr ? Voilà comme parlent quelques libertins sensuels et immoraux, vrais cochons d'*Epicure*, qui rougissent en secret de leur état abject, tandis que les philosophes de tous les temps ont cru que le bonheur est dans la vertu ; que les vertus consistent à diriger ses passions, à résister aux sens vagabonds, à repousser les voluptés lorsqu'elles veulent disposer

Digitized by Google

de notre être et nous traiter en esclaves ; enfin, que les vertus sont toutes dans l'amour de l'ordre et l'horreur du mensonge.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

Des Mensonges d'amour.

C'est parce que les désirs amoureux sont de première nécessité pour conduire à la reproduction des êtres, qu'ils sont les plus violens de tous ceux qu'éprouvent les espèces sensibles : ainsi le veut la nature. C'est parce que ces désirs sont violens et qu'ils nous rendent égoïstes, qu'une espèce de honte les accompagne, et nous force, en présence de l'objet qui les excite, à la dissimulation. Les désirs voluptueux ne nous offriroient que des tableaux rebutans, si deux vierges aussi pures que timorées, la *Crainte* et la *Pudeur*, n'étoient les compagnes fidelles de la volupté désirée ou satisfaite. Mais, dès que les désirs sont partagés, l'égoïsme cesse, et la honte diminue avec la violence des désirs. Il n'y a plus de honte quand tous les désirs sont satisfaits : deux amans

Digitized by Google

rassasiés font, pour ainsi dire, un cours habituel d'anatomie, ils déshonorent l'amour. Amans, séparez-vous alors ; le creuset de l'amour ne bouillonne qu'aux feux des désirs et dans la fournaise de l'imagination.

Comme toute la morale du monde a des rapports intimes avec ce puissant mobile, depuis que les hommes réfléchissent, on est inquiet sur le parti définitif que prendront les moralistes sur les lois relatives à la volupté. Que de sages n'ont donné atteinte à leur réputation que par cet endroit ! que d'hommes purs n'ont fléchi que sur ce point ! que d'hommes de bonnes mœurs, en général, n'ont échoué aux yeux du vulgaire que sur cet objet toujours en contestation ! Et que dirons-nous des femmes, qui pouvant rendre équivoques nos droits à la paternité, sont, avec raison, mille fois plus que nous accablées du poids de l'opinion ! Sur ce point, mettons, s'il est possible, l'homme d'accord avec lui-même, alors sans suspicions, sans réticences morales,

Digitized by Google

nous aurons des sages, des hommes probes aussi purs que les rayons du jour, aussi purs que la virginité même.

Il est inutile de le dissimuler, malgré les clameurs de l'immoralité, nous méprisons constamment le libertin déhonté ou hypocrite, comme nous portons un respect forcé à l'homme qui, encore dans l'âge des passions, est parvenu à dompter la volupté. L'a-t-on remarqué ? Le peuple même lorsqu'il nomme le crapuleux libertin du plus haut étage, ne l'honore point du titre de *monsieur* ou de *citoyen*, à moins qu'il ne parle à lui-même. Alors, c'est la crainte de compromettre ses intérêts qui lui arrache ces titres honorables. Pourquoi ce mépris pour le libertin ? Parce qu'il s'abandonne, sans réserve, aux penchans voluptueux, et que nous le supposons également incontinent dans tous les autres points de sa morale. — Cette conséquence est-elle juste ? — Oui, en général. Le voluptueux, qui sait mettre de l'ordre dans ses goûts, borner ses désirs, respecter la décence, la vertu et les lois

Digitized by Google

du pays qu'il habite, peut être un homme estimable en tous points ; sa passion favorite étant satisfaite, il peut, il doit même réprimer aisément le mouvement de ses autres passions dangereuses ; cet homme n'est pas libertin, c'est un voluptueux, mais ami de l'ordre ; il se priveroit de son bonheur plutôt que de pervertir l'innocence ; enfin il appelle le plaisir, il voit avec délice le bien qu'on lui offre, et il en profite. Le libertin au contraire trompe filles et femmes ; s'il a de l'or, du pouvoir, il emploie l'un et l'autre à séduire, à suborner tous les objets qui le tentent, et il suffit qu'on lui résiste pour qu'il soit tenté. On se rappelle ce soi-disant grand seigneur, qui ne pouvant séduire la fille d'un paysan, fit mettre le feu nuitamment à sa chaumière, et, dans le désordre de l'incendie, lui enleva son enfant. Si le libertin est roi dans ce monde, pour être son courtisan, il faut être son *Mercure*. Nous ne pouvons croire qu'un homme, abandonné de telle sorte à sa passion dominante, ait la force de gouverner ses

Digitized by Google

autres passions. Non, on ne peut le croire; la passion dont il est subjugué commande trop despotiquement a son être ; pour la satisfaire, il sacrifie tout à elle, vertu, décence et probité. Les vices se donnent la main comme les vertus. Trop heureux si l'infame libertin reste absorbé dans sa volupté au point d'être nul pour beaucoup d'autres passions immorales ; mais s'il est riche et puissant, il fait agir à sa place : il a tous les vices en propre ou d'emprunt.

Pourquoi cette confiance aveugle, ce respect pour l'homme tempérant ? Parce que nous croyons, et ce n'est pas sans raison, qu'il s'est rendu maître de toutes les passions subversives, puisqu'il commande à l'amour ; s'il ne lui commande pas absolument, qu'il jette un voile sur ses mystères, qu'il laisse ignorer l'heure consacrée au sacrifice : les hommes que nous honorons n'eussent pas mérité nos respects aussi constans, si, jadis, nous les eussions vus sortant rassasiés de leurs boudoirs.

Digitized by Google

Les mensonges de tous genres appartiennent à l'amour dont l'existence morale n'est qu'une fiction continuelle. Comment ne pas qualifier du nom de mensonge, les protestations d'un éternel amour que le plus grand nombre d'hommes font à toutes les femmes aimables? Dira-t-on qu'ils sont de bonne foi, qu'ils croient aimer véritablement, que les passions n'aperçoivent point de limites..... Disons plutôt que, par leur propre expérience, ils savent qu'ils exagèrent, mais, qu'avec raison, ils pensent que toute jolie femme mérite un jour d'hommage. Ils savent aussi que toute femme qui se croit encore en âge de plaire (et l'on sent que ce jugement est souvent suspect), que toute femme, dis-je, à laquelle l'homme ne témoigne pas une fois le désir de l'intimité, devient son ennemie secrète. Le salut gracieux que nous recevons des femmes de notre connoissance, veut dire, *je me rappelle que vous me fîtes la cour;* comme celui des femmes que les circonstances nous offrent pour la pre-

Digitized by Google

mière fois, signifie, *aimez-moi, je vous l'ordonne.* L'imposture est familière aux amans, puisqu'ils mentent tous pour s'avantager. La calomnie est aussi de leur ressort; car pour favoriser, eux, ou tout ce qui les mène au but désiré, ils sacrifient aisément la réputation, les intérêts de ceux qui condamnent leur délire. *Jean-Jacques Rousseau*, épris de toutes les femmes aimables, ou des onze mille vierges quand l'objet est indéterminé, et toujours malheureux dans ses amours, nous prouve que ce n'est pas l'homme de la vérité qui peut séduire les femmes. Nous le disons encore, l'amour n'est qu'un commerce de séduction, et nul homme, moins que lui, n'a su feindre. Aussi, malgré ses passions presque ridicules à force d'être sincères, il a conservé notre estime, parce qu'il fut vrai. S'il eût su mentir, il eût été plus chéri des femmes, plus heureux en général, car je l'ai bien remarqué dans ses écrits, sa morosité provenoit du besoin d'aimer, sans pouvoir, dans son allure philosophique, captiver

aucune femme distinguée. Il parle souvent des femmes, mais il en dit trop de mal ou trop de bien pour ne pas croire qu'il les voit en désespéré. Je le répète, s'il eût été moins vrai, il eût moins mérité de la postérité qui lui pardonne des folies amoureuses, qu'il a trop payées par ses non-succès, ses soupirs et ses larmes. — Est-il possible, dira-t-on, qu'ayant été amoureux toute sa vie, avec un cœur aussi brûlant, une imagination aussi exaltée, il n'ait pas été la proie du délire mensonger des amans ? — Non, je ne le crois point. Je suis persuadé qu'il a fait, comme tout autre, mille mensonges amoureux dont il ne s'occupe pas dans ses Confessions, parce qu'il ne les a regardés que comme appartenant à la marche même des combats de l'amour, et nullement comme des mensonges véritables.

Aujourd'hui les mœurs des boudoirs ont éprouvé autant de changemens que la tactique militaire. Jadis les guerriers se couroient sus et terminoient rapidement leurs guerres par des combats à outrance ;

Digitized by Google

aujourd'hui, une tactique machiavélique occupe les généraux, et l'amour a de même son machiavélisme. Chez nos aïeux, l'amour étoit empressé, bavard et plus sincère que parmi nous; oh, que nos amans modernes ont pris une allure différente! Adeptes dans la science amoureuse, ils ne parlent plus, ne disent pas un mot des sentimens qu'ils éprouvent et qu'ils s'inspirent mutuellement. La femme montre toutes ses grâces et semble dédaigner ou du moins ignorer la présence de l'homme pour lequel elle fait mille avances dissimulées. Elle sait qu'en lui témoignant de l'amour, elle cesseroit aussitôt d'être désirée. Selon le caractère de l'homme qu'elle a deviné dans l'instant, elle sait lui accorder assez pour qu'il espère, ou lui montrer assez de froideur pour qu'il en soit piqué. L'homme joue à-peu-près la même comédie : il étale sa belle cuisse, il tire son jabot pour qu'on regarde sa bonne mine, il tiraille son gilet à l'extrémité inférieure, et si quelque femme détourne la vue à ce manége, il

est

Digitized by Google

est sûr qu'elle sait pourquoi. Il fredonne comme un ange le petit rondeau de l'acteur à la mode ; parle bien, sans prétention ; fait entendre qu'il vient de se battre, sans dire mot de sa bravoure ; tout cela d'un petit air aisé comme si c'étoit la chose du monde la plus simple. Et à qui croit-on qu'il adresse tout ce fatras de dissimulations ? C'est à son ami, son compère, ou à la femme dont il ne se soucie pas du tout ; mais il sait être entendu, observé du coin de l'œil par celle qu'il veut séduire. Parlant à elle, il hasardera tout au plus cet aveu : *Je ne veux plus vous voir, madame, car, ma parole d'honneur, je crois que je vous aimerois.* A quoi la femme, aussi leste que lui, répond : *Non, monsieur, ne me voyez plus ; vos soins amoureux sont trop recherchés des femmes pour les perdre auprès de moi.* Voilà l'attaque commencée, nos aimables se chamaillent tant et plus, bien persuadés que la guerre est l'élément de la paix. Si cette paix tarde trop à se conclure, il est un

moyen plus rapide d'y parvenir. Il faut que quelqu'un déchire la réputation de cette belle, il faut se montrer publiquement son chevalier, se battre pour elle, être même blessé dangereusement pour avoir soutenu son honneur : alors son honneur expire véritablement ; on ne peut résister aux vœux d'un si charmant vainqueur (*).

Nos mœurs sont changées du tout au tout ; la fade galanterie n'est plus de mode. Pour faire la censure de nos mœurs galantes et des opéra de *Quinault*, *Boileau* nous assure que

Jusques à je vous hais, tout s'y dit tendrement ;

mais nous avons réformé tout cela, et

Je vous aime (chez nous) se dit en persiflant.

Puisque le jeu d'amour, quelques variétés qu'il nous offre, est une inspiration de

(*) En lisant ce chapitre, une très-aimable femme m'assure que depuis plus d'un an on ne se bat plus à Paris pour les femmes. Le seul moyen, dit-elle, qu'ait un homme pour parvenir à la familiarité avec une femme à la mode, c'est de la déchirer impitoyablement.

Digitized by Google

l'instinct, ne mettons pas trop de sévérité dans le jugement que nous portons des hommes voués aux plaisirs de l'amour, s'ils s'observent assez pour ne point troubler l'ordre moral. La vie semble nous être donnée sous deux conditions primordiales; la première, de nous reproduire; la seconde, de mourir pour rendre à la masse commune l'argile qu'elle nous avoit prêtée. Nous l'avons dit, nous méprisons le libertin; mais nous haïssons davantage, et nous trouvons du dernier ridicule l'homme-végétal qui rend inutile le germe de sa reproduction. Rien ne fait sourire le cœur de l'honnête homme comme une nombreuse famille folâtrant sur le gazon; et pour achever ce tableau patriarchal, posons le père et la mère dans un berceau voisin souriant à cet aspect qui renouvelle encore leur amour. Que ce mariage soit contracté au nom de la nature ou de quelque dieu que ce soit, notre conscience l'approuve, elle seule ne nous trompa jamais.

La nature vouloit que tous les biens

fussent communs, mais les lois nécessaires à la société ont réglé les partages. Les bienfaits de l'amour sont d'un ordre différent, ils n'appartiennent qu'à ceux qui en sont dignes et auxquels le sexe les accorde. Il s'ensuit de là mille efforts pour plaire, et autant de dissimulations de ses défauts. C'est un jeu d'échecs, où une pièce mue décide souvent de la partie.

Entre la femme et l'homme, l'amour a différens résultats, puisque la femme porte seule le fruit de l'union ; mais d'un autre côté l'on peut assigner à l'homme une suprématie dont il semble digne. Il existe à la fois entre l'homme et la femme une similitude et une dissemblance dont presque toute la morale est le résultat. La femme est-elle comme la contre-épreuve d'un homme ? ou tout chez elle est-il différent, ou de même que sur l'épreuve, mais rendu plus foiblement et plus pâle ? ou plutôt, l'homme et la femme sont-ils deux composés imparfaits dont l'un attend de l'autre son complément ? En effet : au physique, à quoi serviroient les

Digitized by Google

principaux organes de la femme si l'homme ne les rendoit utiles ? à quoi serviroient les facultés de l'homme si la femme les possédoit également ? D'un côté il y a moins, de l'autre il y a plus ; c'est ainsi que le ménage des époux devient nécessaire.

Au moral, que seroit la femme abandonnée par l'homme ? Dans les forêts, elle seroit misérable par sa foiblesse et ses incommodités naturelles, et souvent la proie des tigres, sur-tout au moment d'être mère. Dans la société policée, c'est un petit tyran qui veut que nous ayons tout ce qui lui manque ; qui veut que nous soyons braves parce qu'il est timide ; qui exige nos adorations exclusives, tandis qu'il veut séduire tous les hommes qui lui plaisent, et même ceux qui ne lui plaisent point, pour se donner le plaisir de les repousser après la séduction ; qui veut dominer quoique foible ; qui supplée par la ruse et la finesse, à la force, à l'esprit, à l'instruction, sans compter les contre-ruses qui sont familières aux femmes,

Digitized by Google

car elles jouent souvent la stupidité pour masquer leurs finesses. Combien de maris croient n'avoir qu'une bonne femme, bien simple, bien honnête, qui cependant n'est ni l'une ni l'autre ! elle mène son mari qui croit la diriger, et se venge en secret de ses infidélités qu'il croit impunies. En ménage, veut-elle nous dégoûter d'une femme dont elle redoute l'amabilité, elle feint de l'aimer autant que nous, alors elles sont deux contre un, et la défensive devient notre rôle. Veut-elle éconduire de chez vous l'homme qu'elle n'aime pas, qu'elle n'aime plus, ou auquel elle n'a pas su plaire, ou votre ami intime, qu'elle n'aima jamais, parce qu'elle craint de voir fortifier encore votre autorité aux dépens de la sienne, elle prend le moyen le plus sûr : elle feint d'aimer particulièrement celui qu'elle déteste ; quelques tête à tête qu'elle se ménage avec lui, quelques parures lorsqu'on l'attend, quelques soupirs étouffés lorsqu'il s'en va.... Alors l'inquiétude vous gagne, vous

Digitized by Google

recevez froidement votre meilleur ami, il s'éloigne, et votre femme triomphe. Mais arrêtons-nous, ménageons nos maîtres; ménageons celles qui nous dispensent la félicité; on croiroit, et on auroit tort, que je n'attends plus d'elles ni récompense ni bonheur.

Tel est le labyrinthe inextricable, le galimathias moral de l'amour. Comment, dans ce dédale tortueux, éviter les milliers de mensonges des yeux, des mines, des paroles, des faits et des gestes? Si on le pouvoit, seroit-il avantageux que toute cette rubrique amoureuse n'eût pas lieu? Non, car si les contrats d'amour se faisoient comme tous les autres contrats, l'activité, la fermentation en seroient bannies; l'acte naturel seroit froid, sans délire, et ce délire est nécessaire pour la reproduction des êtres, comme dans les créations qui ne tiennent qu'à l'esprit de l'homme, et qui ne sont que des imitations de la nature. Les désirs, la contrainte sont pour l'amour ce qu'est la flamme qui environne le vase rempli de

Digitized by Google

liqueur bouillonnante. Nous ne dirons pas que les lois morales devroient rendre la femme souveraine dans l'empire amoureux, et défendre à l'homme la séduction, car ce seroit de vaines défenses. L'homme en possession du sceptre, est roi dans sa maison; il déchoit de son trône s'il en perd l'usage; il est en guerre civile, si d'autres avec lui viennent commander. Les lois qui réprimeroient les mensonges amoureux sont donc inutiles, l'amour, par son activité toujours agissante, les rendroit illusoires, et ce seroit exclure de la théorie d'amour ce qu'elle a de plus piquant et de plus aimable. *Buffon* dit que le moral de l'amour ne vaut rien, et que le physique seul en est bon. Il parle en homme qui eût regretté de perdre un jour pour l'étude et pour sa gloire. Si *Buffon* pensoit ainsi, les amans ont aussi des raisons fortes pour croire qu'un jour perdu pour l'amour est un mal irréparable. L'amitié seule, la véritable amitié, n'est soupçonnée d'aucun sentiment intéressé. Le temps des amours est celui des

Digitized by Google

beaux jours de la vie sans doute ; mais la bienfaisante nature a pourvu aux besoins de tous les âges ; à soixante ans, on sent renaître le calme après l'orage, on sent que pour vivre heureux, une douce union plus pure devient nécessaire : enfin, l'amitié sainte succède à l'amour.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

Des facultés nécessaires entre deux individus, pour pouvoir contracter les liens de l'amitié.

L'AMOUR occupe l'été et l'automne de la vie; l'amitié qui a précédé l'amour et qui lui succède, en occupe le printemps et l'hiver. Excepté le temps où l'amour nous domine, chacun doit sentir le besoin de l'amitié; et si entre deux jeunes amis, l'un reste subjugué par l'amour, l'amitié généreuse de l'autre peut encore lui servir de guide bien plus sûr que le flambeau séducteur du dieu de Cythère.

L'impulsion de l'instinct devroit suffire à l'homme pour le déterminer dans le choix d'un ami; mais tant d'intérêts moraux occupent sa pensée, que l'amitié même n'est pour lui que le résultat de ses calculs intéressés. Aussi ne voyons-nous dans ce monde que des amis de trois jours:

Digitized by Google

le premier jour on se recherche, le second on s'unit foiblement, le troisième on se sépare; aujourd'hui tel homme est de mon avis, donc il m'aime; demain il ne pense plus comme moi, donc il ne m'aime plus. Il est évident que c'est l'intérêt personnel qui décide pour l'un comme pour l'autre, et que l'amitié est nulle où l'égoïsme règne si impérieusement. Cependant, dans mille occasions de la vie, nous désirons un être qui s'intéresse à nous, un second nous-même; alors et en hâte nous consultons la physionomie de nos prétendus amis, nous semblons dire : m'aimes-tu ? j'ai besoin d'ouvrir mon ame à l'amitié : j'ai besoin de conseils et d'appui. Vains désirs ! peines inutiles ! il falloit d'avance avoir fait sa provision pour pouvoir en disposer au besoin. Ce n'est pas à l'instant de l'incendie qu'on remplit le réservoir du fluide qui peut l'éteindre; il faut enfin avoir un ami sûr, avant de ressentir le besoin de l'amitié. Au lieu d'intéresser pour vous l'indifférent auquel vous confiez vos peines, prenez-y garde ! par

Digitized by Google

amour-propre, il étale la prudence dont il usa en pareille occurrence ; il vous fait sentir adroitement qu'il ne fut pas dupe comme vous l'êtes. Celui-ci prend un ton doctoral comme s'il possédoit le remède à tous les maux : c'est un pédagogue et non pas un ami secourable qu'il vous montre. Cet autre garde un silence méprisant, ou vous dit deux mots : *je n'y puis rien*, qui redoublent vos ennuis loin de les dissiper. Ils vous humilient, vous navrent le cœur, au lieu d'y porter la consolation et la paix.

A quels indices pouvons-nous reconnoître l'homme dont nous devons rechercher l'amitié ? Faut-il qu'il ait avec nous, ou que nous ayons avec lui, beaucoup, peu, ou point de rapports ? Autant que nos forces nous le permettent, c'est ce que nous allons examiner avec toute l'attention qu'exige un objet aussi important pour l'humanité, et déjà si souvent analysé par les moralistes du premier ordre, qui sont loin d'avoir épuisé la matière.

Les anciens proverbes comportent

Digitized by Google

presque tous un grand sens ; mais comme ils ne peuvent tout dire en peu de mots, ils sont généraux et sujets à beaucoup d'explications et d'exceptions. D'après ceux-ci, par exemple : *qui se ressemble, s'assemble ; dis-moi qui tu hantes, je dirai qui tu es*, il sembleroit que tous, nous recherchons notre pareil ; cependant on remarque le contraire, puisque chacun veut constamment s'élever, sortir de sa sphère ordinaire, ce qui ne peut se faire qu'en se rapprochant de ceux qui ont des facultés que nous n'avons pas, et que nous désirons posséder comme eux. Dans une fête de village, je m'amusois un jour à examiner les petits rapprochemens qui se forment au sein de la grande coterie ; je voyois presque par-tout un gaillard vigoureux courtisant une Agnès, ou une fille vive et dégourdie agaçant un niais. C'est par amour-propre qu'on aime l'être qu'on peut dominer, de même que c'est par un sentiment de sa foiblesse qu'on préfère l'être qui peut nous protéger au besoin. Il arrive aussi

Digitized by Google

quelquefois, par un redoublement d'amour-propre, que les plus forts se livrent assaut; mais c'est pour se surpasser, prouver leur supériorité réciproque, et pas du tout par rapprochement naturel: oui, prouver sa suffisance, est un des premiers besoins de l'homme moral. Quant aux foibles, ils s'évitent plutôt qu'ils ne se recherchent.

Je croirois assez que les caractères trop uniformes s'ennuient mutuellement, parce qu'ils ont peu de prise entre eux. Peut-être faut-il des rapports entre les caractères, sans qu'il en faille trop. Quelques exemples éclairciront mieux ce que nous présumons être vrai.

Un dévot ne sympathise pas avec un impie, sans doute; mais deux dévots, d'égale force, se conviennent moins qu'un moliniste et un janséniste, ou qu'un déïste et un athée, qui ont de quoi se disputer. Il n'y a point d'aliment entre substances homogènes, on ne se dévore pas soi-même; nous aimons à nous incorporer une substance étrangère pour

Digitized by Google

la rendre nôtre, pour la confisquer à notre profit. Trouver un ami autre que nous, c'est doubler la somme des facultés communes à tous deux; c'est apporter de nouveaux moyens dans le ménage de l'amitié. Je dis donc que, acquérir ce que nous avons déjà en partie, ce n'est pas gagner autant que s'emparer d'une chose qui étoit hors de nous, qui plaît par l'attrait qu'ont sur nous toutes les nouveautés, enfin, d'une chose qui nous persuade que nous avons multiplié notre être.

En musique tout est dit quand l'accord est parfait (1); on désire alors la dissonance pour la résoudre de nouveau.

Il semble que le commerce moral des hommes de ce monde, ne soit qu'un tissu de doutes résolus et de difficultés vaincues. De même les élémens de la nature semblent se disputer l'empire de tout ce qui existe; ils s'emparent et se chassent mutuellement de tous les êtres pour les faire vivre, les faire périr, et les régénérer encore.

Digitized by Google

C'est d'après lui-même que *Montaigne* a étudié l'homme, et c'est la meilleure manière pour le connoître ; car, en prêtant aux autres nos inclinations, nous les supposons faits et sentant comme nous ; si nous nous trompons sur leur compte, c'est qu'ils sont autres. J'ai donc remarqué par moi-même, que, entre hommes ou femmes encore en âge de perfectionner leurs caractères, je m'attache volontiers aux individus sur lesquels je me sens une supériorité de jugement. Leur désordre me pique, je voudrois le rectifier, et j'en atteste Dieu, c'est purement par amour pour la vérité, telle que je la sens, et nullement pour les dominer. Ainsi le temps se passe en espérances souvent inutiles. Montrez-moi l'être en tout semblable à moi ; ou, ce qui est plus facile à trouver, un être dont les facultés, les talens aient des rapports frappans avec les miens ; cet être ne m'intéressera pas autant que celui dont je viens de parler. Sûr en tout de son approbation, ses idées identiques ne produisant point de choc avec les miennes, nous

nous nous ennuierons bientôt. La monotonie morale, comme la putridité physique, s'engendrent par-tout où il n'y a point de mouvement. Enfin, ce trop aimable, ce second moi-même me deviendra insupportable, et pour m'en débarrasser, je serai, pour ainsi dire, tenté de l'envoyer promener à ma place, lorsque j'aurai besoin de faire de l'exercice.

D'après ce raisonnement, fondé, ce me semble, sur la nature équivoque de l'homme, qui, par amour-propre, abonde toujours dans son sens; qui est toujours trop ou trop peu, trop haut ou trop bas, parce qu'il ne connoît pas au juste le point où il doit se fixer; qui n'est jamais assez bon ni assez méchant pour être un; il est évident que nous aimons et que nous devons aimer dans autrui ce qui nous manque à nous-mêmes. On verra donc celui qui a beaucoup de finesse et d'esprit rechercher l'homme qui a plus que lui de simplicité et d'instinct de nature. C'est pourquoi *La Fontaine* fut, et est encore aimé de tous les gens d'esprit;

sur-tout de ceux dont le genre d'esprit est élaboré avec peine, qui est l'esprit ordinaire; c'est un hommage que l'art rend à la nature.

On a souvent comparé les saillies de l'esprit à un éternuement; il y a cependant une différence entre éternuer naturellement ou par le secours de l'art: *La Fontaine*, si l'on veut, éternuoit d'un rayon de soleil, et c'est par le stimulant du tabac d'Espagne, ou de tout autre corps étranger, que les esprits moins naturels ou plus apprêtés que le sien sollicitent et obtiennent cette convulsion.

Deux menteurs s'ennuieront bientôt, parce qu'ils ont trop de rapports ensemble. Il en sera de même de deux individus extrêmement probes, dont les sentimens trop conformes n'excitent en eux aucun mouvement, aucun désir d'une plus ample perfection.

L'homme accablé de timidité et d'indécision, court s'appuyer sur celui qui est doué d'une fermeté décidée dans le caractère. Celui-ci aime la mollesse du premier,

Digitized by Google

elle tempère son humeur altière ou féroce, et ses excès en tous genres : c'est plutôt une compagne que le compagnon de ses travaux. Il est à tel point soumis aux volontés de son dominateur, qu'il est en tout passif lorsqu'il a parlé ; et même, pendant l'absence de son maître, ses armes, ses habits le protègent encore.

Un malade se fortifie à l'aspect des santés robustes; et ce n'est pas seulement un effet de l'imagination, car tout homme abymé de consomption se fortifie, se rétablit en vivant dans une étable, s'il y est conduit avant qu'un de ses organes capitaux soit détruit.

Celui qui est né avec un génie, un esprit qui l'emporte souvent au-delà des bornes de la raison, doit rechercher l'homme d'un sens exact. De même qu'une mémoire générale et superficielle a besoin d'être rectifiée par une mémoire locale et précise. Dire que ces facultés ne diffèrent pas entre elles, c'est une erreur. Dire que nous aimons absolument le contraire de nos facultés, c'en est une autre ;

Digitized by Google

mais il est cependant évident que nous prisons moins ce que nous avons que ce qui nous manque et que nous désirons ; et que l'être le plus protégé par son amour-propre, aime et désire le mieux de ce qu'il possède, s'il sait l'apprécier ; qu'il doit chérir les correctifs de ses foiblesses, comme il hait la plate parodie des facultés, des talens réels dont il se sent doué. Je doute même qu'il puisse avoir assez de force pour juger et chérir dans les autres, les talens plus éminens que les siens, s'ils sont du même genre.

L'homme foible et trop compatissant, tremble devant la juste sévérité de l'homme fort et courageux. Dans ses rêves pusillanimes, il voit *Hercule* formidable, comme le tyran est épouvanté de la préface redoutable de *Brutus* (*).

(*) Mais, dira-t-on, les tyrans se rassurent, parce que les vertus de *Brutus* sont rares. — Qu'ils ne s'y fient point ; car les grandes vertus ne sont excitées que par les grands crimes. Si le vengeur n'est pas né avant ou avec le coupable, l'enfant qu'il rencontre en son chemin et qu'on porte au baptême, est peut-être le *Brutus* qui vengera sa patrie.

Digitized by Google

Nous ne dirons rien des rapports qui se trouvent entre les amans, nous examinerons bientôt quelles sont les influences de l'amour sur les mœurs. On ne peut confondre l'amitié avec l'amour sans la dégrader. Les flammes amoureuses, semblables au feu élémentaire, consument tout ce qui les nourrit, et s'éteignent quand elles ont tout dévoré. Au contraire, l'amitié vit paisiblement des élémens qui la constituent; plus sensée que l'amour, elle les ménage pour prolonger son bonheur; elle est aussi prudente, aussi économe au sein de ses trésors, que l'amour est insensé et dissipateur. Nous ajouterons encore que l'amour n'est pas l'amitié, puisqu'on prend en qualité de maîtresse, la femme à laquelle on rougiroit de s'unir; que l'on désire, même avec violence, les faveurs de celle qu'on méprise; mais l'art de la coquetterie des femmes galantes, l'art de piquer, de séduire un honnête homme, ne fut jamais pour elles, le chemin de son estime ni de son amitié. L'amitié, dirons-nous encore, est si différente de

Digitized by Google

l'amour, qu'elle est suspecte, déshonorée, en certains cas, lorsqu'elle le remplace. Par exemple, les amans malheureux, qui se sont abymés, perdus dans le dédale affreux de la passion tyrannique de l'amour, ont, assez souvent, recours à l'amitié pour soulager leurs tourmens. L'homme prend un ami, la femme une amie; mais habitués au tumulte des passions, ils ne peuvent que reporter à l'amitié quelques caractères profanes de leur amour; dans cet état et dans l'âge des passions, l'extrême amitié contractée entre deux femmes ou deux hommes, est une espèce d'amour bâtard, dont on n'ose presque pas approfondir le mystère.

Il faut à l'esprit fort, un esprit foible qui l'écoute et l'admire, souvent sans le comprendre. Deux hommes de génie s'estiment sans s'aimer. *Voltaire* et *Rousseau* ne pouvoient être amis, quoiqu'ils eussent dans leur esprit et dans leur génie, assez, et pas trop de rapports pour pouvoir former entre eux les liens de l'amitié; mais un obstacle les désunissoit secré-

Digitized by Google

tement ; ils étoient dominés par un même intérêt, celui de l'instruction des hommes, pour en obtenir, en retour, leur admiration éternelle. Si, dans ses infortunes, *Rousseau* eût accepté l'hospitalité que *Voltaire* lui offrit plusieurs fois, leur amitié ne se fût point consolidée par ce rapprochement ; au contraire, en acceptant l'offre de *Voltaire*, je vois *Rousseau* demander, exiger une cabane solitaire dans le parc de Fernay ; je vois les paysans y courir en foule comme chez leur égal ; je vois les voyageurs, princes ou seigneurs qui fréquentoient Fernay, fatigués du train des cours, aller passer des heures délicieuses avec l'homme de la nature ; et, après quelques mois de séjour, j'entends *Voltaire*, en riant, congédier poliment *Rousseau* par quelques traits d'esprit. *Je n'aime pas les gens d'église, monsieur, et vous voulez nous rendre tous hermites*, lui eût-il dit ; et *Rousseau*, plus fier de son départ que de son arrivée au château, seroit parti le paquet dans la poche et le bâton à la main. Le

Digitized by Google

jardinier de Fernay, sa femme et ses enfans, auroient pleuré en le voyant partir ainsi; les journaux de Paris auroient raconté cette histoire, et *Voltaire* en eût encore moins aimé *Rousseau*.

Presque tous les hommes ont le besoin de dominer. Une très-mince portion de l'humanité consent à vivre sous le joug de la domination; et ceux-là même vont se venger de leur soumission sur quelques vieilles ou quelques vieillards caducs qu'ils dominent à leur tour. Il paroît que le grand système de la nature est que tout ce qui a vie domine et soit dominé, soit par la force ouverte, l'intelligence ou la ruse. Chaque espèce d'animaux commande à celle qui lui cède en force ou en adresse; la nécessité de pourvoir à leurs besoins modifie l'instinct des bêtes. Malgré leur raison, les hommes eux-mêmes sont susceptibles de diverses mœurs selon l'état qu'ils occupent : un roi, toujours flatté, doit être vain et peu instruit. Un ministre, soumis aux volontés de son maître, doit être un petit tyran vis-à-vis

Digitized by Google

de ceux qui l'implorent, et cruel si on lui résiste. Les gens d'église réunissent l'hypocrisie à la fierté : hypocrites, parce qu'ils n'expliquent pas clairement les droits de leur mission ; fiers, parce qu'ils disent la tenir de Dieu. La robe forme son caractère de celui des grands et des prêtres : puissante, puisqu'elle fait parler *Thémis*, et fière de cette fonction auguste. L'artiste, enveloppé des prestiges de son art, vit, pour ainsi dire, dans un monde idéal ; voué tout à la nature qu'il imite sans cesse, ses désirs sont d'une espèce différente de ceux des autres hommes : donnez-lui du pain, un habit, et promettez-lui l'immortalité, il est au comble de ses vœux.

Dans toutes ces variétés de mœurs et d'intérêts, ces nuances infinies de l'amour-propre, ce tiraillement universel d'opinions, de désirs, de forces et de foiblesses réciproques, conçoit-on que l'amitié véritable et désintéressée trouve un point où elle puisse se fixer ? Voilà pourquoi elle est si rare. Mais de même que

Digitized by Google

les physiciens ont soumis à l'analyse toutes les substances, qu'ils ont marqué leurs analogies ou leurs hétérogénéités ; de même dans ce siècle, où tout est calculé mathématiquement, on peut chercher et découvrir peut-être, quels sont les rapports convenables, tant physiques que moraux, qui peuvent déterminer entre les hommes le sentiment intime de l'amitié. Cette opération analytique ne sera pas plus difficile, que de déterminer *l'influence des signes sur la formation des idées ;* et l'une comme l'autre de ces propositions méritent d'être proposées au concours par l'institut (*) ; car nous ne nous flattons pas de développer assez complétement notre proposition.

Que l'amitié, tant au physique qu'au moral, soit ou non fondée sur des rapports d'intérêt ; c'est ce qu'il n'importe pas d'examiner ici de trop près. Dans tous les cas, il y a sans doute toujours une

(*) La première a été l'objet d'un concours comme nous l'avons dit.

Digitized by Google

puissance, un intérêt qui commande, pour que deux choses se rapprochent, comme il en est pour qu'elles s'évitent. Pourquoi la matière subtile monte-t-elle au-dessus de celle plus grave, qui tend à descendre ? Pourquoi le soleil attire-t-il l'humidité ? Pourquoi aimons-nous ce qui nous flatte ? Pourquoi craignons-nous les coups qui nous blessent ?... Il nous suffit que cela soit ainsi ; notre tâche étant de faire remarquer ce qui *est*, et d'abandonner l'analyse des *pourquoi* au physicien.

SUITE ET CONCLUSION DU MÊME CHAPITRE.

Après tous les aperçus que nous venons de présenter au lecteur, il est temps de nous résumer. Disons qu'il n'est pas d'amitié réelle entre les êtres immoraux : c'est une association d'intérêts vicieux. Disons que les êtres plus purs peuvent s'associer par les vertus qui leur sont communes, mais que leurs qualités et leurs défauts de caractères doivent être

Digitized by Google

différens pour qu'il y ait entre eux le mouvement nécessaire qui éloigne la monotonie et l'ennui. — Mais, dira-t-on, si leurs qualités sont différentes, leurs vertus ne peuvent être les mêmes ; l'humanité ne pouvant prétendre à la perfection, il semble prouvé que nous avons tous les défauts émanés de nos propres vertus ; que l'homme sévère en probité a quelque rudesse, que l'homme doux et pacifique est trop indulgent, etc. — D'accord. Mais nous répondons à cet argument, que les gens de bien possédant les mêmes vertus, ne les possèdent point au même degré ; et que cette différence du plus ou du moins suffit pour que deux amis aient différentes nuances défectueuses que chacun d'eux cherche à rectifier dans le commerce de la tendre amitié.

Pour ne point passer par des épreuves aussi mortifiantes qu'inutiles, ne choisissons donc pas pour ami, 1.° l'homme dont le caractère a trop ou pas assez d'analogie avec le nôtre. Que deux amis soient à-peu-près du même âge ; que leurs

Digitized by Google

fortunes ne soient pas trop disproportionnées, car on voit rarement le riche aimer le pauvre dáns toutes les règles que prescrit l'amitié, quoique les pauvres soient très-disposés à s'attacher aux riches; enfin, qu'ils n'exercent pas le même état, mais des états assez analogues pour qu'un ami puisse conseiller l'autre sans aucun soupçon de rivalité.

2.° Au physique, on doit avoir remarqué, que deux bilieux ou deux sanguins ne trouvent point d'aplomb moral, et qu'un de chaque espèce en trouveroit davantage. Il est inutile de le dire, le bilieux a toutes les qualités que produisent l'acerbe mélancolie et l'amour-propre; de là naissent l'application sérieuse, l'envie soutenue de parvenir, les grandes vertus et les grands vices, selon la direction que l'éducation a fait prendre à l'individu. En général, un homme bien doux, bien gai, bien aimable, par caractère et non par calcul, fait rarement de grandes choses. Il faudroit élever un autel à la bile, me disoit un de mes amis, car tous les talens

Digitized by Google

naissent de la mélancolie. — Oui, lui dis-je ; mais pour éviter trop d'acrimonie morale, érigeons à côté un second autel à l'émétique.

Le sanguin est vif ; sa colère n'est pas interne comme celle du bilieux ; il se fâche et s'apaise sans rancune. Restent entre ceux-ci, les caractères mixtes dont il est aisé de faire l'application à notre objet, car il est des mulâtres, des quartrons, des demi-quartrons pour les caractères comme pour les couleurs de la peau (*).

3.° N'abusons jamais des rapprochemens intimes de l'amitié ; plus la volupté de deux cœurs unis est délicieuse, plus il faut la tempérer par des séparations momentanées et souvent répétées. Ne resserrons pas les liens de l'amitié au point de nous rendre mutuellement esclaves : il n'est point de belle prison ; il n'est pas

---

(*) *Voyez* le Chapitre de l'*influence du physique sur le moral par rapport à l'homme.* Essais sur la musique, tome III.

Digitized by Google

de contrainte qui puisse durer sans gêne. Qu'une liberté prudente soit donc accordée à l'amitié, afin que ses rapprochemens soient plus désirés. Deux amis risquent tout en resserrant trop leurs nœuds; et si *Machiavel* y avoit pensé, il eût dit : « S'il vous importe de séparer deux amis, » le meilleur moyen pour les brouiller est » de les lier plus étroitement encore; s'ils » s'unissent au point de ne pouvoir plus » se séparer l'un de l'autre sans souffrir, » leur état est contre nature, et vous avez » gain de cause ; car il n'est point d'équi- » libre parfait sans privation de mouve- » ment ; et privation de mouvement dé- » signe la mort. Faites donc que deux » amis que vous voulez séparer ne se » quittent pas, qu'ils ne se perdent de vue » que le moins possible, que le portrait » de l'un soit dans la chambre, dans la » poche de l'autre ; c'est ainsi que la me- » sure limitée des sentimens humains » se comblera, que la part de constance » qui nous est donnée s'épuisera d'au- » tant plutôt que chacun des deux amis

Digitized by Google

» travaille à diminuer la part de l'autre, » et qu'enfin la satiété se fera sentir dans » les cœurs les plus unis. » C'est ainsi qu'eût parlé *Machiavel;* mais nous, disons que la controverse du même principe peut servir à prolonger l'amitié, à empêcher qu'elle ne s'épuise jamais, à jouir toute notre vie de l'union la plus douce, la plus respectable, et de tous les dons du ciel, le plus précieux aux mortels. Sous ce rapport, on peut dire des amis, ce qu'on dit de deux amans : qu'ils ne sont jamais aussi près de se désunir, que quand leur passion est extrême. Qu'est-ce qui vous a brouillés, leur demande-t-on ? — C'est un démêlé, une obstination, mauvaise volonté de sa part, une querelle fondée sur rien.... — (*). Vous vous trompez, jeunes étourneaux qui ne faites bien qu'une chose et ignorez tout le reste ; c'est votre passion assouvie qui demande du répit. La jalousie elle-même n'est le plus souvent

(*) Remarquez combien l'on dit de choses quand on ne sait que dire : il en est de même en tout.

qu'une

que la crainte qu'on aille chercher ailleurs ce qu'on ne peut plus donner.

Tout ce que nous avons dit jusqu'à présent au sujet de l'amitié, ne regarde guère que celle qui se contracte entre les hommes; car celle qui règne entre un homme et une femme, ou entre deux femmes, présente des nuances dont nous n'avons pas fait mention; c'est par ces différences que nous allons terminer ce chapitre.

J'entends souvent vanter les charmes de l'amitié contractée entre deux personnes de différens sexes; rien n'égale, dit-on, les soins de l'homme pour la femme, si ce n'est ceux de l'amie envers son ami, qui les surpassent encore. Je croirois assez que deux individus ainsi rassemblés se méprennent sur leurs vrais sentimens, quoique leur bonheur soit réel. En réfléchissant bien sur cette intimité, où chaque parole produit une sensation, où chaque petit soin renouvelé est un délice, qui peut méconnoître l'amour? C'est véritablement en analysant

cette sorte d'amitié qu'il faut dire avec *Bernard:*

Et tu serois la volupté,
Si l'homme avoit son innocence.

Mais nous sommes loin d'être innocens, et la nature n'a que faire de notre innocence quand nous sommes mûrs pour ses destinations. Elle nous trompe alors, parce qu'elle veut que par-tout, deux produisent un troisième, quand les rapports sexuels s'y trouvent. Si entre amie et ami, l'âge est disproportionné, gare qu'un des deux ne soit véritablement amoureux ailleurs, et que l'amitié ne soit ici que la protectrice de l'amour ! Mais si, après avoir été deux amans inséparables dans le bel âge, l'amitié vient succéder à l'amour dans l'âge avancé; alors, elle est pure cette amitié, quoiqu'elle conserve une teinte des voluptés amoureuses. Nous avons, peuvent dire ces amans-amis, dépensé notre avoir ensemble, personne n'est tenté de nous le rendre, aimons-nous donc, tant que faire se peut, comme si nous n'avions que vingt ans; et que la

Digitized by Google

foiblesse de nos facultés actuelles soit embellie par les réminiscences précieuses du passé ; réminiscences non éloignées, et, pour ainsi dire présentes, puisqu'elles n'ont jamais été interrompues par les glaces de l'indifférence. Mais, chère amie, dira l'homme, évitons les regards des jeunes amans trop jaloux de leurs droits ; chez nous les ailes de l'amour se sont métamorphosées en béquilles, ne prêtons point à rire à cette jeunesse folâtre, et cachons-lui prudemment nos soupirs surannés.

L'amitié entre deux jeunes femmes est, pour l'ordinaire, un commerce de dissimulation. Dans la plus belle bouche, *ma bonne amie*, veut dire, le plus souvent, toi qui es assez bonne pour te reconnoître mon inférieure en beauté, en esprit, et me céder en tout. Si l'amour s'empare du cœur de l'une des deux amies, l'autre ne supporte l'emploi de confidente qu'avec dépit, et dans l'espoir que bientôt on lui rendra les mêmes bons offices. La partie est-elle carrée, alors l'amitié n'est plus

Digitized by Google

qu'un vain titre, c'est un échange de services pour favoriser l'amour. Une de nos deux belles est-elle abandonnée, ou abandonne-t-elle son perfide amant, l'emploi de confidente lui devient encore plus insupportable; son teint moins fleuri, ses beaux yeux abattus, lui donnent l'air d'une jeune veuve qui attend les secondes faveurs de l'hymen; son état l'humilie, la vieillit de dix ans aux yeux du couple encore amoureux et aux siens propres, quoique les deux amies soient de même âge.

L'amitié, entre hommes, se contracte plus aisément qu'entre femmes. Ceux-ci mettent plus de rondeur, moins de finesse dans leurs procédés moraux, et se laissent deviner plus aisément. La défiance entre femmes est excessive au contraire; la finesse de leur état les éloigne des épanchemens spontanées et sincères. Une femme d'esprit pourroit seule nous dire ce qu'est une femme, et quelle est la promptitude de sa pénétration. Le coup-d'œil d'une jolie femme, entrant

Digitized by Google

dans une assemblée, est aussi prompt que l'éclair ; en un instant elle a tout vu, elle sait tout ce qui se passe ; elle a distingué toutes les nuances des habits et des physionomies avant d'avoir achevé ses trois révérences. Deux femmes jolies ne peuvent se fixer un instant, sans qu'un sourire malin ne les trahisse, et ce sourire, presque imperceptible, veut dire : *Je te connois, beau masque !* Elles ressemblent assez aux moines et aux prêtres, qui ne pouvoient jadis se regarder sans rire, et qui ne peuvent aujourd'hui se fixer sans douleur et sans humiliation.

Quoique les femmes, vu leur foiblesse naturelle, aient grand besoin de se lier et de cabaler entre elles, leur union amicale, dis-je, se contracte plus difficilement que chez les hommes, parce que le temps des prétentions à la beauté est chez elles très-prolongé, et qu'à tout âge, chez l'homme cette prétention est presque nulle en comparaison.

Au reste, chez les deux sexes, l'amitié véritable est un sentiment si pur

Digitized by Google

dans son essence, qu'elle se détruit au souffle empoisonné de toutes les passions mondaines. Elle est presque nulle dans les cœurs où règnent l'amour, la jalousie, la coquetterie. . . . . Elle est profanée et nulle dans les cœurs où règnent les vices, les passions cruelles, sordides, haineuses et tristes; elle brille de tout son éclat, lorsqu'elle accompagne les vertus, les sentimens respectables, tels que la piété, la probité, l'amour constant de la vérité. L'amitié est donc la récompense des bons, comme l'indifférence et la haine sont la punition des méchans. En un mot, les cœurs abjects ne connoissent point l'amitié : elle n'a pour sanctuaire que les cœurs vertueux.

La nature semble avoir dit aux uns et aux autres : Tu es bon, tu aimeras et tu seras aimé. Tu es méchant, tu n'aimeras point, et tu seras détesté.

Après avoir parlé de ce sentiment délicieux que le ciel a donné aux hommes pour accroître leurs plaisirs et les consoler dans leurs peines, il nous reste à parler

Digitized by Google

de cette passion si douce et si funeste qui influe si nécessairement sur les mœurs.

NOTE

DU QUINZIÈME CHAPITRE.

(1) J'ai souvent dit aux jeunes compositeurs qui ont de la peine à former un discours en musique instrumentale : « Moins vous ferez d'accords parfaits dans » le courant de votre morceau, plus vous aurez de » facilité à suivre votre objet. Les accords parfaits » sont des points finals après lesquels il faut toujours » une idée nouvelle ayant des rapports avec ce qui a » précédé. Et plus il y a d'idées dans un morceau de » musique ou un discours parlé, plus il est difficile » de conserver l'unité dans l'ensemble.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

De l'influence de l'Amour sur les Mœurs.

§. I.er

L'Amour étant la passion dominante de l'homme, doit, sous ce rapport, avoir la première influence sur les mœurs.

La plus douce, la plus consolante, mais la plus terrible des passions, celle dont se sert la nature pour commander à l'homme de se reproduire; celle qui, depuis ses plus jeunes ans jusqu'à sa vieillesse, soit qu'il désire, qu'il jouisse ou qu'il regrette, consume sa vie dans un long soupir; celle d'où naissent presque tous les mouvemens de l'ame, l'amour enfin, doit être forcément le premier régulateur des mœurs. *Pythagore* disoit : qu'on me donne du mouvement et de nouveau je créerai l'univers. C'étoit dire : qu'on me fasse Dieu,

Digitized by Google

j'animerai la nature. Ce mouvement inutilement désiré pour une procréation physique, est en notre puissance pour diriger les mœurs ; c'est le feu de l'amour qui attire ou qui repousse, qui est indépendant de la volonté de l'homme ; c'est là le vrai principe et le mobile de nos actions ; c'est par lui, pour lui que rien ne coûte à l'homme ; plus enfant que l'enfant qui le maîtrise, c'est par l'amour qu'il se laissera facilement conduire au bonheur.

Lorsque nous recherchons la faveur de l'homme puissant, nous choisissons le moment favorable pour en approcher : de même l'homme qui aime, n'a rien à refuser aux lois, si elles favorisent son penchant le plus impérieux. Rendons-le pur, favorable aux mœurs, et obtenons tout de l'homme par la passion qui le domine. Elle est trop véhémente pour être dissimulée : l'homme aimant est toujours vrai respectivement à sa passion, et la sincérité, même dans les choses erronées, est la base des bonnes mœurs. Si nous ne consultons la nature, vainement notre

Digitized by Google

politique créera des gouvernemens ; la république de Cythère est plus ancienne que les lois humaines ; elle date depuis la vie du premier homme, et ne finira qu'à la mort du dernier. *Solon*, *Montesquieu*, *Machiavel*, vous soupiriez pour cette mère patrie, en composant le code immortel des lois !

Le but de cet ouvrage est de rapporter toute chose à la vérité morale, c'est-à-dire, celle que les hommes honnêtes sont convenus de respecter pour pouvoir vivre en société. Nous y sommes loin de la nature, j'en conviens, mais nous ne pouvons, sans crime, nous en rapprocher de trop près, depuis que les partages sont faits et que toute chose appartient à quelqu'un. Aujourd'hui, pour se rapprocher absolument de la nature, il faudroit s'éloigner des hommes, chercher une terre déserte où l'on pût dire : *Ici tout m'appartient ; tout est à moi seul.* Mais l'amour s'oppose à cet isolement absolu : l'homme veut une compagne, la femme cherche un appui dans l'homme, l'hymen

Digitized by Google

suit par-tout les cœurs amoureux, et bientôt la société recommence.

§. II.

Des Sociétés établies par l'Amour.

J'IMAGINE donc, que puisque Dieu veut que l'amour réunisse les sexes et que les sociétés naissent de leur réunion, c'est à l'amour à épurer leurs mœurs. Dans ses procédés, la nature a toujours plusieurs fins qui se correspondent; son grand secret est de faire tout utilement et jamais rien inutilement. L'amour établit la société sous tous les rapports, c'est donc par sa force qu'on peut se rendre maître du moral de l'homme. Il faut qu'il soit conduit au bien par la chose qu'il aime le mieux, de même qu'il est toujours puni par où il a péché, c'est-à-dire, par ses excès. Enfin, soit que, dans notre foible intelligence, nous confondions souvent les causes avec les effets, ou que nous prenions pour cause ce qui n'est que l'effet d'une cause qui nous est inconnue, il

Digitized by Google

est remarquable, au physique comme au moral, que le remède est presque toujours à côté du mal. La foudre éclate et nous brûle, mais elle détermine des torrens qui modèrent l'excès de ses feux. L'amour est quelquefois aussi impétueux que la foudre, mais de ses transports mêmes naît le calme qui lui succède.

En considérant l'amour en général, nous remarquons que long-temps avant sa primitive adolescence, la petite fille nous décèle son penchant vers l'amour; c'est pour plaire qu'elle s'occupe sans cesse de sa parure; et passant de sa toilette à celle de sa poupée, elle change d'objet sans changer d'idée. Le sentiment inné de l'amour se développe plus tard dans l'homme; principal générateur, il a besoin d'une plus longue maturité qui semble dépiter la petite fille, si nous observons les agaceries continuelles qu'elle lui adresse pour le faire sortir de sa léthargie enfantine. Ressort puissant de la nature! qui rend actif l'être qui deviendra passif aussitôt que ses coups auront

Digitized by Google

porté le ravage dans le cœur de l'homme adolescent. A tout âge l'amour est une guerre entre les deux sexes : si l'un parle beaucoup, l'autre est muet; si l'un recule, l'autre avance; si l'un se sauve, l'autre le poursuit ; toujours l'activité de l'un modère celle de l'autre. La nature doit agir ainsi, puisqu'un double délire ôteroit aux contractans la présence d'esprit nécessaire pour combiner les moyens d'attaque et de défense. Ce n'est qu'à la fin du combat, en scellant une paix mutuelle, que la ruse cesse de part et d'autre, et que les volontés se confondent.

Nous le savons : les petits garçons, occupés étourdiment de leurs jeux folâtres, sont initiés par les petites filles qui ne se rebutent point de leur niaise indifférence. Eve tenta le premier homme ; les petites filles suivent l'exemple de leur première mère, et semblent toutes avoir deviné l'histoire du fruit défendu.

Si, dès le premier jour de l'association de l'homme et de la femme, on eût dit à ce premier couple humain : *Croissez et*

Digitized by Google

multipliez, le mensonge, sous la forme du serpent, ne fût pas venu le corrompre. C'est donc combattre le mensonge à sa source, que de montrer, s'il m'est possible, l'amour restaurateur des mœurs, autant qu'il en fut, qu'il en est encore le corrupteur. — Craignons, diront quelques pédans de la vieille école, de dévoiler aux yeux de la jeunesse des secrets qui doivent lui être cachés. — Craignons plutôt, en voulant inutilement lui faire prendre le change sur un sentiment inné, qu'elle éprouve, qu'elle sent, qui se développe avec l'âge, de faire des imbécilles et des dupes, ou des hypocrites dégourdis; et de tout le reste, des femmes et des hommes éternellement factices (1). — Mais il faut préserver l'innocence, la respecter. — A-t-elle besoin de tes soins, de tes respects ? contemple-la, admire-la, ne la corrompt pas par des fables. Crains que le sentiment de l'amour, seulement soupçonné d'un jeune cœur, ne rejette par instinct tes efforts mensongers. Laisse-lui chercher le fruit qu'il désire vaguement, ne l'expose

pas à ses regards, mais ne lui dis pas qu'il est mauvais, si tu ne veux qu'il en goûte et qu'il le trouve bon. Quand je vois une gouvernante frapper une petite fille parce qu'elle porte sa main vers ses charmes à venir, je dis : elle ne soupçonnoit rien, à présent elle sait quelque chose. — Faut-il la laisser faire ? — Non ; donnez-lui une dragée, sa main changera de direction. Un plaisir peut en compenser un autre, jamais la peine ne remplace le plaisir.

Les excès de l'amour ont, par-tout, donné naissance aux lois qui les réprimment ; je voudrois, au contraire, que l'amour bien analysé par le législateur, bien dirigé d'avance selon son principe, devînt la base principale des lois primitives de toute société. Il vaut mieux sans doute empêcher que le mal se fasse, que d'être obligé de le punir après qu'il a été commis. Les bonnes lois préviennent le mal ; telles étoient presque toutes celles de *Lycurgue*. Les lois mal appliquées ne corrigent point, elles tuent le coupable, habituent l'homme à l'appareil des

supplices; le crime reste impuni quand la punition cesse d'être redoutée. Si *Robespierre* eût continué ses massacres humains quinze jours encore, la jeunesse française, innocente ou coupable, eût chanté en allant à l'échafaud (*).

Lorsqu'un principe n'a pas été conçu, ou qu'on n'a pas osé le développer tout entier, alors les lois pénales punissent le défaut de lois préservatives. Un vieux code de lois ressemble au Vatican : compliqué de toutes parts, c'est l'ouvrage de plusieurs siècles, de toutes les mains, de toutes les circonstances; c'est un colosse qui n'a d'étonnant que sa masse informe.

Les femmes ont été de tout temps les

(*) Pendant le temps de la terreur, le hasard me fit rencontrer une charrette dans la rue S. Honoré, vis-à-vis celle de la Loi. Cette charrette étoit remplie de Vendéens, gens très-bien mis; une demoiselle de quinze à dix-huit ans se lève, regarde avec admiration, et dit : *Oh la belle rue !* elle avoit, me dis-je, désiré toute sa vie voir Paris, elle le voit pour la première fois, et c'est pour y mourir sur un échafaud. ..... J'aurois donné ma vie pour lui conserver la sienne.

apôtres

apôtres de l'amour : leur empire est une séduction dont l'homme a tant de besoin, qu'il est enchaîné long-temps avant qu'il s'en doute. Les *Circé*, les *Armide* sont de tous les climats. Pendant qu'*Hercule* filoit aux pieds d'*Omphale*, le Lapon basané faisoit retentir sa tanière de soupirs amoureux.

§. III.

Les anciens avoient bien défini l'Amour.

Les Grecs et les Romains avoient, ce me semble, bien défini l'amour tout-puissant sur les mœurs. La pudeur étoit chez eux l'apanage des femmes ; mais s'ils exigeoient que la femme fût toute à son époux, et que sa fierté naquît de sa fidélité, pour préserver l'amour sacré de l'hymen, ils donnoient une grande latitude aux libres favoris de *Vénus*. Le philosophe, le prêtre, le magistrat, ne se cachoient point pour aller chez *Laïs* et chez *Aspasie* : inspirez les vertus, l'amour de la patrie à cette jeunesse qui vous adore, disoient-ils ; ainsi l'amour qu'on a pour

vous, et qu'on ne peut réprimer totalement, sera profitable à la société.

§. IV.

Des Samnites.

Chez les Samnites, l'amour étoit la récompense de la bravoure ; la tête d'un héros romain étoit, pour ainsi dire, un effet au porteur dont la beauté samnite devoit payer la valeur par le don de sa personne.

§. V.

Chez les Gaulois.

Du temps de nos galans chevaliers, l'amour étoit aussi le mobile des mœurs : les femmes les ont sauvés de la barbarie dont l'amour-propre grossier est capable. Ces belles dames avoient l'art de faire filer pendant dix ans le parfait amour à leurs preux chevaliers ; elles les rendoient braves, charitables, redresseurs de torts, enfin aussi vertueux qu'on pouvoit l'être dans un temps d'ignorance et de féodalité,

Digitized by Google

où les droits des moines et des suzerains étoient substitués à ceux de l'homme écrasé sous les fers du despotisme.

§. VI.

L'Amour est le soutien de l'homme dans l'esclavage, et en général de l'homme malheureux.

On peut remarquer, en général, que l'amour est d'autant plus actif, que l'homme est voué à l'esclavage. Par-tout où il est esclave, ou seulement misérable, la quantité de ses enfans prouve que les douceurs de l'amour le dédommagent, autant que possible, de la perte de sa liberté et de l'aisance de la vie. Nulle part l'amour n'eut plus d'empire que chez les chevaliers de la table ronde, où régnoit le despotisme le plus absolu. Chez les Turcs, les intrigues du sérail décident du destin de l'empire.

Au contraire, chez les sévères Lacédémoniens où régnoit la liberté, l'amour, en quelque sorte, étoit profané. L'amour

Digitized by Google

est réduit au physique chez les hommes guerriers et valeureux par nécessité, tels qu'étoient les Spartiates. La poétique amoureuse est si loin de leurs mœurs acerbes, qu'ils la dédaignent et la repoussent.

Chez les bons Quakers, l'amour languit sans culte : son autel est la conscience de ces hommes respectables. Il semble donc que la nature ait réservé l'amour pour être le consolateur de l'homme malheureux; c'est lui qui cherche sans cesse à rendre à l'homme opprimé sa liberté naturelle, en augmentant le nombre des vengeurs avec celui des individus; après quoi, s'il réussit à sortir de sa détresse, il se voue à plus de repos. Demandez si, proportion gardée, vu les réquisitions de soldats de la patrie, vu l'émigration des nobles, la population n'a pas été en France plus abondante qu'on ne la croyoit possible dans le temps de la révolution et de la terreur. Demandez aux jeunes gens qui ont échappé des prisons de *Robespierre*, si les femmes, décentes jusqu'à cette époque,

Digitized by Google

n'étoient pas plus foibles, plus insouciantes sur leur vertu, étant dans les prisons où le délire seul les faisoit vivre. Je sais que l'opinion commune des économistes est, que l'homme dans l'aisance est plus fécond dans sa progéniture. N'est-ce pas peut-être parce que les enfans ont de quoi vivre chez l'homme aisé, et qu'ils meurent de misère et faute de soins chez le pauvre? Au reste, il seroit aisé de vérifier ce calcul : en attendant, je crois que l'homme le plus libre a moins d'enfans que l'homme esclave, s'il ne manque ni de femmes, ni de nourriture ; que l'homme opulent en a moins que dans la pauvreté ; que l'homme jouissant d'une aisance honnête en a moins encore que l'homme pauvre, mais qu'au bout de quelque temps il en conserve davantage : ce qui prouve toujours que l'aisance honnête est l'état le plus favorable à la propagation de l'espèce.

Digitized by Google

§. VII.

Les plus grands maux naissent de l'Amour mal dirigé.

L'AMOUR mal dirigé est aussi la source de presque toutes nos maladies, ou des vices qui nous les donnent. Excepté les maux héréditaires, qui ont peut-être une même source, la pulmonie, ce fléau terrible qui moissonne un cinquième de la jeunesse, provient, en général, du désordre des sens et des révoltes clandestines. On exige des jeunes gens une pudeur, une décence absolue, et la mort devient le partage des ames pudiques en apparence. Si la poitrine résiste, des maux de nerfs tourmentent l'individu et le rendent perplexe jusqu'à l'âge de trente ans. Presque toutes les maladies, dans un âge où les sources de la vie trop abondantes devroient seules incommoder l'individu, la caducité précoce, le défaut de gaieté, d'esprit, de génie, l'imbécillité, la folie même, n'ont, le plus souvent, que cette même cause. Cependant l'individu mal

Digitized by Google

préparé, épuisé d'avance, est nul dans l'âge mûr; après quoi les maladies accumulées de la vieillesse, ne sont que les derniers épuisemens de santé que n'ont pas détruit les excès de l'amour dans les âges précédens.

§. VIII.

Les excès de l'homme du peuple nuisent aux générations futures.

Chez le peuple laborieux, ces maux sont peu connus; mais sa brutalité est extrême, et c'est à l'amour à l'adoucir. Dans son humeur sombre, l'homme du peuple ignorant ne sait pas même épargner celle qu'il aime et dont il ne peut se séparer quelques jours sans alarmes; néanmoins celle qui lui inspire l'amour, est sans cesse sa première victime. Un des tableaux les plus affreux qu'on puisse voir, c'est le despotisme atroce qu'exercent les hommes de certaine classe du peuple sur leurs femmes et leurs enfans. Gronder, frapper en s'éveillant, s'enivrer

Digitized by Google

le soir au cabaret, n'en sortir que pour venir exterminer son ménage qu'il scandalise par les juremens les plus crapuleux. Voilà ce que l'homme du peuple fait souffrir à sa femme. Manque-t-il d'ouvrage, est-il dans le besoin, les coups sont distribués sans raison à droite, à gauche. Est-il fort occupé, bien payé, jouit-il du fruit de son salaire, mon homme boit, fait le docteur, raisonne et bourre tout ce qui le contredit. Voilà l'exemple affreux qu'on donne aux enfans, qui auroient fait de même que leurs pères, si l'instruction publique n'étoit venue à leur secours. La brutalité de l'homme expire, je le sais, dès que les enfans se sont retirés, ou plutôt enfuis; les caresses de l'hymen viennent alors sécher les larmes qu'a fait répandre le despotisme; c'est, comme dit le proverbe, *la paix du ménage;* mais quelle hideuse préparation au sacrifice la femme est obligée d'essuyer à chaque fin du jour! quelle génération stupide, brutale et barbare nous préparent des hommes forcenés qui, passant d'un excès à un

autre, semblent des échappés de l'enfer qui demandent un asyle dans les cieux. Devons-nous douter que la nature n'exige de l'homme ce qu'elle nous montre constamment dans les animaux, qui, après s'être invités par les caresses, se réfugient dans le coin d'un bois, dans une masure paisible, pour obéir à l'ordre éternel. La graine des fleurs des végétaux annonce la fructification ou le dépérissement de la tige qui doit éclore. Si l'homme réfléchissoit, s'il respectoit sa génération future, s'il savoit enfin que pour lui, comme pour les plantes, c'est le passé et le présent qui préparent l'heureux avenir, il frémiroit d'horreur au sein du plaisir même, dans la crainte de donner naissance à des monstres dénaturés, enfans de l'ivrognerie, de la colère, du mensonge, qui ne seront propres qu'à violer les lois pour se livrer à la débauche et à tous les excès.

Gens du beau monde, vous croyez ce tableau exagéré ; mais si vous connoissiez les classes inférieures, vous verriez que je n'en dis pas assez. Oui, je le répète :

Digitized by Google

l'amour excité par la débauche et les immoralités, ne doit produire que des êtres vicieux et mensongers ; mais l'amour, suite et dernier terme du bonheur, doit engendrer des hommes bons et sociables. L'art suprême du législateur est, comme nous l'avons dit, d'empêcher le mal de naître, plus que de le réprimer alors qu'il accable la société.

§. IX.

Ces excès seront réformés par l'instruction plus générale des Femmes.

Au reste, à leur tour les femmes s'instruisent et s'instruiront de plus en plus. Elles sont aujourd'hui, relativement à l'instruction, ce qu'étoient communément les hommes du siècle précédent. Qu'arrivera-t-il de l'instruction plus générale des femmes ? Une révolution morale, qui n'est pas difficile à prévoir. La nôtre fut celle de l'amour-propre révolté ; la leur sera celle de l'amour outragé dans les premiers objets de son culte. Je sais qu'en

Digitized by Google

révolution, c'est la force qui fait tout; et que les femmes manquent d'énergie; mais si les forces physiques ne sont pas de leur ressort, elles disposent des forces morales; elles sauront nous faire agir pour elles; elles feront comme les philosophes, qui, après nous avoir communiqué l'instruction, se sont tenus à l'écart dans notre révolution politique, pendant que le peuple se battoit : tels que le médecin qui, après avoir ordonné le remède, s'en va, et revient quelque temps après pour en considérer les effets. Les femmes généralement instruites prétendront être dirigées par la raison et non par la brutalité. Déjà l'abolition des cloîtres, la facilité d'obtenir le divorce, ont détruit une partie de leurs supplices.

§. X.

L'homme à tout âge protégé par l'Amour.

Respecter les lois sociales, n'outrepasser jamais les limites qu'elles ont marquées, prendre en tout la nature pour

guide, c'est ainsi qu'on perfectionne les procédés moraux. La nature n'a qu'un agent sublime tel que le soleil, dont l'influence agit sur toutes les productions de la terre. De même, un seul agent dirigeroit la grande moralité de l'homme, si le feu central et inné de l'amour étoit dirigé sagement par les législateurs. Pour le conduire au bien, cet agent seul suffiroit depuis la naissance de l'homme jusqu'à sa mort. C'est ce qu'il nous reste à prouver, pour remplir la tâche que nous nous sommes imposée dans ce chapitre.

§. XI.

Dès sa naissance.

L'HOMME à sa naissance est-il protégé par l'amour ? La question est si simple qu'il est presque inutile d'y répondre. Oui, tous les soins maternels sont autant de réactions d'amour. Une mère dans son enfant ne cesse de voir l'époux qu'elle aime. C'est le miroir charmant dans lequel elle contemple ses premières amours,

Digitized by Google

le jour solennel de son hyménée ; il lui rappelle les plus secrets mouvemens de son cœur ; après lui avoir souri, elle daigne encore rougir en considérant l'innocent ravisseur, ou du moins le cher objet du sacrifice vertueux qu'elle fit de sa pureté virginale. Alors des larmes amoureuses viennent laver ce fruit de sa tendresse, et purifient encore, s'il est possible, les nœuds sacrés de l'hymen.

§. XII.

L'adolescent de même protégé par l'Amour.

L'ADOLESCENCE est le terme le plus précieux de la vie de l'homme ; c'est à cet instant que l'amour va le conduire aux vertus, ou le flétrir pour jamais. Mais ce n'est qu'aux peuples sanctifiés par l'égalité que je puis m'adresser à présent, en leur montrant les ressources infaillibles de l'amour. Les peuples opprimés par les distinctions puériles des droits de la naissance, ne doivent plus m'entendre.

Digitized by Google

Je dirois volontiers, ou je ferois dire au père tendre du jeune homme qui concentre encore dans son cœur la flamme indécise de l'amour, ou qui a fait un choix qu'il n'ose avouer : Vois, mon fils, ce peuple de jeunes beautés, qui toutes à l'envi, et à travers la pudeur qui les retient, mais qui les décèle, aspirent au bonheur de te plaire ! Dès ce moment, cherche et choisis-toi l'épouse charmante qui doit être la compagne de tes beaux jours. Si tu la trouves, dis lui : Sois la la bien venue comme la fleur au mois de mai. — Ah ! mon père, je l'ai trouvée, elle seule partage avec vous ma tendresse. Mais hélas ! des larmes obscurcissent mes yeux lorsque je la vois. Elle est riche, d'un rang élevé, et moi je suis pauvre, et d'un rang..... — Mon fils ! tu es né chez un peuple libre où tous sont égaux en droits. Tes pleurs secrets ne te donneront point le trésor auquel tu aspires, c'est du courage qu'il te faut. Elle sera ta femme, si son cœur est libre, ou elle est indigne de toi ; alors tu renonceras

facilement à sa possession. — Que dites-vous, mon père ! puis-je en croire vos promesses ? — Oui ; mais es-tu disposé à tout faire pour la mériter ? — Oui, tout, tout me sera possible. — Ecoute-moi. Elle est riche, dis-tu ; le rang de son père est distingué. — C'est un de nos premiers magistrats : c'est un tel qui est son père.... — Je veux que lui-même te montre à sa fille comme le jeune homme le plus digne d'être son époux ; je veux que lui-même enfonce dans le cœur de sa fille, l'amour en traits de flamme ; je veux enfin que, dès le premier jour qu'elle te verra, les soupirs d'un innocent amour s'exhalent de son cœur timide. Ecoute-moi. — Ah ! mon père, je vous écoute ! et suis déjà ravi de bonheur. — Tu iras dès demain aux écoles publiques : tu es intelligent, tu apprendras avec fruit ce qu'on y enseigne, dans le dessein de plaire à celle qui t'es chère. — Oui, mon père, je ferai des progrès rapides, je vous le proteste. — Ce n'est point assez. Je t'ai conduit l'an dernier au couronnement de l'enfant le plus

Digitized by Google

véridique ; tu as vu décerner le prix de la vérité ? — Oui, et je pleure quand je me rappelle cette cérémonie auguste. Que ce jeune homme étoit aimable, intéressant ! — Hé bien, c'est toi qui, dans un an, seras de même couronné par le père de ta maîtresse, et je te promets qu'elle sera présente à ton triomphe ; tu lui arracheras des larmes de piété, de tendresse, et dès le lendemain je te conduirai chez elle pour la remercier d'avoir assisté à ton couronnement. — Ah ! mon père, que me dites-vous ! Grand Dieu, seroit-il possible !... — Sans doute. Et l'enfant le plus véridique, le plus vertueux, ne devient-il pas le jeune homme le plus accompli ? Les premières places de la République, dont il est déjà digne par sa vertu, ne sont-elles pas pour lui, s'il acquiert les talens nécessaires pour les remplir ? Elle est ta femme, te dis-je : dès le jour que tu lui auras parlé pour la première fois, que tu auras, avec respect, baisé la main de son père qui vient de te couronner, que tu auras baisé les mains

de

Digitized by Google

de sa fille qui te fait mille innocentes caresses, tu lui diras : *Les vertus que votre père a daigné récompenser en moi, au nom de la patrie, ne sont pas l'ouvrage de moi seul ; j'ai voulu commencer à me rendre digne d'un cœur qui déjà embrase le mien du plus respectueux amour. Je n'ai rien fait encore pour le mériter ce cœur où j'aspire, c'est dès ce jour que mes efforts vont commencer ; tout me sera facile si je puis le mériter ; vertus, talens, je vais tout essayer, encouragé par mes premiers succès ; ou je serai digne de lui, ou j'en mourrai de douleur.* — Son père ne manquera pas de m'interroger à part, sur ce discours. Je lui dirai tout ; que c'est sa fille qui t'a conduit au chemin des vertus, qu'elle te conduira, sans doute, à celui des honneurs et de la fortune..... Je te ferai part de sa réponse. J'ose croire que sa fille approuvera tes vœux, et que son père te permettra de la voir quelquefois. Non, il ne voudra pas, sois en sûr, éteindre un feu si beau, fait

pour honorer sa fille et lui autant que nous-mêmes.

Quel moyen d'émulation est comparable à celui-là, pour enflammer un jeune cœur déjà embrasé d'amour ? pour le conduire aux talens par les vertus, et des vertus et des talens au bonheur (*) ? En rapprochant l'enfant sans fortune, d'un des premiers magistrats, je laisse à penser combien les choix plus rapprochés deviennent plus faciles. Non, il n'est point de jeune homme amoureux, et ils le sont tous, qu'on ne puisse ainsi enflammer de son propre feu, en le dirigeant vers toutes les belles qualités humaines qu'il ne manquera pas d'acquérir. Oh ! je me rappelle

(*) Ceci me rappelle un trait qu'on lit dans les mémoires de *Brantôme*. Une fille bien née avoit un amant extrêmement bavard ; pour le corriger de ce défaut qui le couvroit de ridicule, elle lui défendit de parler. Le jeune homme devint tout-à-coup absolument muet. Long-temps après, dans une société où tout le monde s'étonnoit de ce malheur dont on ne soupçonnoit point la cause, la jeune fille qui étoit présente se vanta de lui rendre la parole, et le fit par ce seul mot, *parlez*.

Digitized by Google

bien ce que je me promettois pour récompense pendant le cours de mes études ! Ma mère étoit pauvre, c'étoit pour elle que je voulois m'enrichir de talens, qui immanquablement conduisent à la fortune ou du moins à l'aisance honnête. Quelque beauté, souvent imaginaire, excitoit mon émulation ; quand je faisois quelque bonne chose, quand je trouvois quelque trait de mélodie sensible, elle aimera cela, me disois-je, elle pleurera de tendresse en écoutant ce trait. C'est ainsi que j'étois animé du désir de perfectionner de plus en plus mes foibles productions.

§. XIII.

Comment il faut favoriser les Mariages.

Je viens de montrer combien l'amour naissant et bien dirigé, peut être utile aux mœurs, car je ne doute pas que les unions contractées sous les auspices de la vertu ne soient heureuses. Mais tous les mariages ne commencent pas de même ; mille hasards les décident, ou pour

mieux dire, tout est hasard actif pour une jeunesse qui se recherche et qui court continuellement au même but. Un bal a suffi pour la fixer. Là, une musique voluptueuse et rhythmique l'agite et la met en sueur. Là, chacun aspire les émanations qu'il aime, dans une atmosphère vivante à laquelle se joignent tous les parfums de l'Orient. Oh ! qu'il faut peu connoître le cœur humain pour ne pas voir de quelle heureuse mélancolie la jeunesse est pénétrée au sortir d'un bal ! Riche vieillard, vous qui cherchez de quoi vivre, respirez cet air vital qu'une jeunesse délirante a dépensé par besoin ; ce qu'elle avoit de trop vous manque ; de son superflu vous pouvez encore restaurer vos vieux ans, et ajouter quelques jours de vie à votre existence prête à s'éteindre.

Mais l'union entre les deux sexes a des conséquences bien différentes. Le jeune homme veut être heureux par les jouissances de l'amour, la jeune fille ne peut être heureuse que par l'hymen, et les parens de l'un et de l'autre ne voient de

Digitized by Google

bonheur pour leurs enfans que dans les mariages qu'ils appellent bien assortis, où se trouve égalité de fortune et de rang. J'ai dit quelque part que les lois ne peuvent accorder trop d'empire aux pères envers leurs enfans, qu'ils aiment ; mais j'excepterois le cas présent où la froide vieillesse sait peu compatir aux impulsions violentes de l'amour. Sous l'ancien régime, les parens avoient plus de raison d'être sévères ; en France, comme en beaucoup d'autres pays, les mariages étoient réellement effrayans, parce que le divorce étoit presque impossible à obtenir. Un billet de mariage qu'on recevoit de la part de ses amis, étoit alors d'un aussi mauvais augure qu'un billet d'enterrement ; on se disoit : voilà deux heureux pour quelques mois, qui paieront bien cher leur bonheur passager. Mais aujourd'hui qu'un heureux divorce peut aisément et sans scandale délier les nœuds imprudens de l'amour et de l'hymen, j'aimerois que la jeunesse qui veut s'unir eût un recours respectueux envers ses parens,

souvent trop obstinés ; j'aimerois qu'un tribunal d'hyménée les invitât à paroître devant lui pour aplanir les difficultés qu'ils opposent trop souvent à l'union de leurs enfans, parce qu'ils ne sont pas également fortunés. L'obstacle provient presque toujours d'un homme riche, d'un âge mûr, qui s'offre pour épouser la jeune fille qui préfère un jeune homme sans fortune. Si le vieux prétendant se trouvoit une seule fois devant les juges, il rougiroit de sa folie et ne songeroit plus qu'à choyer son asthme, sa goutte ou son rhumatisme. Sans doute qu'aujourd'hui les titres de noblesse ne seront plus allégués comme des obstacles ; mais l'argent, toujours l'argent ! c'est alors que le tribunal seroit d'un grand secours à la jeunesse ; sa voix seroit celle de Dieu, qui interposeroit son autorité sainte entre le père et le fils, entre la mère et la fille. Le tribunal promettroit au jeune homme, selon sa capacité, de lui obtenir quelque place, j'aimerois que la recommandation du tribunal de l'hyménée fût très-accueillie,

Digitized by Google

respectée même du gouvernement. Alors, au lieu d'accorder des places aux célibataires, vrais frélons du miel de l'hymen, les époux seroient récompensés par l'Etat, qui leur doit appui et protection.

§. XIV.

Du Régime des Epoux.

Puissions-nous voir souvent des unions protégées par l'amour et par la vertu ! puissions-nous voir des époux long-temps heureux dans les douces chaînes de l'amour ! Mais dans la plus sainte des unions, il est encore nécessaire d'entretenir le feu sacré de l'hymen ; son flambeau, de même que celui de l'amour, s'éteint si l'on néglige d'alimenter la pureté de sa flamme. Un régime enfin est nécessaire aux époux après que la loi vient de sanctifier leur union la plus intime, sinon la fièvre même du bonheur va les consumer ; le feu le plus vif de l'amour ne leur offrira bientôt que les glaces de l'indifférence.

Digitized by Google

Homme ! respectez donc la pudeur de celle qui veut prolonger vos désirs : on flétrit la rose en respirant de trop près ses parfums : de même on détruit le plaisir par les immodestes jouissances. Eloignez-vous du temple de vos amours avant que la lassitude et le sommeil vous saisissent ; c'est pour y propager l'existence que ce temple est érigé, c'est aux flammes de l'amour qu'il est destiné, et *Morphée* le profane par son anéantissement stupide. Le repos absolu, l'aise de la solitude sont nécessaires après les travaux de l'amour ; rien de plus nuisible aux plaisirs permis qu'une continuité factice de désirs émoussés. Laissez aux amans menacés à chaque instant d'une séparation douloureuse, les larcins et les excès amoureux ; on peut risquer de perdre un bien fragile qui nous fuit, mais le bonheur assuré de toute la vie veut être ménagé avec plus de soin que l'or dont on vient de vous doter. On peut ici recommander aux époux ce qu'*Ovide* exige des amans. Que des voiles discrets empêchent *Phébus* de pénétrer

Digitized by Google

trop librement dans vos asyles ; on vous l'a dit :

On ne doit fêter l'amour
Qu'accompagné du mystère (*).

Femme ! évitez avec soin tout ce que condamne la décence et que réprouvent les sens. L'homme orgueilleux, insensé, semble vouloir s'assurer que celle qu'il idolâtre n'est qu'une mortelle : il veut détruire son erreur qui le rend trop heureux ; résistez-lui, vous que la pudeur accompagne ; craignez que son imagination détrompée ne vous abaisse avec le même excès qu'elle vous avoit élevée. Dans votre situation, comme dans beaucoup d'autres, les fantômes de l'imagination une fois dissipés, nuisent au charme de la réalité.

Jeunes épouses, écoutez bien le conseil que je vous donne. Que ne puis-je, à tout autre qu'à vous, cacher la page qui le contient ; *Ovide* et *Bernard* l'eussent aussi donné aux amans, s'il n'eût échappé

(*) La chanson dit, *chérir l'amour.*

Digitized by Google

à leur imagination galante pour en faire hommage à la vertu.

L'homme insatiable de plaisirs veut posséder en entier l'objet que l'hymen lui soumet; cependant, lorsqu'il aura parcouru son domaine, quand il se sera bien assuré de l'existence de mille charmes, sa curiosité satisfaite refroidira ses désirs. Ayez donc en réserve un de vos plus innocens appas dont il ne lui soit pas permis d'approcher; feignez, s'il le faut, pour conserver son délire et son amour, que l'antipathie la plus invincible, la gêne la plus insupportable vous forcent de vous opposer à ses désirs. Il vous croira d'autant plus aisément, que des faveurs plus intimes qu'on lui accorde, semblent l'autoriser à regarder comme une faveur légère celle dont vous le privez; mais je connois le cœur de l'homme; impatient de tout posséder, irrité par la plus petite privation, un seul de vos bras, un de vos genoux qu'il ne peut, au gré de ses caprices, dévorer de baisers, cette réticence, plus morale que physique, suffira

Digitized by Google

pour attiser son feu et prolonger longtemps sa constance (*). Quoi ! le premier des biens, que les lois surveillent parce qu'il est trop vif, trop général, et qu'il dégénère en abus intolérable, vous est donné pour la vie, et vous n'en jouiriez qu'un instant ! Jeunes époux, croyez-moi, votre existence est si digne d'envie, votre bonheur est si parfait, si complet, que vous devez craindre à chaque instant de le diminuer par vos imprudences. Les dieux jaloux des délices de votre situation plus qu'humaine, semblent vous exciter à jouir sans réserve pour en hâter la cessation. Trompez-les ces dieux qui vous pressent de goûter plus de bonheur que vous n'en pouvez supporter. Retenez le plaisir indiscret, qui, semblable au papillon des nuits, se consume dans la

(*) Dans un des chapitres suivans, nous tâcherons de démontrer que la ruse, qui est par-tout proscrite dans cet écrit, est permise lorsqu'elle produit un bien réel ; qu'elle est de l'essence de l'amour ; qu'elle est indestructible dans les beaux arts ; enfin, qu'elle accompagne l'instinct de tous les animaux voués à la simple nature.

Digitized by Google

flamme où il ne vouloit que sécher ses ailes. Ménagez le trésor que la nature et les lois vous confient; vous pouvez être heureux par lui les trois quarts de votre vie, et trois jours d'imprudence peuvent vous enlever un bonheur inappréciable, qu'on ne retrouve jamais après l'avoir perdu.

§. XV.

Nécessité du Divorce.

Néanmoins l'inconstance de l'homme est telle, que souvent il ne peut être fixé, même par le bonheur. Si la vertu, la modération, ne sont ses guides; alors, l'amour, l'hymen, la fortune, ne suffisent plus à ses désirs déréglés. Il languit aujourd'hui dans le sein des mêmes jouissances, qui, hier encore, lui donnoient la félicité. Par nos exhortations forceronsnous, en général, l'homme inexpérimenté d'être modéré? Non, il veut abuser, périr dans ses excès. Un petit nombre d'hommes se sauvent du milieu des orages pour se réfugier dans le port, c'est là

seulement qu'ils invoquent la sagesse. La philosophie nous apprend que l'inconstance morale de l'homme n'est qu'une suite naturelle de sa mobilité physique. Dévoré chaque jour par le temps, par les astres qui aspirent sa substance; restauré par les alimens étrangers qu'il incorpore avec lui ; recevant d'un côté ce qu'il perd de l'autre; marchant sans cesse vers la maturité ou la décrépitude, jamais il n'est le même au physique que par le sentiment de sa conscience qui lui dit qu'il n'a point cessé d'être; jamais il n'est le même au moral, que par son égoïsme qui ne l'abandonne qu'au tombeau. Puisque l'homme par sa nature est forcément inconstant, puisqu'il vit pour lui, sacrifie tout à lui, ne s'attache aux autres qu'autant que les intérêts de sa chère personne l'avertissent que là, on rend le double de ce qu'on prête : combien étoit-il malheureux en contractant les nœuds indissolubles du mariage ! En France, et dans quelques autres lieux, le divorce est venu rompre sa chaîne, mais cette loi salutaire

Digitized by Google

doit être générale pour tous les peuples, le bonheur de l'humanité l'exige ; c'est pourquoi nous entrons ici dans quelques détails, et c'est aux hommes qui n'ont pas encore adopté nos lois sur le divorce, que nous les adressons.

Je suis loin d'être le partisan du divorce ; je sens même, avec tous les hommes probes, qu'il reste une macule à l'auréole de ceux, et sur-tout de celles qui, jouissant de la réputation la plus pure, ont eu les meilleures raisons de se séparer pour former d'autres liens. Je voudrois qu'on ne pût former de demande en séparation avant que les époux, accompagnés de leurs enfans, n'eussent comparu au tribunal d'hyménée, dont nous avons projeté la sainte institution ; que là, ils entendissent à huis clos la voix paternelle d'un juge qui les exhortât à resserrer leurs nœuds prêts à se rompre. Mais je ne reste pas moins persuadé, je ne sens pas moins la nécessité du divorce ; et que dans tout pays où il est impraticable ou trop difficile à obtenir, c'est là qu'existe l'odieux men-

Digitized by Google

songe sous toutes les formes les plus perfides; c'est là le séjour infernal paré des guirlandes de l'hymen.

Non, il n'est point de bonheur pour l'homme, s'il n'est libre de dissoudre dans le calme des sens, les liens éternels que sa passion lui a fait contracter. Les maux causés par les nœuds indissolubles du mariage, sont incalculables ; il semble qu'en ce cas seul les lois aient voulu tendre un piége aux mortels pour qu'ils soient à jamais malheureux. Ne sait-on pas sous combien de voiles mystérieux, un individu cache à l'autre tout ce qui pourroit le déparer ? Avant le mariage, la religion, la décence condamnent l'impudeur ; mais à peine a-t-on formé des nœuds indissolubles, qu'on ne se retrouve plus les mêmes; les vices, les défauts physiques et moraux, viennent alors en foule effacer les chimères de l'imagination, et c'est pourtant alors que la loi semble dire : *Je connoissois tes illusions, des milliers de victimes avant toi les avoient attestées ; mais tu as juré, sois à jamais*

malheureux ou parjure. L'attrait des plus grands plaisirs, le bonheur de se voir renaître, feroient frémir l'honnête homme, s'il osoit réfléchir aux dangers d'un serment éternel. Quoi, l'enfance, la vieillesse obtiennent l'indulgence des lois ! et dans le cas seul du mariage, l'homme ivre d'une passion terrible, irrésistible, qui le rend plus foible qu'un enfant, n'en obtiendroit aucune ! Comment la loi a-t-elle pu se jouer ainsi de la foiblesse humaine et du trouble de nos sens !— Ce n'est pas dans le mariage seul, dira-t-on, qu'on est tenu de remplir ses promesses; excepté dans l'état de manie, l'enfance et l'extrême vieillesse, tous contrats sont valables. — Oui, qu'ils le soient, j'y consens, ils ne sont d'aucune importance ces contrats. Qu'importe, à la rigueur, que *Pierre* fasse un mauvais marché en faveur de *Paul !* qu'importe à la loi que vous dissipiez votre fortune en mauvaises affaires ! votre cupidité punie par votre imprudence, devient justice. Mais au moins qu'il reste à l'homme une consolation;

consolation ; que l'union des cœurs, le calme de l'ame, le bonheur domestique, l'indemnisent de ses pertes et de ses folies ; ne l'écrasons pas dans le seul point où il peut trouver le dédommagement de ses erreurs. — Mais, dira-t-on encore, il est des cas graves où le divorce est facile à obtenir. — Je n'en connois aucun, pas même celui où les deux parties désirent la séparation : car, si l'une des deux a plus de raisons, plus d'intérêt, si elle a manifesté la première le désir de se séparer, l'autre s'y oppose pour la contrarier et pour la faire échouer dans son projet. Demandez à ceux qui ont obtenu leur séparation, soit de corps, soit de bien, soit de l'un et de l'autre, s'ils n'ont pas passé un temps infini dans le tourment de l'incertitude avant d'y parvenir. Voici une partie des obstacles qui les retenoient et qui tous nuisent au bonheur public : je dis public, puisque les époux sont partout la majeure partie de la société. Le mal est souvent caché, il est vrai ; mais nous ne sommes plus au temps où l'on

Digitized by Google

se contentoit d'un bonheur apparent, il nous faut un bonheur réel.

D'abord la honte d'avoir mal choisi, de s'être laissé tromper, d'avouer qu'on déteste aujourd'hui l'être qu'on a le plus aimé, retient plus de la moitié des époux malheureux. Viennent ensuite les parens qui les sollicitent à la patience. La honte d'être dupe, fera dire à l'homme qui a tout apporté : *Faut-il encore que je pensionne celle qui m'a rendu malheureux, qui m'a déshonoré ?* Si la femme est la plus riche, laissera-t-elle presque tout son bien à son brutal époux ? ses enfans, qui lui sont plus chers que sa vie, dont il faudra, peut-être, se séparer, ne fût-ce que pour un mois et par forme juridique, cela seul fait trembler le cœur d'une mère. Elle souffrira, languira, serrera ces petits innocens contre sa poitrine décharnée, et ne demandera point une séparation qu'elle obtiendroit peut-être à la fin. — Tant mieux, direz-vous, qu'un lien aussi puissant tienne les époux unis. Unis ! ils ne le sont point, ou c'est

Digitized by Google

avec les chaînes de l'enfer. Bientôt vous verrez cette femme qui a tant souffert par amour pour ses enfans, pour ses parens, par bienséance, vous la verrez, dis-je, arriver à l'époque où sa vie est en danger; alors elle périra pour prix de sa vertu.

Cet homme, qui croit avoir épousé un ange qui ose à peine lever les yeux sur lui, trouve, au bout d'un an de mariage, un serpent dont chaque pli est infecté de malice, de mensonge et de coquetterie, si ce n'est pis. Occupé de mille affaires qui sollicitent ses soins, il sait qu'il est trompé et n'a la preuve de rien. Il ne rentre, il ne sort jamais de chez lui sans soupirer; s'il embrasse ses enfans, il craint de serrer dans ses bras l'enfant d'un autre père, celui de l'homme qu'il connoît, qu'il soupçonne avec raison, qu'il voudroit égorger. Homme, quel que tu sois, tu ne sortiras jamais des limites de la nature, sans être la proie de mille maux. La nature veut que tu aimes la femme qui te paroît actuellement aima-

ble; la société exige que tes penchans voluptueux soient soumis aux lois du bon ordre : mais, crois moi, ne jure point; que tes sermens, en amour sur-tout, puissent se rompre, car tu n'as de force que pour te parjurer; tu promets, comme si ton être étoit stable; et tes goûts, tes désirs, tes passions, ne t'appartiennent pas plus que ta vie. Malheureux ! en quittant l'autel où tu viens de jurer d'être fidèle, le plus léger zéphir, en écartant le voile qui couvre le sein d'une autre beauté que tu vois pour la première fois, rend déjà ton cœur parjure. C'est donc aux lois à parer aux inconséquences de l'homme voluptueux et foible ; c'est aux lois à l'affranchir des vœux indiscrets du mariage. Ne voyons-nous pas par combien de désordres la nature se venge des lois trop rigoureuses sur ce point ? Ne le voyons-nous pas ce libertinage effréné qui atteste à chaque pas la violation des lois ? Ne voyons-nous pas cet époux abominable vendre sa femme pour en avoir une autre à son gré ? Peut-on faire un pas

Digitized by Google

sans voir l'adultère consommé, près de l'être, ou les désirs ardens qu'il le soit ? Non, légistes du monde vous n'avez rien fait pour l'homme, si vous laissez le cœur des époux en proie aux déchiremens des Euménides; et le même supplice attend leurs enfans pour lesquels vous n'osez rompre les nœuds de leurs parens infortunés !

Pourquoi donc désespérer de trouver le mode qui rende à chacun sa liberté, en prévoyant, à l'époque même des mariages, la séparation qui peut les suivre, et qui souvent n'aura pas lieu, si elle est permise et prévue ? Pourquoi l'acte même du mariage ne renfermeroit-il pas les clauses de la séparation ? Dans toutes les conditions plus ou moins pauvres, on a toujours de l'argent lorsqu'on se marie, parce qu'on s'y prépare d'avance. Hé bien, qu'il n'en coûte rien à personne pour contracter ces nœuds ; que l'homme de la loi délivre le contrat *gratis ;* que celui de la religion n'ose exiger la moindre rétribution ; mais que chaque famille des

Digitized by Google

époux, ou les époux eux-mêmes, soient obligés, avant de s'unir, de déposer dans la caisse, que nous nommerons *matrimoniale*, une somme proportionnée à l'état des contractans, depuis dix mille jusqu'à dix francs pour les plus pauvres. Ce revenu, considérable sans doute, servira à pourvoir à l'éducation des enfans délaissés après la séparation des époux; ils seront, comme à Sparte, les enfans de la patrie, et sans doute leur éducation sera préférable à celle qu'ils recevroient de leurs pères et mères séparés, désordonnés et souvent ruinés. Ne craignons pas que la dépense qu'exigeront ces enfans, surpasse les fonds de cette caisse; quand cela seroit, doit-on délibérer lorsqu'il s'agit du bonheur de tous? Mais ne le craignons point, se priver de ses enfans est le dernier effort des pères et des mères; la nature leur ordonne de les aimer, et l'ordre civil doit se rassurer quand la nature commande. Enfin, nous ne devons pas nous dissimuler que, si les liens du mariage contraignoient les époux

Digitized by Google

à vivre ensemble lorsqu'ils ne se conviennent plus, toutes les ressources de la morale la mieux raisonnée, seroient inutiles au bonheur des hommes. En France, on a d'abord laissé la plus grande facilité aux époux malheureux qui soupiroient depuis long-temps après leur séparation; quelques-uns ont abusé des bienfaits de la loi; des femmes ont divorcé plusieurs fois après s'être fait avantager dans leurs contrats en cas de divorce; des hommes ont épousé plusieurs femmes de suite, et n'ont paru contracter les nœuds du mariage que pour assouvir leurs passions. Ces abus sont grands sans doute, mais que sont-ils en comparaison du malheur général dont l'humanité est accablée par des liens indissolubles? Reposons-nous sur la société des gens honnêtes qui punit tous les crimes que la loi ne peut atteindre; elle repousse le libertin déhonté, comme elle bannit de son sein le fripon et l'escroc qui, après s'être enrichis, ne peuvent obtenir l'honneur de voir assis à leur table splendide l'honnête homme

Digitized by Google

qui les dédaigne. C'est là leur ver rongeur, leur punition éternelle ; ils voudroient, après avoir volé une fortune immense, se rapprocher, se confondre parmi les honnêtes gens ; vain espoir, la tache est empreinte sur leur front, elle est ineffaçable. Que d'efforts ne font pas, chaque jour, les femmes suspectes pour entrer dans l'intimité des femmes honnêtes ! jamais elles n'ont pu y parvenir. La pauvreté vertueuse les visite quelquefois, mais la femme perdue sait bien que la misère, dans ce cas, contraint la vertu de s'humilier, et que telle femme, aussi vertueuse qu'indigente, rougiroit de paroître en public avec la femme qu'elle courtise dans ses foyers. Au reste, ne craignons pas que dans une république, les entraves au divorce soient jamais trop multipliées ; le législateur républicain ne sort de la classe du peuple que pour y rentrer bientôt. Il connoît les déchiremens de l'honnête homme associé à la coquetterie désordonnée ; il a vu de près la femme honnête et douce, maltraitée,

Digitized by Google

empestée par le scélérat libertin ; il plaide sa propre cause en plaidant celle de tous. Il n'appartient qu'au despote immoral, aux suppots qu'il favorise, de ne pas obéir aux lois faites pour tous, de vivre sans mœurs et d'en exiger du reste des hommes soumis à leur empire tyrannique.

§. XVI.

L'homme protégé par l'Amour jusque dans sa vieillesse.

Nous venons de montrer l'homme protégé, dirigé par l'amour dans les trois premiers âges de sa vie : il nous reste à voir si, même dans sa vieillesse, il ne reçoit pas de l'amour ses plus douces consolations. Oui, n'en doutons pas ; de même qu'à son berceau, les tendres réactions amoureuses de ses générateurs étoient ses titres les plus surs ; parvenu à la vieillesse, aux approches du tombeau, ses enfans lui rendent le tribut de tendresse qu'il leur a prodigué dans le temps de leur enfance. Ce temps de l'enfance

Digitized by Google

ne s'efface jamais de la mémoire de l'homme ; mon père m'aimoit, dit-il, il me consacroit tous ses soins ; aujourd'hui que je suis à la fleur de l'âge, et lui dans la vieillesse, qui n'est que l'enfance de la vie à venir, je veux lui rendre les mêmes soins dont il a protégé ma foiblesse ; ma vie, alors, n'étoit qu'une étincelle, il daigna la conserver ; la sienne n'est plus qu'un souffle, c'est à moi de le ranimer.

Où l'homme trouve-t-il encore quelque joie dans son âge avancé ? où le vieillard se sent-il encore ragaillardir un instant ? C'est lorsqu'il retrouve la femme qu'il aima et dont il fut aimé. Quels souvenirs pour tous les deux ! que de plaisirs, mais que de regrets ! aussi ces deux sensations marchent-elles souvent ensemble chez le vieillard ; des larmes accompagnent presque toujours le moindre épanouissement de sa joie. *Bacchus*, en ranimant sa vieille existence, le favorise encore par des réminiscences de sa tendresse passée et des souvenirs d'un plaisir qui n'est plus.

Digitized by Google

Voltaire, dans sa vieillesse, veut encore baiser le sein d'une femme qui lui fut chère. — Quoi, lui dit-elle, vous aimez encore ce que vous appeliez vos petits fripons? — Ils sont devenus de grands pendards, répond le poète qui saisit toujours les contrastes. *Jean-Jacques*, aurois-tu fait cette réponse cruelle à celle qui t'avoit jadis charmé? Non, la tendre reconnoissance eût remplacé le feu de l'amour éteint par le temps et par l'âge.

Nous venons de montrer que l'homme à tout âge est vivifié ou récompensé par l'amour, mais l'amour honnête qui respecte les mœurs. Le plus inconstant des dieux, lorsque les hommes sont dans le bel âge, est peut-être le plus reconnoissant envers ceux qui ont sacrifié sur ses autels. — Mais, dira-t-on, vous nous montrez l'amour bienfaiteur de l'homme, plus que régulateur des mœurs. — Oui, mais à mon tour, je demande si l'on peut être heureux, sans être bon? ou bon, sans être heureux? et si l'on peut être malheureux, sans, presque toujours, être

Digitized by Google

méchant ? Le bonheur de tous dépend du bien-être de chacun en particulier ; rendons l'homme heureux, et il ne peut l'être s'il est contrarié dans le plus vif, le plus impérieux de ses penchans. Rendons l'homme heureux, dis-je, et son bonheur rejaillira sur tous ses frères.

En observant que l'amour n'est encore, pour le législateur, qu'une énigme inexpliquée, dont la flamme électrique pourroit régir les mœurs dans le meilleur ordre possible, pressons encore cet argument.

Digitized by Google

NOTE

DU SEIZIÈME CHAPITRE.

(1) Les théologiens, les philosophes, ont beaucoup discuté pour et contre l'existence des idées innées. N'auroient-ils pas du dire, pour être d'accord, que les sentimens innés, tels que celui de l'amour, la conservation de son être, et par suite l'amour-propre, doivent produire les idées innées relatives aux sentimens innés qui les font naître ? Nieront-ils que ces trois sentimens soient naturels et innés dans l'homme ? Alors il faut renoncer à ses perceptions les plus sensibles.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

Continuation du même sujet ; nouvel examen sur les sources du mensonge, et sur les moyens d'en préserver la jeunesse.

En approfondissant bien l'état politique de l'homme en société, remarquons qu'il a renoncé à presque toutes ses propriétés naturelles dont il ne lui est plus permis de jouir que d'après la modification des lois ; et qu'il ne cesse de revendiquer tacitement ses droits primitifs en bouleversant les mœurs. Nous ne parlons maintenant que de ses propriétés physiques. Ces anciennes et principales propriétés sont les productions de la terre et les femmes. La femme est la propriété de l'homme, mais il est aussi la propriété de la femme, après avoir contracté alliance avec elle. C'est cette propriété réciproque qui bouleverse les mœurs, et c'est elle qui, bien dirigée,

Digitized by Google

devroit nous rendre le siècle d'or. Il a, dit-on, existé, et c'étoit le siècle de l'innocence; ne pouvons-nous pas, dans le siècle des lumières, faire ce qu'ont fait les hommes des siècles de l'ignorance? Pour réussir dans ce projet, c'est d'un pas ferme qu'il faut aborder ces questions: *L'homme en société ne peut-il retirer autant d'avantage de la passion dominante de l'amour, qu'il en éprouve de tourmens? Ne pouvons-nous sur cet objet principal, qui fait tout, qui décide de tout en dernière analyse; qui détermine l'amour-propre, qui donne l'amour du luxe et des richesses.... ne pouvons-nous, dis-je, le rendre sur cet objet, aussi sincère qu'il a l'habitude d'être menteur et dissimulé? Verrons-nous encore long-temps des époux qui feignent de s'aimer, et qui se trompent mutuellement pour ne pas, soi-disant, blesser les bonnes mœurs? Verrons-nous toujours des femmes qui pleurent parce qu'on ne les aime plus; et des hommes qui n'adorent que les femmes qui les*

Digitized by Google

repoussent et les méprisent ? Verrons-nous encore des amans persécutés par leurs parens, quoiqu'ils s'aiment de bonne foi et qu'ils désirent s'unir par les nœuds de l'hyménée ? Enfin, les reproches de séduction seront-ils toujours un labyrinthe où l'on ne peut distinguer le coupable ?

On a fait quelques romans, quelques comédies qui avoient pour titre, *l'Education de l'Amour*, mais ces sortes de productions, quoique morales, ont un but particulier, c'est celui d'amuser la multitude : je veux dire, *amuser beaucoup, instruire autant que faire se peut.* Quant aux auteurs de morale politique, proprement dite, ils semblent avoir craint d'aborder ces questions. Ils reconnoissent le mal, nous présentent quelques palliatifs insuffisans pour l'extirper : ils nous rappellent vers la société primitive. Et quels rapports a-t-elle encore avec la nôtre ? Peu d'hommes environnés d'abondantes productions de la terre, et vivant presque dans la solitude, ont intérêt de se caresser mutuellement,

Digitized by Google

mutuellement, comme un million d'ames que renferme une enceinte telle que celle de Paris, doivent se leurrer de fausses caresses en se mangeant l'herbe sous le pied. L'atmosphère d'une grande ville est un nuage que le mensonge a formé. Dans les grandes villes, les enfans mentent pour avoir du sucre, les hommes pour avoir de l'argent, de la considération et des femmes, et les femmes ne s'y occupent qu'à tromper les hommes. D'autres s'y débattent pour acquérir de la gloire, de la réputation, et ceux-là ne sont pas les plus petits menteurs. Le lit de la mort, pas plus que la couche matrimoniale, n'est exempt de supercherie; on meurt comme on a vécu : peu sûr de ses principes et de l'avenir, on y est tremblant et l'on veut encore faire le brave pour tromper les spectateurs, les hommes de son siècle et la postérité (*). Quant aux moralistes, je le répète, ils

(*) Au sein des malheurs, combien de fois ne dit-on pas, *j'en mourrai !* sachant très-bien qu'on n'en mourra pas; et *cela m'est égal*, quand il n'en est rien.

Digitized by Google

nous invitent à nous rapprocher de la nature, *c'est là le grand mot;* et ils n'osent pas avouer qu'il faut renoncer à presque tous nos droits naturels pour ne pas violer les lois civiles, sans lesquelles la société ne seroit qu'un repaire de brigands. Oui, les lois naturelles sont divines et peuvent se pratiquer dans les forêts presque désertes; mais puisque Dieu rapproche les sexes, il ordonne les sociétés: alors aucun droit naturel n'est légitime s'il n'est autorisé par la loi.

Nous le savons : certains animaux vivent en société, et n'ont d'autres législateurs que leur instinct et leur force; mais ils ont le bonheur d'être bêtes, c'est-à-dire, d'obéir ponctuellement à leur instinct sans pouvoir y déroger. Ils sont privés de cet amour-propre, de cet instinct personnel qui détruit et fait tout dans l'homme : mais qu'il est petit dans son orgueil ! O sublime et premier de tous les polypes que produisit la nature, que tu es lâche, quand tu crois pouvoir mentir impunément !

Digitized by Google

Combien ce dédale a besoin d'être encore expliqué à l'avantage des mœurs ! c'est un labyrinthe affreux pour tout homme qui l'observe de sang-froid. Cependant nous ne pouvons nous choisir et nous quitter comme des sauvages. Loin de moi l'idée de flétrir les mœurs, lorsque je fais des efforts pour les établir d'une manière solide ; pour que l'homme puisse enfin lever le masque et vivre sans mentir dans la grande société la plus policée (1). Mais ne perdons pas courage ; déjà l'esprit général de l'instruction, crie : Vérité ! vérité dans les mœurs comme dans les mathématiques ! L'homme dévoilé dans les derniers retranchemens de ses finesses et de son amour-propre astucieux, est près d'avoir recours à la vérité comme étant son dernier refuge. L'institut accorde un prix (*) à l'auteur qui déterminera l'influence des signes sur la formation des idées. *Locke* sera médité, commenté dans plus d'un endroit ; la

(*) An 4.

Digitized by Google

perfection de l'entendement humain ne peut être autre chose que la connoissance intime de la vérité universelle : une fois reconnue généralement, le respect qu'elle impose, précipitera l'odieux mensonge au fond de ce même puits, d'où l'auguste vérité sortira rayonnante de gloire. Non, ne nous décourageons pas ; faisons de nouveaux efforts pour régénérer son empire et ramener les hommes au seul principe qui puisse les rendre heureux, je veux dire la vérité de toutes choses.

Avant d'examiner d'où nous vient la foiblesse de notre caractère et notre penchant à la dissimulation, répondons aux questions que nous nous sommes faites précédemment. 1.° Par quel moyen peut-on établir plus de sincérité en amour ? Il n'y en a qu'un ; c'est de permettre aux époux de rompre les nœuds qu'ils contractent imprudemment. On se trompe quand on se recherche, la passion de l'amour nous abuse, et les époux qui se détestent, sont plus vrais que les amans qui se jurent un amour éternel.

Digitized by Google

2.° Verrons-nous encore long-temps des époux qui feignent de s'aimer encore, et qui se trompent mutuellement pour ne pas, soi-disant, blesser les bonnes mœurs ?

3.° Verrons-nous toujours des femmes (avons-nous dit) qui pleurent, qui se meurent, parce qu'on ne les aime plus ; et des hommes qui n'adorent que les femmes qui les repoussent et les méprisent ? — C'est le manége des amans, c'est le jeu de l'amour-propre, de la coquetterie, de la fatuité, de la sottise : laissons-les faire, ils se punissent tous réciproquement de leurs ruses et de leurs perfidies. Du reste, en substituant la vérité au mensonge dans nos mœurs politiques et domestiques ; en dégradant le préjugé du faux honneur et faisant régner à sa place celui du véritable honneur, je veux dire la véracité, les mœurs mêmes des boudoirs se régénéreront. Suivons, je le répète, l'usage des Grecs et des premiers Romains : respect profond et religieux aux femmes honnêtes, sous peine d'infamie.

Digitized by Google

Laissons les jeunes gens s'amuser des *Laïs*, comme de leurs chevaux de course. De même qu'à Athènes, estimons les *Aspasies* qui éleveront l'ame de leurs amans; punissons sévèrement et publiquement les courtisanes déhontées. Voilà ce qui nous manque pour être plus heureux. Gouvernans de la France! prononcez-vous, la nation entière suivra vos élans.

4.° Verrons-nous encore des amans persécutés par leurs parens, quoiqu'ils s'aiment de bonne foi, et qu'ils désirent s'unir par les nœuds de l'hyménée? Nous avons indiqué le moyen de rendre le fils moins dépendant de son père. Dans cette circonstance presque unique, l'autorité des lois doit contrebalancer l'autorité paternelle, parce que c'est dans un même temps que l'amour se calme dans le cœur du père et qu'il exerce son empire dans celui de son enfant.

5.° Enfin, les reproches de séduction seront-ils toujours un labyrinthe, où l'on ne peut distinguer le coupable? Que l'ins-

Digitized by Google

tituteur soldé soit puni sévèrement par les lois s'il séduit sa jeune élève, ou qu'il cesse pendant un an d'être instituteur s'il veut devenir son époux; que la promesse écrite de l'homme à la femme soit sacrée quand elle l'exige. Jeunes amantes, soyez-en munies si vous ne voulez être trompées; songez que la véritable consécration de votre mariage est l'instant où vous vous abandonnez à votre amant; les cérémonies qui suivent, ne sont plus que des formalités pour le rendre plus solennel.

Pour arriver à une solution vraie, considérons enfin, que le sentiment de l'amour, sur lequel on abuse la jeunesse, lui fait dabord contracter l'habitude d'être dissimulée dans tous ses penchans, qui, s'ils ne sont pas encore passionnés, ne tardent pas à l'être. La nature crie au jeune homme brûlant, que ce fruit vermeil peut le désaltérer; mais la religion lui dit en même temps, de résister sous peine de damnation éternelle. On lui apprend qu'un bon et un mauvais principe se

Digitized by Google

disputent sa conscience ; que l'enfer le provoque, que son ange gardien le conseille, qu'il doit résister à l'un et suivre l'impulsion de l'autre. Cependant, malgré ses efforts, il sent, à n'en pouvoir douter, que la pente vers le vice, que la pente du diable est la plus forte, et est celle qui l'entraîne. Lui présenter l'enfer sous les traits de la candeur, sous les traits d'une vierge qui fait bouillonner son sang du plus voluptueux délire ! . . . . Voilà ce qu'on fait et ce que le jeune homme réprouve absolument. Toutefois il feint d'acquiescer à ce qu'on exige de sa crédulité, il dissimule ses désirs ; l'hypocrisie remplace alors sa véracité originelle, et dès qu'en son penchant le moins vincible, il a contracté l'habitude de feindre avec succès, dès qu'il sent tout son être le féliciter de sa révolte, il reporte ses idées de rebellion triomphante à tous les dogmes de morale qu'on veut lui inculquer : on m'a menti sur un point, se dit-il, sans doute on m'en impose encore ; quoi qu'on me dise, jugeons par

Digitized by Google

nous-mêmes, et ne nous en rapportons qu'à nos jouissances réelles.

La dissimulation qui, depuis la chute des Grecs et des Romains, déshonore presque toutes les parties du monde connu, est, je crois, l'ouvrage des prêtres. Je ne dis pas que leur intention fut de nous rendre dissimulés et menteurs; mais ils nous y ont forcés par leurs institutions et leur doctrine trop opposées au vœu de la nature. Dans leurs vues étroites ils ont fulminé l'anathême contre ceux qui, hors du mariage, se livreroient à leur penchant amoureux; ils ont couvert la terre d'asyles destinés à protéger la chasteté des deux sexes, et toutes ces victimes de l'erreur ont passé leur triste vie dans le mensonge, en opposition à leurs vœux, que leur conscience et leurs sens démentoient à chaque moment. Les vœux mêmes des prêtres non cloîtrés, offerts en exemple au monde, étoient chaque jour démentis par leurs mœurs. Le visage rubicon du moine, sa voix de stentor qui prêchoit la chasteté, effrayoient la pudeur.

Digitized by Google

Chaque famille accueilloit dans son sein un de ces anachorètes, se gouvernoit par ses avis, et recevoit ainsi des leçons d'hypocrisie et de mensonge. Chaque chrétien, d'ailleurs, avoit son confesseur..... Les prêtres ont bien senti que l'amour étoit le vrai mobile des mœurs ; mais, au lieu de suivre l'exemple des Grecs et des Romains, qui avouoient franchement que la passion de l'amour étoit irrésistible, et que l'épouse vertueuse étoit l'ornement de sa patrie, ils ont voulu, d'une manière absolue, réprimer l'amour ; ordonner l'abstinence, nous couvrir de haires, en même temps qu'ils se gorgeoient dans l'abondance, séduisoient nos filles et nos femmes, et s'emparoient de nos biens..... C'est ainsi qu'ils ont détruit les mœurs franches de nos anciens, en y substituant le plus affreux des vices, l'hypocrisie, qui n'est autre que le mensonge mis en action. Enfin, nous pensons que les vertus trop au-dessus de nos forces, dégénèrent aisément en fausseté. Que devient l'austère

Digitized by Google

cénobite, la vestale immaculée, si l'un aperçoit *Aspasie*, si l'autre voit *Alcibiade?* Réfléchissons-y bien. J'ai dit quelque part (dans mes *Essais sur la musique*), que *Lycurgue*, le plus sage des législateurs, avoit dépouillé la pudeur, pour atténuer la puissance de l'amour, qui, dans un climat comme celui des Grecs, l'eût bientôt emporté sur l'amour de la patrie. Ici, je dirois plus encore: redoutant l'hypocrisie et le mensonge, *Lycurgue* dévoila la pudeur, montra les plus belles filles nues dans les jeux. Il savoit que plus on cache un dieu dans les ténèbres de son sanctuaire, plus il est puissant sur les ressorts de l'imagination. Nos femmes, jadis voilées de la tête aux pieds, rendoient tous leurs charmes parfaits et désirables: ils sont moins dangereux depuis que le voile est moins épais (*). Ne va pas dire, vil imposteur,

(*) J'ai lu quelque part qu'une reine voyant, dans le pays qui lui étoit soumis, les mœurs corrompues par la pédérastie, donna l'exemple, et ordonna que

que je prêche l'impudicité, puisque je cherche la vérité sans hypocrisie. Mon opinion est, que s'obstiner à refuser trop à la nature, c'est s'exposer aux plus grands dangers. L'hermite qui, dans son désert, trouva la pantoufle d'une femme, et qui, après l'avoir contemplée, remonta par degrés de la dépouille à la créature, étoit plus exposé à la tentation que celui de nous qui entre dans le magasin où cent chaussures mignonnes ont été essayées; plus exposé que celui qui vit au milieu des femmes les plus séduisantes. Je dis donc que vivre loin de tous dangers, remplir l'imagination de la jeunesse des périls souvent factices qui menacent sa chasteté, c'est, tôt ou tard, la précipiter dans l'abyme que lui crée et exagère son imagination exaltée. La crainte outrée du danger nous rend pusillanimes et incapables de le braver quand

---

son sexe fût voilé de la tête aux pieds; et que cette contenance modeste ramena bientôt les hommes au vrai culte de Vénus.

Digitized by Google

il se présente. Si cette servante hollandaise qui, dit-on, laissa sa chandelle allumée dans un tonneau de poudre à canon, eût connu le péril, l'eût-elle été rechercher? Qu'avez-vous fait de votre lumière, lui dit le négociant en la voyant descendre du grenier les mains pleines de marchandises? — Je l'ai plantée, dit-elle, dans un tonneau de graines noires qui est là-haut. — Allez la reprendre, lui dit-il, sans paroître ému, et dans l'instant il saisit ses enfans et s'enfuit avec sa femme. Un quart-d'heure après (et qui fut long sans doute, puisqu'à chaque instant il croyoit voir sauter sa maison et une partie du quartier de la ville), il rentre chez lui, voit la chandelle éteinte, encore couverte de poudre, que la domestique ignorante avoit été reprendre sans précaution et peut-être en chantant. Pour poursuivre et terminer notre objet un instant interrompu par cette anecdote, je dirai que, sans doute, la décence dans une belle femme, réprime les désirs du jeune homme, comme la

Digitized by Google

coquetterie les excite ; que, sans vouloir assimiler notre climat à celui des Grecs, nous pouvons être plus qu'eux, décents et circonspects ; mais je le dis encore, le jeune homme ardent, surveillé et forcé de réprimer ses désirs, devient un hypocrite ; il concentre en son ame un foyer qui ne sera que plus dangereux pour la société. Malheur à l'innocence s'il peut échapper à ses surveillans ! que de ruses, que de mensonges ne va-t-il pas imaginer pour arriver à ses fins ! Tel que l'oiseau retenu dans la cage, il se tue contre les grilles de sa prison qu'il veut forcer. Malheur à lui-même s'il trouve quelque vil objet facile à se procurer ! Demandez aux honnêtes filles de campagne qui viennent servir dans les villes, auprès de quels hommes leur vertu est plus en sûreté, ou chez l'homme dont les passions sont satisfaites, ou chez l'hypocrite qui entretient dans son cœur mille désirs voluptueux qu'il brûle d'assouvir ? Demandez aux femmes bien nées, quel fut dans leur jeunesse leur premier séducteur ? Rare-

Digitized by Google

ment elles accuseront le jeune homme vivant au sein des plaisirs et chéri des femmes qu'il abandonne promptement s'il ne peut réussir à leur plaire ; mais elles se rappelleront quelque malheureux désœuvré, repoussé des femmes aimables pour sa figure ou son esprit maussade ; quelque personnage ridicule, un avare suranné, quelque tartuffe dont la mine austère se déridoit auprès de l'innocence qu'il vouloit pervertir (2).

Nous ne serons vraiment des hommes que lorsque nous n'attacherons aux choses pas plus d'importance qu'elles ne méritent. Après tout, une femme n'est qu'une femme. C'est beaucoup sans doute ; mais enfin ce n'est qu'une femme, dont trop d'activité de notre part émousse les désirs avant qu'ils naissent. Si vous n'alliez pas la chercher avec autant d'empressement, elle viendroit vous solliciter avec adresse. Après avoir décrit, admiré les prestiges de l'amour ordonnés par la nature pour conserver le grand œuvre de la reproduction des êtres, je suis loin de vouloir les

Digitized by Google

atténuer; je n'en blâme que l'excès, et je dis qu'en examinant bien le vrai *pourquoi* de nos hautes sottises amoureuses, on est par fois tenté de se cacher. Laissons aux beaux arts le droit d'exagérer leurs tableaux ; mais, dans tout ce qui importe au bonheur général, il convient à la morale de faire remarquer qu'outrepasser le but réel, c'est préparer une réaction funeste aux bonnes mœurs. L'inexpérience veut être dirigée, ou plutôt préservée; mais, réfléchissons-y bien, ce n'est pas en la privant de tout, qu'on peut y parvenir. Si votre fils, jeune encore, devient amoureux de la fille de votre portier, hâtez-vous de lui montrer d'autres petites filles plus aimables, plus convenables à votre état, et gardez-vous de l'emprisonner dans sa chambre. Il est bien plus de jeunes gens que la contrainte a jetés dans le désordre moral ou dans un marasme mortel, qu'il n'en est qui aient succombé étant libres. Plus de filles honnêtes ont péri à la suite de leurs révoltes clandestines, que de celles livrées à elles-

mêmes

mêmes dès leur enfance. On oseroit même parier qu'il échappe à une mort prématurée plus de prostituées, que de filles gardées sous le verrou. Prenons enfin des mesures aussi franches que sages; ne feignons plus de proscrire, de maudire, ce que nous divinisons en secret, car bientôt ce secret échappe, et il ne reste alors que l'évidence du mensonge (*). Les anciens étoient des idolâtres, des impies, vous dit-on; ils élevoient des temples à

(*) Pourquoi, diront enfin quelques ames timorées, pourquoi cette obstination à vouloir relâcher le frein le plus nécessaire aux mœurs? Est-ce le libertinage qui y convie l'auteur de ce livre? — Non; car depuis long-temps je ne vis que d'abstinence en tout genre. Mais bonnes ames! vous ne l'avez donc pas encore remarqué? L'attrait qui règne entre les deux sexes, trop dissimulé par l'opinion, trop réprimé par les lois et les mœurs, est la source de plus de mensonges, dans un pays, qu'il n'est de grains de sable au bord de ses rivières. Sans compter les milliers d'individus qui périssent avant d'exister formellement, ou après leur existence corporelle. Crimes atroces! dont la source est tôute entière dans le besoin de mentir pour sauver l'apparence de l'immoralité.

Vénus, et aux divinités protectrices des passions mondaines. Pourquoi donc des impies? L'un couroit au temple de *Vénus*, l'autre vers *Uranie* ou *Minerve*, l'un vers *Apollon*, l'autre vers *Plutus :* ils étoient tous grands ces anciens quoique vicieux, car ils ne se cachoient point. Infame que fais-tu, disoit *Diogène ? Vénus* est cause de la perversité de tes mœurs ! Insensé *Diogène*, lui répondoit le jeune Athénien ; tu régentes le pauvre monde, et cependant tes boudoirs sont nos portiques, où, quand le besoin te presse, tu vas, dis-tu, planter un homme.

Nous venons de prouver combien la passion de l'amour, bien dirigée, contribueroit à la confection des mœurs. Mais, s'il est important d'en diriger la flamme pour embraser un jeune cœur du saint amour de la vertu, il est quelquefois dangereux de vouloir trop tôt l'éteindre, et de heurter de front une passion qui, loin de recevoir des lois, en donne à toute la nature.

Digitized by Google

NOTES

DU DIX-SEPTIÈME CHAPITRE.

(1) Quelques hommes exaspérés invoquoient jadis les lois agraires comme le seul refuge des hommes persécutés et appauvris ; ils croyoient que l'or est tout dans ce monde. A quoi serviroient de nouveaux partages ? Puisque, dès le jour même qu'on les auroit effectués, la paresse et l'ignorance des uns, l'industrie, l'esprit et l'activité des autres, détruiroient déjà l'égalité des fortunes. Non, le bonheur ne dépend pas d'une chose impossible ; il tient à ce que les hommes généralement révoltés, repoussent sur tous les points et avec horreur l'astuce et le mensonge.

(2) *Caton*, voyant un jeune homme qui sortoit de chez une fille publique, lui serra la main, et lui dit : *Mon ami, je te félicite d'être honnête.* Ce qui vouloit dire : Je te félicite de respecter les honnêtes femmes.

CHAPITRE XVIII.

Du danger de réprimer imprudemment les passions.

La sensibilité naturelle des êtres est la première des causes finales, et peut-être la seule qui existe dans toute la nature, avec des modifications. Le mouvement, la vie, les passions et la mort, sont les effets de cette cause. L'être sensible, sans passion, n'existe pas. Depuis le moucheron irascible, le canichon colérique, le lion furieux, jusqu'à l'homme rempli de lui-même, tout annonce le prix que tous les êtres sentans attachent à la vie. En infligeant un châtiment quelconque, lier un être des quatre membres pour l'empêcher de se défendre, est l'état le plus horrible et le plus contre nature ; dans ce cas, je ne serois pas étonné qu'il expirât de rage, quand même les coups qu'on lui porteroit seroient supportables. Réprimons, j'y con-

Digitized by Google

sens, l'élans de vie qui peut nuire; nous imiterons la nature qui ne laisse aucun excès impuni ; mais faisons comme elle, n'arrêtons pas avec violence l'impétuosité des passions naturelles, dans la crainte que le choc des trois mouvemens, progressif, répulsif et réactif, ne tue l'individu.

Tant que nous sommes indécis entre le mal et le bien, l'instinct nous arrête et nous avertit ; mais dès que la passion s'en mêle, dès que nous courons avec véhémence au but vers lequel elle nous entraîne, alors la nature nous laisse agir, bien sûre que nous serons punis du moindre excès que nous allons commettre. Cependant faisons comme elle encore en ceci : elle cicatrise les plaies du furieux qui a franchi les bornes de ses facultés ; le sang qui en découle et qui se coagule, est un topique naturel pour ses blessures. De même assister l'homme qui souffre la punition de ses excès, est une leçon plus profitable pour lui que les remontrances déplacées, les cachots et les coups. Je m'abstiendrois même de rappeler à l'enfant

Digitized by Google

qui pleure sur ses fautes, que je l'avois prévenu sur le danger auquel il s'exposoit; j'aimerois mieux, et ce moyen seroit plus profitable, qu'il se le rappelât lui-même, et qu'il n'aperçût que mon indulgence et mon chagrin. Un enfant disoit : *Il vaut mieux, en jouant, se faire beaucoup de mal que peu; dans le premier cas on est caressé, dans le second on est battu.* Faisons mieux encore que tout ce que nous venons de dire, prévenons, détournons l'excès avant qu'il soit ; prenons les passions à leur source, pour pouvoir les diriger sagement : mais, je le dis encore, résister absolument aux passions exaltées et parvenues à leur apogée, c'est tuer le malade, c'est étouffer l'enragé avant d'avoir essayé aucun remède, c'est faire un révolté s'il a du courage, un hypocrite s'il en a quelque peu, ou un imbécille s'il se laisse subjuguer sans employer aucun raisonnement.

On croiroit que les inclinations vicieuses sont les plus naturelles, car l'excès est dans la nature des passions. La nature

veut donc que nous soyons vicieux ? — Au contraire, elle a fait tout au mieux quant à l'ordre général, si ce n'est en faveur des individus ; mais la société a tout renversé, c'est elle qui sort de la nature, quand les hommes se multiplient et se serrent de trop près. En un mot, les passions vicieuses proviennent de l'abus que nous faisons des meilleures choses, de celles les plus indispensables, auxquelles nous sommes les plus enclins, que nature veut, que nous voulons tous, et tous à la fois avec d'autant plus d'acharnement qu'on nous surveille, et qu'on nous dit que nos pères les ont cédées pour toujours à d'autres propriétaires. Pour toujours ! ce mot paroît absurde dans la bouche d'un être éphémère, tel que l'homme. C'est là la source des passions funestes qu'il faut réprimer avec d'autant plus de prudence, qu'il ne s'agit pas de les arracher du cœur humain, mais de leur donner une direction favorable aux mœurs. Nous le répétons : les lois ne sont instituées que pour défendre ce qu'on aime

Digitized by Google

trop généralement et dont l'abus nous est funeste. L'amour que nous portons aux choses qui nous tuent, prouveroit seul l'indispensabilité de mourir. La loi n'a pas besoin d'autoriser les choses indispensables : Par exemple, il est inutile qu'elle dise : *On vous ordonne d'aimer les femmes, afin que l'espèce humaine soit sans cesse régénérée ;* mais elle ordonne de les aimer avec bienséance. Elle ne dira pas non plus : *On vous ordonne d'aimer le bon vin ;* mais les mœurs des pays chauds réprouvent l'ivrognerie.

On peut juger un homme lorsqu'on sait par quelle passion il est dominé, et juger un homme dans ce cas, c'est les connoître tous ; c'est la même allure qui les conduit, je veux dire l'amour de soi. Si quelques-uns semblent s'oublier en faveur des autres, ce que nous sommes loin de condamner, c'est qu'alors ils font un détour pour en revenir toujours au même but, l'intérêt personnel. Tel l'amant non déclaré d'une femme, l'honore d'abord de son profond respect, qui diminue chaque

Digitized by Google

jour jusqu'à ce qu'il lui ait prouvé ses véritables sentimens, et ce que son respect vouloit dire.

Il est deux sortes de passions; des réelles, comme celles qui protègent l'existence de l'individu; et des factices, telles que celles qui flattent l'amour-propre exalté. Si nous en sommes les maîtres, quelle sorte de ces deux passions faut-il de préférence inspirer aux hommes? J'oserois presque dire les passions factices, pour diminuer l'effet de celles réelles, qu'il est nécessaire de tempérer sans cesse. Aussi voyons-nous que, excepté l'amour qui, avec des formes différentes, est de tous les états, les passions factices sont celles des gens d'esprit, qui ne peuvent descendre à l'usage des choses vulgaires et trop matérielles pour eux. Considérez-nous, disent-ils, c'est notre premier besoin. Les passions réelles ou matérielles sont celles de l'homme ordinaire; par son industrie, il se procure tout ce qui peut flatter ses sens; puis, entouré de son opulence, il prend pour lui toute la considération

Digitized by Google

qu'on accorde à ses meubles splendides, que la multitude envie et voudroit lui enlever (1). La passion exclusive de l'or, est la passion la plus basse pour celui qui en est atteint, et la plus méprisée par tous les autres. Je dis exclusive, et elle ne l'est point, puisque l'or représente ce qui peut satisfaire toutes les passions, excepté celles des gens d'esprit. Celui qui aime l'or, et qui en fait amas, est donc un insensé qui semble avoir toutes les passions à satisfaire ; il prend plus que sa part des biens de ce monde qui sont la propriété de tous ; il a plus d'envie que de besoins ; c'est un accaparеur du bien d'autrui, voilà pourquoi il est généralement odieux. Il est même si absorbé dans ses désirs aussi vastes qu'inconsidérés, qu'il amasse l'or dans ses coffres, parce qu'il représente le magasin universel de toutes choses ; tandis qu'accablé de vieillesse et d'infirmités, il trébuche à chaque pas vers sa tombe, unique besoin qui lui reste. — Il faut donc seconder les efforts des anciens philosophes, en inspirant le mépris des

richesses. — Notre *Diogène* moderne l'a fait et a prêché d'exemple; que lui en est-il revenu ? Beaucoup de réputation sans doute, mais sa vie fut bien malheureuse. Capitulons donc, et ne demandons plus à l'homme de se priver de tout, dans la crainte qu'il ne reprenne en ostentation ce qu'il nous abandonne en biens communaux de la vie. J'aime mieux un homme qui prend bonnement sa part du gâteau général, que celui qui la méprise ou semble la mépriser; il est impossible de persuader aux hommes que les biens sont des maux; ils aiment mieux souffrir des suites de l'intempérance que de celles de la disette. Homme, fais ton bien, sois heureux, c'est le vœu de la nature, et tu le partages avec ardeur; c'est le seul moyen d'aimer les hommes et d'être heureux de leur bonheur. Mais que ta fortune soit le fruit d'une légitime industrie; car je te préviens qu'un bien mal acquis est un poids écrasant sous lequel on soupire au lieu d'y respirer librement.

Les passions haineuses sont le fléau de

la société, et cependant la haine trouve et corrige en nous des défauts que l'amour et l'amitié ignorent ou nous pardonnent à notre préjudice. La religion chrétienne est sublime quand elle ordonne de pardonner les injures : *si l'on vous frappe une joue, présentez l'autre*, dit-elle ; mais cette soumission est trop avilissante et trop contraire à la nature pour en faire une loi de morale propre aux hommes instruits. Que seroit-ce, grand Dieu ! qu'un peuple d'hommes souffletant et souffletés, et ceux-ci remerciant de l'honneur qu'on veut bien leur faire ? Il n'y a que le délire de la vertu qui puisse présumer l'existence de ce tableau grotesque ; et tout délire, tout excès, sont funestes.

L'envie, la jalousie sont des réactions inévitables pour tout homme qui désire ce qu'un autre possède. Direz-vous crument au jeune homme, que l'envie, la jalousie, ou ce qu'on appelle obligeamment émulation, sont criminelles ? Non ; car en lui inspirant l'amour des talens et des vertus, vous ne pouvez les empêcher

de naître. Dites-lui donc, rendez vos vertus, vos talens dignes d'envie ; soyez envié au lieu d'être envieux ; mais n'en voulez pas à celui qui a fait aujourd'hui ce que vous voudriez avoir fait hier, ou ce que vous allez exécuter demain à son exemple si vous le pouvez ; si vous ne le pouvez pas, songez qu'il seroit affreux pour vous de ressembler au dernier être de la nature, à l'eunuque du sérail, qui rend inutiles les facultés des autres pour se consoler de sa propre impuissance.

La colère même, lorsqu'elle n'est pas extrême ni longue, est un mouvement naturel qu'il seroit immoral de savoir réprimer. On peut blâmer l'homme qui se fâche et louer celui qui ne se fâche point ; mais, sous le point de vue qui nous occupe maintenant, l'homme le plus dangereux de ce monde seroit celui qui sauroit souffrir et dissimuler les affronts qu'on lui adresseroit sans en paroître ému. Il n'y a qu'un courtisan, un ambassadeur extraordinaire qui aient peut-être achevé l'apprentissage du métier

Digitized by Google

perfide qui donne la force d'arrêter l'impression à la gorge pour qu'elle ne paroisse pas sur la figure. Il faut tâter le pouls à ces sortes de gens, avant de leur demander comment ils se portent.

En observant de près le danger de réprimer sans ménagement les passions violentes, on pourroit presque toujours en tirer de pareilles conséquences. Plus la maladie est grave, plus il faut mettre de prudence dans l'administration des remèdes curatifs, dans la crainte de tuer le malade. Il en est ainsi des passions, ou des efforts que fait la nature pour parvenir à ses fins : ces efforts sont des effets physiques ou moraux qui ont leurs causes en nous, et qu'on ne peut combattre victorieusement qu'en leur opposant d'autres causes physiques ou morales qui modifient les premières. C'est ainsi qu'un penchant malheureux se change en bonheur, si une passion plus heureuse prend sa place. C'est ainsi que le maussade envieux devient aimable après un succès ; que la femme vaporeuse devient sémillante

Digitized by Google

d'esprit et de gaieté, si ses tendres vœux s'accomplissent. C'est ainsi que l'auteur dramatique, sans talent, a le bonheur de se croire *Racine* ou *Molière*, tant que durent les répétitions de son ouvrage. C'est encore ainsi qu'un littérateur hargneux, dont les chutes ont brutalisé l'amour-propre, devient tout-à-coup bon homme en sollicitant sa place à l'institut. Irons-nous, en les contrariant, désoler outre-mesure ces malheureux qui espèrent ? Non, malgré son égoïsme, il est dans le cœur de l'homme un fond de commisération provenant de ses propres foiblesses et peut-être de son amour-propre, qui l'oblige à compatir, à respecter les désirs impérieux de l'homme passionné. S'il sollicite passionnément et à grands cris, on dissimule au moins jusqu'après l'accès pour lui faire entendre que ses vœux sont déraisonnables : après quoi, on ne manque guère de lui offrir quelques dédommagemens.

En prenant quelques passions au hasard, je demande ce que c'est que la

jalousie, l'avarice, la dévotion, l'amour, le désespoir ?... Des mouvemens sans lesquels nous ne serions, gens et bêtes, que des automates. La jalousie est la passion conservatrice du bonheur commun, quoiqu'elle fasse le désespoir des amans. C'est le cerbère non-seulement de l'amour, mais de tout ce qui nous est cher. L'avarice est au physique à peu près ce que la jalousie est au moral. La dévotion est la preuve extrême de la sensibilité reconnoissante, quoique mère de la superstition et du fanatisme ; la dévotion est l'amour même séparé des sens. L'amour est le type chéri du bonheur, en même temps qu'il est la source des tourmens les moins supportables. Le désespoir, quand le remords l'accompagne, est une des plus terribles passions ; mais c'est une tempête morale qui ébranle le cœur de nos plus mortels ennemis, et en arrache le pardon de nos fautes les plus graves. Il est aussi le terme hideux du crime sans retour, tel qu'on nous peint la damnation éternelle

éternelle des anges rebelles à la toute-puissance divine.

Les passions, tant bonnes que mauvaises, ont toujours plusieurs faces sous lesquelles on les voit tour-à-tour utiles ou funestes. — Mais, dira-t-on, pourquoi demander de l'indulgence pour les passions vicieuses ? Combattons plutôt leurs effets pernicieux, et ne leur cédons en rien l'empire des mœurs. Où sont d'ailleurs les preuves que les passions traitées avec ménagement, soient moins funestes à la société, que lorsqu'on leur fait une guerre suivie ? — Ces questions exigent assez de développemens, pour être exposées dans le chapitre suivant.

NOTE

DU DIX-HUITIÈME CHAPITRE.

(1) On juge combien notre opinion diffère de celle de *Rousseau*. Il combat l'amour-propre qu'il voit se fomenter sans cesse par les talens distingués. Je penserois comme lui, si l'on pouvoit engager les hommes à quitter les villes pour aller aux champs, et dès-lors ces talens seroient inutiles ; mais, sans cette mutation presque impossible, il semble que l'amour des talens est préférable à l'amour des richesses sans instruction ; car le riche ignorant est en butte à toutes les passions de l'égoïsme et du despotisme. Au reste, on nous dit que *Rousseau* étoit de cet avis, mais que *Diderot*, qu'il fut voir à Vincennes, lui dit qu'il ne seroit pas éloquent, qu'il ne remporteroit pas le prix proposé, s'il ne prouvoit le contraire. Dans ses Confessions, *J.-J.* dit que l'idée est de lui, et il faut le croire ; mais tous ceux qui, ainsi que moi, ont connu *Diderot*, sentent combien ces éclairs qui décident d'un ouvrage, appartenoient à son génie.

FIN DU SECOND VOLUME.

Digitized by Google

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE PREMIER. *Des Artistes, des Savans et des Gens de lettres.* . . . . . Page 1

SECTION PREMIÈRE.

Des Artistes. . . . . . ibid.

SECTION DEUXIÈME.

Théâtre des Arts. 13

SECTION TROISIÈME.

Les Anciens et les Modernes mis en opposition. 28

SECTION QUATRIÈME.

Réunion des Sciences et des Arts dans l'Institut national. . . . 43

Digitized by Google

CHAP. II. *On peut honorer les talens, sans fomenter en eux l'amour-propre.* . . . . . Page 78
CHAP. III. *On ne peut tout avoir.* 91
CHAP. IV. *Des rapports entre nos sensations.* 95
CHAP. V. *Des Réputations.* 114
CHAP. VI. *Développement de la proposition précédente.* . . . 130
CHAP. VII. *Des résultats de l'ignorance ou de l'instruction.* . . 135
Résumé du même chapitre. 151
CHAP. VIII. *Qu'il ne faut pas laisser flétrir son bonheur par la conduite des méchans, des menteurs, des fripons et des sots.* 167
CHAP. IX. *Qu'on ne peut en tout temps gouverner les hommes par les mêmes moyens.* 175
CHAP. X. *Des Dangers de l'Eloquence.* 185
CHAP. XI. *Des vertus principales du Républicain.* 204

Digitized by Google

CHAP. XII. *De l'influence de la Musique sur les mœurs. Des Fêtes nationales.* . . . . Page 213

§. I.er *Opinions des anciens Philosophes sur le premier de ces deux objets.* . . . . . ibid.

§. II. *Que les hommes sont partout différens.* 215

§. III. *Que les hommes, différant par leur climat, leur langage. . . . . , doivent être sensibles à différens genres de musique.* 218

§. IV. *Influence des différens climats sur les hommes qui les habitent.* 219

§. V. *Régime désirable entre les différens peuples.* 220

§. VI. *Moyens que nous présente la musique pour tempérer et accorder les passions des peuples divers.* 221

§. VII. *Des institutions musicales.* 222

§. VIII. *Pour les peuples du midi.* ibid.

§. IX. *Pour les peuples des régions tempérées* . . . . . Page 223
§. X. *Pour les peuples du Nord.* 226
§. XI. *Pour les nations sauvages ou peu civilisées.* 228
§. XII. *Des Fêtes publiques.* . . . 232
§. XIII. *Des Instituteurs particuliers ou des Maîtres de pension* 236
CHAP. XIII. *Des Mensonges permis.* 246
CHAP. XIV. *Des Mensonges d'amour.* 264
CHAP. XV. *Des facultés nécessaires entre deux individus, pour pouvoir contracter les liens de l'amitié* 282
Suite et conclusion du même chapitre. 299
CHAP. XVI. *De l'influence de l'Amour sur les Mœurs.* 312
§. I.er *L'Amour étant la passion dominante de l'homme, doit, sous ce rapport, avoir la première influence sur les mœurs.* ibid.

Digitized by Google

§. II. *Des Sociétés établies par l'Amour.* . . . . . Page 315
§. III. *Les anciens avoient bien défini l'Amour.* 321
§. IV. *Des Samnites.* 322
§. V. *Chez les Gaulois.* . . . . . ibid.
§. VI. *L'Amour est le soutien de l'homme dans l'esclavage, et en général de l'homme malheureux.* 323
§. VII. *Les plus grands maux naissent de l'Amour mal dirigé.* . 326
§. VIII. *Les excès de l'homme du peuple nuisent aux générations futures.* 327
§. IX. *Ces excès seront réformés par l'instruction plus générale des Femmes.* 330
§. X. *L'homme à tout âge protégé par l'Amour* 331
§. XI. *Dès sa naissance.* 332
§. XII. *L'adolescent de même protégé par l'Amour.* 333
§. XIII. *Comment il faut favoriser les mariages.* 339

COLUMBIA
UNIVERSITY
LIBRARY

Digitized by Google

§. XIV. *Du régime des Epoux.* Pag. 343
§. XV. *Nécessité du Divorce.* . . . 348
§. XVI. *L'homme protégé par l'Amour jusque dans sa vieillesse.* 361
CHAP. XVII. *Continuation du même sujet; nouvel examen sur les sources du mensonge, et sur les moyens d'en préserver la jeunesse.* 366
CHAP. XVIII. *Du danger de réprimer imprudemment les passions* 388

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARY

This book is due on the date indicated below, or at the expiration of a definite period after the date of borrowing, as provided by the rules of the Library or by special arrangement with the Librarian in charge.

DATE BORROWED	DATE DUE	DATE BORROWED	DATE DUE
[illegible] Jan '40			
	5Dec'47		
C28(239)M100			

Digitized by Google

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
0315304795

843G868 P5
2.

01525816
843.G868
P5 V2

SEP 12 1939